This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

S

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Veme SUITE DE LA Veme PARTIE.

Romans du seizieme siecle. Sect. XI.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section I.

Section II.

IX. VOL. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section III.

Section IV.

XI. VOL. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section V.
Section VI.

XIII. VOL. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. VOL. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section VII.
Section VIII.

XV. VOL. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. VOL. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section IX.
Section X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie.

Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XI.

Section XII.

Fin de l'Avertissement.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Histoire du Prince Darinel de Grece, fils aîné de Primaleon de Grece, dans laquelle sont rapportés les faits historiques, & merveilleuses amours du Prince Darinel, & celles de la belle Richarde de Paris, sont proprement dépeintes & naïvement exprimées, avec occurrences belles, gentilles & agréables sur toutes autres de semblable sujet. (Lyon 1587.)

Le Roman de Darinel remplit le quatrieme Livre de celui de Primaleon de Grece; mais comme il ne tient aux Romans de Palmerin d'Olive, de Primaleon, & de Palmerin d'An-

gleterre, que bien foiblement, & que peut-être est-il de l'imagination de Gabriel Chappuis, quoiqu'il déclare qu'il l'a traduit du Castillan, nous avons jugé à propos d'en renvoyer l'extrait à la fin de ces trois grands Ouvrages. Chappuis, pour appuyer cette petite fourberie littéraire, suppose que lorsque Mahomet II se fut emparé de Constantinople, afin d'anéantir la mémoire des hauts faits des Princes de la Grece, il fit brûler la Bibliotheque des Empereurs Grecs, dont quelques particuliers retirerent ce qui nous reste des Romans de Palmerin & de Primaleon. A l'égard de Darinel, le manuscrit qui renfermoit les aventures de ce prétendu fils de Primaleon, existoit, dit-il, en entier dans la Bibliotheque de Caloian, Empereur de Trébisonde; & c'est de là que l'Auteur veut nous faire accroire qu'il est tombé entre ses mains : mais, soit Traduction ou Ouvrage de pure imagination, nos Lecteurs voudront bien nous savoir quelque gré de ne leur en présenter qu'un extrait d'une fort médiocre étendue.

LA premiere année du mariage de Primaleon de Grece & de Gridoine d'Ormedes, cette Princesse donna le jour à un Prince, qui reçut au baptême le nom de Darinel. La naissance de cet enfant devoit combler ses parens de la plus grande joie, mais le destin en avoit autrement décidé. Darinel n'avoit pas encore un mois, que son corps parut

couvert d'une affreuſe lepre, & que tous ſes membres devinrent défectueux. Dans le déſeſpoir où tomberent Primaleon, Gridoine, Palmerin, & l'Impératrice Polinarde, ils appelerent tous les célebres Docteurs de leur Empire : mais comment l'art de ces Myres (Médecins) eût-il pu faire diſparoître des maux dont ils ignoroient abſolument la cauſe & le principe? Six mois ſe paſſerent dans des craintes continuelles pour la vie de cet enfant précieux. Un matin que les Gouvernantes & les Nourrices avoient porté Darinel ſur le bord d'une grande piece d'eau, on vit ſortir du baſſin quatre énormes poiſſons ailés, qui, ſe ſaiſiſſant des quatre coins du berceau de l'enfant, l'enleverent à travers les airs, & furent bientôt hors de la vue. On peut juger quelle fut la déſolation de toute la Cour Impériale à cette nouvelle : le ſeul Palmerin, familiariſé avec les événemens extraordinaires, ne douta point que ſon petit-fils n'eût été ravi à ſes parens par quelque Sage de leurs amis qui vouloit ſe charger de ſa guériſon.

Les conjectures du Monarque Grec furent bientôt vérifiées. Une Pucelle, du nombre de celles qui, dans ces temps-là,

étoient les Messageres ordinaires des Sages, arriva à Constantinople de la part du bon Magicien, Seigneur de l'Isle Close. » Da-» rinel, dit la Pucelle à Palmerin, vous a » été enlevé par une savante Enchante-» resse de vos amies ; il est menacé des » plus grands malheurs, si, pendant qua-» rante années, à compter du jour de son » enlévement, quelqu'un de sa famille » prononce son nom ; mais il évitera tous » les dangers, & se rendra digne d'être » placé au rang des premiers Héros » de la Grece, si ses parens remplissent » la condition imposée «. La Messagere, en se retirant, assura Palmerin que le Seigneur de l'Isle Close veilleroit toujours à la conservation du jeune Darinel.

L'Enchanteresse, qui venoit de prendre sous sa protection le fils de Gridoine & de Primaleon, s'appeloit Euranie, & régnoit dans l'isle de la Sirene. Cette bonne Reine, habile dans l'art de la magie, n'en faisoit usage que pour secourir les infortunés. Certaine d'arracher Darinel au sort qui le menaçoit, si elle pouvoit pendant quarante ans l'éloigner de sa famille & de sa patrie, elle le transporta dans son Palais, le fit élever auprès de la Princesse Sirene sa fille, & ne craignit point de le

laisser passer pour son fils. Darinel ne tarda pas à rétablir son tempérament, & bientôt il profita des tendres soins que sa bienfaitrice prit de son éducation. Euranie étoit charmée des progrès qu'il faisoit dans ses exercices; elle vit avec plaisir sa passion naissante pour la belle Sirene; & voulant éclairer ces deux enfans sur la nature de leurs sentimens réciproques, elle chargea Lomenia, Gouvernante de la Princesse, de lui apprendre que Darinel n'étoit pas son frere, mais que la Reine avoit découvert par son art que le destin le lui réservoit pour époux. Sirene avoit besoin de cet éclaircissement, pour voir clair dans son cœur. Darinel apprit avec transport, de l'obligeante Gouvernante, qu'il tenoit le jour d'un Prince puissant & courageux; il ne sut pas qu'il lui étoit permis de regarder Sirene comme son épouse, mais on ne lui défendit point de l'aimer, & c'en fut assez pour l'autoriser à lui déclarer sa tendresse. Les deux Amans s'avouerent ce qu'ils ressentoient l'un pour l'autre, & Sirene, instruite qu'elle recevoit l'hommage de celui qui devoit être son époux, accepta l'offre de son cœur, & lui permit

de prendre le nom de ſon Chevalier, lorſqu'il recevroit ce grade.

Ce moment heureux ne tarda pas à arriver. Une Meſſagere du Seigneur de l'Iſle Cloſe vint apporter à Darinel un coffret d'or, qui renfermoit de ſuperbes armes vertes parſemées de Sirenes d'or, & annonça que dès le jour même le Roi du mont Caucaſe ſe rendroit à la Cour d'Euranie pour cette auguſte cérémonie. Ce Roi, nommé Gilandre, avoit connu l'Empereur Palmerin, lorſqu'il n'étoit encore que Chevalier errant, & il fut ſurpris de l'extrême reſſemblance qu'avoit avec lui le jeune Darinel; imaginant que ce Damoiſel pouvoit être le gage d'une tendre intrigue entre Euranie & le vaillant Empereur des Grecs, il ne crut pas devoir rendre ſa remarque publique. Cependant, en donnant l'accolade au jeune récipiendaire, il ſe haſarda de lui ſouhaiter les vertus, la nobleſſe de ſentimens, & le courage du Héros dont il étoit le vivant portrait; mais il ne put avoir la ſatisfaction de lui ceindre l'épée; vainement on la chercha dans le coffret : comme on en demandoit une pour achever la cérémonie, un vieux Chevalier Breton ſe préſenta au milieu

de l'aſſemblée, & propoſa à tous les aſſiſtans de détacher de ſon baudrier une épée qui y avoit été placée par enchantement : » Elle ne peut, dit-il, en être » enlevée que par un Chevalier loyal & » véritablement amoureux «. Tous les Chevaliers de l'Iſle tenterent vainement cette aventure, le ſeul Darinel put la mettre à fin. » Vous êtes donc deſtiné, » lui dit le Chevalier Breton, à ſecourir » une noble Dame livrée au tourment » le plus cruel. Je m'y engage, repartit » Darinel avec vivacité « ; & auſſi-tôt il fit ſes adieux à la bonne Reine Euranie, qui lui fit préſent d'une bague qui préſervoit de tous les charmes : il ne put s'empêcher de baigner de larmes la main de Sirene, qu'il obtint la faveur de baiſer en partant ; mais c'étoit pour ſe montrer vraiment digne de ſe dire ſon Chevalier, & il marcha ſur les pas de ſon conducteur.

Lorſque ces Chevaliers furent un peu éloignés de la ville, le vieux Breton raconta à Darinel pour quel ſujet il alloit employer ſon courage. » Une noble Dame, » lui dit-il, nommée Laurine de Château- » brillant, étoit aimée de Martagne, » Duc de Bretagne, qui lui avoit promis » ſa foi ; mais Martagne, étant allé à

» la Cour d'Arnede Roi de France, &
» ayant entendu vanter l'extrême beauté
» de Richarde de Paris, fille de Robin,
» Sculpteur, se prit pour elle de la passion
» la plus inconcevable. Richarde étoit
» belle, modeste, & vertueuse; elle
» voyoit tous ses Amans avec beaucoup
» d'indifférence, &, sans les éloigner avec
» rudesse, elle trouvoit le secret de leur
» ôter toute espérance d'être jamais aimés.
» Cependant il ne lui étoit pas possible
» de rejeter absolument leurs hommages.
» Tour à tour ces Amans passionnés fai-
» soient preuves de leur bravoure & de
» leur adresse devant la porte de sa
» maison. Martagne, quoiqu'un des moins
» favorisés de la Belle, puisqu'elle avoit
» refusé très-précisément l'offre de son
» cœur & de sa main, établit une joûte
» sous ses fenêtres, & proposa pour prix
» du Chevalier qui le désarçonneroit,
» un écu gravé par Richarde elle-même,
» & qu'il avoit acheté fort cher de son
» pere. Cet écu fut attaché à une colonne
» de marbre blanc, & Martagne com-
» battit & vainquit tous les Chevaliers
» François & étrangers qui se présente-
» rent «.

» Le bruit de la gloire qu'acquéroit le

» Duc de Bretagne dans ces joûtes, étant
» parvenu aux oreilles de la belle de Châ-
» teaubrillant, certaine de l'infidélité de
» son Amant, & ne connoissant aucun
» moyen ordinaire pour le rappeler à elle,
» elle implora les secours d'un fameux
» Magicien Breton, qui enchanta l'épée
» dont vous êtes possesseur, & promit
» que celui qui pourroit détacher cette
» arme du baudrier, seroit le vainqueur
» du Duc de Bretagne «.

» J'ai été chargé, poursuivit le vieux
» Breton, de chercher ce Héros par-tout
» le monde; je l'ai rencontré en vous, &
» bientôt j'aurai la satisfaction de vous
» voir, pour votre coup d'essai, punir
» les Amans déloyaux, & venger les
» Amantes délaissées «. Ce discours enflamma le jeune courage du fils de Primaleon; il avoit promis à la belle Sirene qu'il ne paroîtroit devant elle que digne d'être son époux, & il croyoit ne pouvoir trop tôt terminer la brillante aventure dont les périls & la gloire lui étoient réservés.

Nous ne suivrons pas notre Héros dans l'isle de Galuane, dont nous ne connoissons ni la position, ni les mœurs des habitans, où Darinel tua deux fameux

Géans, affronteurs du beau sexe, & Tyrans de leurs sujets; nous sommes pressés de nous rendre avec lui à Paris. Un navire enchanté le transporta au port de Calais, & il en partit, suivi du Chevalier Breton & d'un simple Ecuyer, & fut bientôt rendu à la Cour de France. Ayant obtenu du Roi d'Arnedes la permission de se présenter aux lices établies devant la maison de la belle Richarde, & d'y combattre le Duc de Bretagne, il y parut, & jeta au tenant son gage de bataille. Martagne, accoutumé à vaincre, crut n'avoir rien à redouter de ce nouvel adversaire : la joûte commença aux lances; mais cet essai n'ayant pas été favorable au Duc, il proposa à Darinel de combattre à l'épée. Celui-ci l'accepta avec joie, & se servant de celle qu'il avoit détachée du baudrier enchanté, il porta à Martagne de si furieux coups, qu'en peu de minutes il fut couvert de blessures & obligé d'abandonner la partie.

Le vainqueur fut conduit à la Cour en triomphe : le Roi lui adjugea le prix; on le combla d'éloges, & d'Arnedes & les anciens Chevaliers de son âge se récrierent sur l'extrême ressemblance qui se trouvoit entre lui & l'Empereur Palme-

rin d'Olive. Ce Monarque ignoroit que le fils aîné de Primaleon eût été enlevé, & rien ne pouvoit lui faire soupçonner que ce jeune guerrier fût son neveu. En sortant de cette audience, les jeunes Chevaliers François conduisirent Darinel chez la belle Richarde, qui, jusqu'à ce jour, avoit conservé une liberté qui avoit fait le supplice de ses adorateurs, mais qui, à la vue de ce charmant Etranger, perdit cette précieuse indifférence. Darinel feignit de ne pas s'appercevoir de l'effet qu'il venoit de faire sur cette Belle; incapable d'adorer un autre objet que Sirene, il salua respectueusement Richarde, & prit aussi-tôt la route de Calais, où l'attendoit son navire enchanté.

Cependant le Duc Martagne, humilié de sa défaite, se retira en Bretagne. Le temps lui fit oublier l'impression qu'avoient faite sur lui les charmes de Richarde, & la raison le ramena à ses premieres amours. Laurine de Châteaubrillant reprit tous ses droits sur son cœur, & bientôt un heureux hyménée unit ces deux Amans. Le Duc fut fidele à son épouse, & Laurine lui cacha toujours qu'elle eût employé la magie pour le ramener à ses premieres chaînes.

Richarde fut la plus malheureuſe de ces trois perſonnes : Darinel devoit lui faire payer cher le mépris qu'elle avoit juſque-là témoigné pour l'amour. Cet aimable Chevalier étoit toujours préſent à ſes yeux, & elle tomba dans une telle mélancolie, que bientôt ſon pere Robin, qui l'aimoit tendrement, eut lieu de trembler pour ſes jours. Ce ne fut qu'à force de prieres qu'il l'engagea à lui faire l'aveu de ſa foibleſſe : mais en lui confiant ſon ſecret, elle exigea qu'ils voleroient ſur les traces de Darinel, & qu'ils ne ſe repoſeroient pas qu'ils ne l'euſſent trouvé. Robin & Richarde étoient excellens Muſiciens; ils compoſoient & racontoient de charmans Fabliaux & d'agréables Lais : ils ſe revêtirent d'habits de Pélerins, & ſe faiſant ſuivre par des ſerviteurs qui portoient leurs harpes & leurs lyres, ils ſe mirent en route, & ſe promirent bien de ne paſſer aucune Cour, aucun Château, ſans s'aſſurer ſi le Chevalier de la Sirene s'y étoit arrêté, ou s'il y étoit connu. Abandonnons Richarde & ſon pere, pour ſuivre Darinel dans ſes courſes.

Le navire enchanté, qui attendoit notre Héros à Calais, le porta ſur les bords

d'une isle habitée par des Amazones, qui se plaisoient à disputer de courage avec les plus fameux Chevaliers, & qui, lorsqu'elles les avoient vaincus, poussoient la barbarie jusqu'à les exposer à la voracité d'un furieux dragon. Darinel vainquit les Amazones, tua le dragon, & força ces femmes barbares à convenir combien leur gouvernement & le genre de vie qu'elles menoient étoient contraires à l'ordre établi par la Nature : il leur persuada de partager leur autorité avec les Chevaliers qu'elles tenoient dans leurs prisons, & il ne partit d'auprès d'elles qu'après leur avoir donné de sages loix. Pendant le temps qu'il demeura au milieu de ces femmes guerrieres, la jeune Aliandre, fille de la Reine des Amazones, prit pour lui la plus forte passion, & la franchise de son caractere ne lui permit point de différer à lui offrir & son cœur & sa main. Darinel, avec la même franchise, déclara à Aliandre, qu'esclave des beautés de la Princesse Sirene, il n'avoit à lui offrir que la plus tendre amitié. La belle voulut bien s'en contenter, pourvu qu'il souffrît qu'elle l'accompagnât dans les aventures périlleuses qu'il devoit terminer.

Les exploits de notre Chevalier & de

ſon aimable compagne furent brillans, & les traîtres, les inſolens & les raviſſeurs des Dames n'eurent pas beau jeu avec eux. Une Meſſagere de Polinde, Reine d'Hircanie, perſécutée par un Chevalier appelé Saladion, vint implorer leur ſecours en faveur de ſa Maîtreſſe : ils y coururent, & après bien des traverſes, ils arriverent avec la Demoiſelle dans le Royaume d'Hircanie. Ils s'arrêterent dans une agréable vallée, au pied d'une colline, ſur le penchant de laquelle étoit bâti un Château d'une forme extraordinaire : autour de cet édifice on remarquoit pluſieurs petits bâtimens aſſez propres, mais d'une bizarre ſtructure. Darinel alloit s'avancer vers ces maiſons ſi ſa conductrice ne l'en eût empêché, & l'on verra bientôt par quelle raiſon elle s'oppoſoit à ſa curioſité. Nos voyageurs déciderent de paſſer la nuit ſous des arbres au bord d'un petit ruiſſeau qui traverſoit la prairie. A ſon réveil le Chevalier de la Sirene fut fort ſurpris de ne point trouver Aliandre auprès de lui ; vainement il l'appela de tous côtés. » Ce lieu, lui dit la » Damoiſelle, appartient à un Magicien » nommé le Roux, & s'appelle la Vallée » des Tromperies. Les voyageurs qui y

» passent, les curieux qui y séjournent, » y éprouvent toujours quelque aventure » singuliere, s'ils ne portent sur eux un » talisman qui les garantisse des charmes » magiques. Au reste, ajouta la Damoi- » selle, rassurez-vous sur le sort de la » belle Amazone; si l'Enchanteur le Roux » l'a transportée dans son Palais, ce n'est » que pour l'y faire jouir de tous les » plaisirs qui sans cesse s'y renouvel- » lent «.

Quoique rassuré par ce discours sur le sort de sa compagne, Darinel voulut monter au haut de la colline; une bague qu'il tenoit de la Reine Euranie le mettoit à l'abri des enchantemens.

Il arriva aux maisons qui entouroient le Château. Il trouva les unes habitées par de gros singes, & les autres par des perroquets & des oiseaux de différentes especes. Les premiers le réjouirent par leurs gambades; les derniers le divertirent par leur ramage. La Demoiselle Hircanienne dit à notre Chevalier, que les animaux qu'il voyoit étoient des êtres réels, dont le Magicien le Roux avoit peuplé cette vallée, tandis que le Château étoit occupé par des personnes des deux sexes, qu'il enlevoit & à qui il se plaisoit à faire

paſſer des jours heureux. Darinel appeloit Aliandre de tous côtés, il offroit le combat à ceux qui la retenoient; mais perſonne ne paroiſſoit, & il ſe vit contraint de ſe retirer. En redeſcendant la colline, il lui ſembloit entendre tous les ſons qui peuvent frapper l'oreille quand on paſſe à travers une campagne fertile & cultivée, chanter des oiſeaux & des Bergers, bêler des agneaux, beugler des bœufs, & converſer des Laboureurs; mais aucun être vivant ne ſe préſenta à ſes yeux.

Le Chevalier de la Sirene fut bien forcé d'abandonner ce ſéjour d'illuſion, & de reprendre la route de l'Hircanie : il arriva à propos dans la ville capitale de ce Royaume, pour délivrer la Reine Polinde de la perſécution de ſes ennemis, & pour lui faire épouſer un Chevalier qu'elle aimoit depuis long-temps. Ayant mis à fin cette périlleuſe entrepriſe, & marqué le déſir qu'il avoit de retourner auprès de ſa belle Maîtreſſe, & de retirer Aliandre des mains de l'Enchanteur le Roux, il prit congé de la Reine Polinde & de ſon nouvel époux. La Magicienne, qui l'avoit attiré dans ce pays pour reconnoître le ſervice qu'il venoit de rendre à ſa protégée,

gée, lui remit un livre rempli de conjurations, capables de détruire tous les enchantemens de la vallée des Fourberies : elle lui apprit que la sage Euranie venoit de mourir, que la Princesse sa fille attendoit son retour avec impatience, & elle lui donna un bateau enchanté, qui le conduisit au pied de la colline qu'habitoit le Magicien le Roux. Nous l'y retrouverons dans un moment.

Retournons auprès de la belle Richarde de Paris & du Sculpteur Robin son pere. Tous deux en habits de Pélerins, visitoient les Châteaux, en récitant des Fabliaux & chantant des Romances. Jusque-là ils n'avoient eu aucunes nouvelles de Darinel. Le hasard les conduisit dans l'isle de la Sirene, & les fit appeler au Palais pour y réciter leurs Chansons devant la Reine. Celle que Richarde choisit, contenoit le récit du combat de Darinel avec le Duc de Bretagne, & l'amour que cette belle fille de Robin avoit conçu pour le vainqueur du Duc. Sirene fut surprise d'entendre nommer son Amant dans une Romance composée en pays éloignés ; elle fit appeler Richarde en particulier, & voulut savoir par quelle singularité le Prince Darinel étoit le Héros de sa

Chanson. Richarde conta naïvement à la Reine tout ce que nous avons précédemment rapporté. Cette Princesse, pour payer la sincérité de sa rivale, lui montra la prédiction de la sage Euranie sa mere, certifiée par le Seigneur de l'Isle Close, qui lui désignoit ce Guerrier pour époux. Richarde ne pouvant plus se flatter d'être aimée, renonça à son amour, & promit à la belle Sirene de ne point abandonner ses recherches qu'elle n'eût amené à ses pieds le brave Darinel.

Ce Prince abordoit vers ce temps dans la vallée des Tromperies. Comme il se préparoit à monter la colline, il vit venir à lui douze charmantes Pucelles, qui le conjurerent, au nom de l'Enchanteur le Roux, de ne pas détruire les charmes magiques de cette agréable vallée. Elles lui dirent que le Sage qui les gouvernoit, n'avoit jamais employé son Art qu'à protéger les infortunés ; & que, lorsqu'il renfermoit dans son Château des Chevaliers & des Pucelles, c'étoit moins pour les y persécuter, qu'à dessein de les soustraire aux maux dont ils étoient menacés. Darinel consentit que le Magicien exerçât sa puissance comme par le passé, pourvu qu'il lui remît la belle Amazone. Le

Roux vint la lui présenter, & l'invita à visiter les délicieux jardins qu'il s'étoit plu à construire. Toutes les illusions y étoient rassemblées : là des Chevaliers couronnés dans de feints tournois, perdoient le souvenir d'avoir été vaincus réellement par des adversaires ou plus braves ou plus heureux ; ici des Amans méprisés pour des rivaux sans mérite, oublioient dans les bras de Beautés fantastiques, les affronts réels qu'ils avoient reçus. Que de belles victimes des plus noires infidélités croyoient devoir s'applaudir de l'ardeur & de la constance de leurs Amans ! Ils ne jouissoient pas du bonheur ; mais se croire heureux, n'est-ce pas l'être ? & à ce titre, l'Enchanteur le Roux n'étoit-il pas leur bienfaiteur ? Comme Darinel alloit quitter cette habitation magique, il reconnut la belle Richarde de Paris & son pere Robin qui tournoient tout autour de la colline, mais qui n'osoient risquer d'y mettre le pied. Il fut à eux, tenant par la main l'Amazone Aliandre ; & ayant appris combien il étoit souhaité dans l'isle de la Sirene, il se pressa de s'embarquer pour y retourner avec les deux Pucelles & le bon Robin ; leur navigation fut favorable,

& l'on juge bien que Sirene reçut son Amant avec tous les transports de l'amour. Ce fut du moment qu'elle le couronna, que son cœur goûta le bonheur d'être Reine.

Leurs noces furent célébrées avec la plus grande magnificence ; mais la joie pure qui devoit y régner, fut un peu troublée par la tristesse qu'on voyoit répandue sur les physionomies d'Aliandre & de Richarde. Toutes les deux s'étoient bien promis de sacrifier leur passion pour Darinel au plaisir de le voir occuper un trône, & passer des jours heureux dans les bras de la belle Sirene ; mais elles avoient trop présumé de leurs forces. L'ame vraiment sensible ne se plie pas avec facilité aux conseils de la raison. Aliandre n'étoit plus cette Amazone pleine d'ardeur, & ne respirant que la gloire qui se recueille au milieu des combats : les joûtes, les exercices à la lutte lui paroissoient insipides ; ce n'étoit plus cette Héroïne, qui tant de fois avoit signalé son courage aux côtés de Darinel. Richarde ne savoit plus créer ces paroles si tendres, & qui exprimoient avec tant d'énergie ce que ressent un cœur brûlant d'amour ; elle ne savoit plus y adapter une musique qui échauffe le sentiment & pénetre l'ame ; l'œil baissé,

ainsi que sa compagne Aliandre, elle laissoit échapper des soupirs involontaires, & toutes deux, affligées de n'avoir pu fixer l'heureux Darinel, elles regardoient avec indifférence & même avec chagrin le reste de l'Univers. Les nouveaux époux s'apperçurent avec peine de cette situation contrainte de leurs amies, ils en gémirent secrétement; mais Sirene, plus éclairée que Darinel sur ses vrais intérêts, conçut que, soit compassion, soit inconstance, son époux pourroit partager un jour les ennuis de ces Amantes malheureuses; &, pour éloigner ce danger, elle eut recours au bon Enchanteur le Roux, qui, au milieu d'une nuit, les transporta pendant leur sommeil dans sa charmante vallée des Illusions.

De quelle félicité ne jouit pas la belle Amazone dans ce séjour! Compagne inséparable de son cher Darinel, ou, pour parler juste, du fantôme qui tenoit sa place, le jour elle l'aidoit à terminer les aventures les plus périlleuses, elle vengeoit l'honneur des Pucelles, elle punissoit les traîtres & les infidelles; & la nuit elle s'occupoit à panser les blessures de son cher compagnon d'armes, à recueillir ses soupirs amoureux, & à la

presser contre son sein. Un autre fantôme tenoit lieu à la tendre Richarde du mortel qu'elle aimoit le mieux. Sans cesse à l'ombre du chevrefeuille, du jasmin, ou de la rose, foulant l'herbe fleurie sur les bords d'un ruisseau d'une eau argentée, elle promenoit ses doigts délicats sur les cordes d'une harpe dont elle tiroit des sons mélodieux : elle y joignoit les doux accens de sa voix, & l'amour même lui dictoit les paroles que ses levres prononçoient. Cette charmante fille n'avoit rien à desirer. D'un côté elle se laissoit dérober un baiser par le faux Darinel ; de l'autre elle faisoit part à son pere Robin des illusions flatteuses dont elle étoit enivrée, & le bon Sculpteur partageoit la satisfaction de sa fille. Quelques couplets tirés des Chansons de Richarde, recueillis après son retour à Paris, prouveront de quel feu brûloit l'ame de cette tendre Amante de Darinel.

CHANSON de Richarde.

NE seroit-ce que des chimeres ?
Qu'ici je goûte de plaisirs !
Pour y passer des jours prosperes,
Je n'ai qu'à former des desirs.

Mortels, ſans voir d'un œil d'envie
Le vrai bonheur dont je jouis,
Tâchez de paſſer votre vie
Comme Richarde de Paris.

Je plais, on m'adore, on m'encenſe;
Moi, fille d'un ſimple Bourgeois;
J'ai fait rompre plus d'une lance,
J'ai fait faire de grands exploits.
Le Chevalier que je préfere
De mes faveurs ſent tout le prix;
Belles, tâchez d'aimer & plaire
Comme Richarde de Paris.

Mais ſi j'ai fait rendre les armes
A tant de Guerriers ſi vaillans,
Je dois ce triomphe à mes charmes
Bien moins encor qu'à mes talens.
Chantez, danſez jeunes fillettes,
Pour rendre tous les cœurs épris,
Et goûtez des douceurs parfaites
Comme Richarde de Paris.

Une Princeſſe jeune & belle
Alloit épouſer mon Amant;
C'eſt Sirene qu'elle s'appelle,
Mais moi je la ſuis ſûrement:
Autour de moi, lorſque je chante,
Volent les Amours & les Ris,
Et c'eſt ainſi que l'on enchante
Comme Richarde de Paris.

CHANSON de Robin.

JE n'aurois pas eu la pratique
De la Cour, de Paris entier,
Si la fille de l'Ouvrier
N'avoit fait valoir la boutique ;
Mais tel est mon heureux destin,
Que, dès l'instant que l'on regarde
Ma jeune & gentille Richarde,
On aime son papa Robin.

Maintefois dans ma maisonnette
J'ai reçu plus d'un grand Seigneur,
Qui tenoit à fort grand honneur
De voir Richarde en sa chambrette.
Sans façon, buvant de bon vin,
Assis à côté de ma fille,
On l'auroit cru de la famille
Et de Richarde & de Robin.

Chez l'Enchanteur qui nous rassemble,
Ma fille, nous sommes heureux ;
Darinel y comble nos vœux,
Demeurons-y toujours ensemble.
Jouis de ton charmant destin,
Danse, saute sur la fougere ;
C'est d'elle qu'on a fait le verre
Dont se sert ton papa Robin.

Les Souverains de l'isle de la Sirene y auroient coulé long-temps des jours paisibles, si Darinel eût pu surmonter le

désir de connoître son origine. Il en parla à son épouse, & lui confia le dessein qu'il avoit d'entreprendre les plus grands voyages pour s'en instruire. Il lui rappela qu'élevé d'abord comme son frere, sa mere Euranie lui avoit révélé qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il appartenoit à d'illustres parens, & qu'il les retrouveroit un jour. Euranie n'en avoit pas dit davantage, ni à sa fille, ni à son gendre futur. Ce demi-éclaircissement enflammoit la curiosité de Darinel; & tout ce que put faire Sirene, fut de l'engager à consentir qu'elle ne le quittât pas dans les courses qu'il se proposoit d'entreprendre. Les préparatifs furent bientôt ordonnés; & déjà ils étoient sur le point de partir, lorsque, pour leur bonheur, le bon Magicien le Roux, vint les visiter. Il apprit avec effroi le dessein de Darinel, & le danger auquel il alloit s'exposer d'être reconnu, ou même seulement nommé à la Cour de Grece avant d'avoir atteint sa quarantieme année. Pour le détourner, il fit consentir ses amis à lui laisser la conduite du voyage projeté. Un navire parut aussi-tôt dans le port; le Roi & la Reine, après avoir établi un Conseil de Régence pour gouverner leurs Etats pendant leur absence, s'embarquent, & ordonnent qu'on prenne la route de la

mer de Grece : mais après quelques jours de navigation, le bâtiment vient aborder assez proche de la vallée des Illusions ; les deux époux descendent à terre, & à peine y ont ils mis le pied, qu'ils perdent le souvenir de tout le passé ; le présent seul les intéresse. Un palais superbe se présente à leurs yeux, & devient leur demeure ordinaire ; des jardins délicieux l'accompagnent, un nombreux domestique est à leurs ordres, & sans cesse attentif à leur plaire. Leur table est servie avec encore plus de délicatesse que de profusion ; tous les divertissemens concourent à leurs amusemens. Ici ce sont de brillans concerts ; là des danses légeres, exécutées par des Nimphes & des Bergers ; plus loin ce sont des courses, des promenades sur les eaux ou dans des chars ; enfin chaque instant de la vie de ces heureux époux est marqué par quelque plaisir nouveau, & ajoute à celui qu'ils ont de se voir sans cesse & de s'aimer tendrement. C'est dans ce lieu que nous les laisserons, & où nous nous empresserons de les retrouver, lorsque le destin ne les menacera plus. Notre Romancier espere sans doute les tirer de cet enchantement, pour terminer son Histo[illegible] Jouissons avec nos Lecteurs de la [illegible] espérance.

HISTOIRE du preux, vaillant, & très-victorieux Chevalier Palmerin d'Angleterre, fils du Roi Edouard, contenant plusieurs faits d'armes & amours, & les étranges adventures par lui mises à fin ; ensemble les prouesses admirables des Princes Floriant du Désert, son frere, & Florendos, fils de Primaleon de Grece ; traduite du Castillan en François par Jacques Vincent, dédiée à très-noble & très-vertueuse Princesse Madame Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, Grande Sénéchale de Normandie, Dame de Saint-Valier. (Paris, 1552, *in*-12. Lyon, 1574, deux vol. *in*-12.)

JACQUES Vincent étoit Aumônier du Comte d'Enghien (1), & Sécrétaire de l'Evêque du Puy en Velai : outre la Traduction du Roman de Palmerin d'Angleterre, du Castillan en François, il nous a donné celle de l'Italien en François de l'Histoire de Roland l'Amoureux, & celle aussi

(1) Jean de Bourbon, frere d'Antoine, Roi de Navarre, par conséquent oncle d'Henri IV. Il mourut en 1557 sans postérité, ayant été tué à la bataille de Saint-Quentin.

de l'Espagnol en François de l'Histoire amoureuse de Dom Florès & de Blanchefleur son amie. On voit qu'à la tête de son Epître dédicatoire à Diane de Poitiers, Dame de Saint-Valier, il lui donne le titre de Princesse; non qu'elle le fût en effet, mais parce que dans ce temps il y avoit très-peu de Duchesses en France, & que cette dignité paroissoit si élevée, qu'on pouvoit bien appeler Princesse une Duchesse; d'ailleurs, dans le moment qu'il lui dédia son Livre, Diane étoit dans la plus haute faveur, étant favorite de Henri II. Elle n'étoit grande Sénéchale de Normandie, que parce que le Seigneur de Brezé son mari, dont alors elle étoit veuve depuis plus de vingt ans, avoit possédé cette dignité.

On trouvera peut-être moins d'intérêt dans cet extrait de Palmerin d'Angleterre, que dans ceux de Palmerin d'Olive & de Primaleon de Grece; mais il étoit indispensable de le présenter à nos Lecteurs, puisqu'il est la conclusion des deux autres Romans, & que le premier de leurs Héros, Palmerin d'Olive, Empereur de Grece, vit jusqu'à la fin de celui-ci.

PREMIERE PARTIE.

Edouard, Prince d'Angleterre, dont nous avons raconté les fameux exploits dans l'Histoire de Primaleon de Grece, ayant épousé l'incomparable Fléride, fille du grand Empereur de Grece Palmerin d'Olive, conduisit son épouse à Londres

auprès du Roi Frédéric son pere. L'arrivée de ces époux à la Cour d'Angleterre, lui rendit l'éclat qu'elle avoit perdu pendant que le jeune Prince voyageoit, & que l'on ignoroit en quel pays du monde il avoit porté ses pas. Fléride ne tarda pas à se trouver enceinte; elle voulut passer à la campagne tout le temps de sa grossesse. Edouard, qui l'aimoit uniquement, & qui, pour elle, paroissoit avoir oublié les aventures de Chevalerie, la mena dans un superbe Château, voisin d'une forêt immense, où ils partagerent leurs loisirs entre la chasse & le plaisir de vanter le bonheur dont ils jouissoient. Le bon Chevalier Pridos, ancien compagnon d'Edouard, & la fidelle Artade, confidente de Fléride & épouse de Pridos, ne quittoient point le Prince & la Princesse.

Un jour que Fléride se trouvoit fatiguée de la chasse, elle laissa son époux poursuivre avec sa suite un énorme sanglier, & elle se reposa auprès d'une fontaine. Edouard, entraîné par l'espoir de dompter ce féroce animal, eut bientôt tellement devancé tous les autres Chasseurs, qu'ils le perdirent de vue, & que lui-même, s'égarant de plus en plus dans la forêt, se vit contraint d'y passer la nuit. Au

point du jour il chercha vainement une route qui pût le conduire à la fontaine où il avoit laissé son épouse; le chemin qu'il prit le fit arriver dans un vallon assez agréable, coupé par un ruisseau profond, sur lequel étoit bâti un pont qui conduisoit à un Château magnifique & bien fortifié. Exténué de fatigue, il fut y demander l'hospitalité, & fut reçu par une Dame âgée, d'un maintien vénérable, qui lui fit le meilleur accueil. Après s'être désarmé & avoir pris quelques rafraîchissemens, il supplia son obligeante hôtesse de lui accorder quelques heures de repos. La Dame se retira discrétement; mais durant le sommeil du Prince d'Angleterre, une Demoiselle s'insinua en silence dans la salle où il étoit, & lui enleva ses armes, & sur-tout sa bonne épée qui le préservoit des enchantemens.

Quel fut l'étonnement d'Edouard, lorsqu'à son réveil il vit devant lui un Géant qui lui apprit qu'il étoit son prisonnier! » Vos efforts, lui dit-il, seroient vains » pour rompre vos fers : arrêté dans ces » lieux par un puissant enchantement, » vous n'en pourrez être délivré que par » un événement que vous devez encore » long-temps attendre «. Il fallut bien

qu'Edouard se soumît à sa destinée : heureusement que le Géant étoit d'un caractere doux & humain, & qu'excepté la liberté de sortir, il laissa au Prince d'Angleterre celle de se promener dans l'enceinte du Château ; il prit même bientôt pour lui une telle amitié, qu'il le traita avec tous les honneurs dus à son rang & à sa naissance.

Disons maintenant quel étoit ce Géant. Nous avons parlé, dans l'Histoire de Palmerin d'Olive, du terrible Frenaque, allié des Rois de Norwege & d'Ecosse. Palmerin d'Olive & Trineus d'Allemagne, depuis tous deux Empereurs, avoient vaincu & chassé d'Angleterre l'armée de ces deux Rois. Frenaque, pour venger ses amis, enleva la Reine d'Angleterre & la Princesse Agriole sa fille ; mais elles durent bientôt leur liberté à la valeur des deux Héros que nous venons de nommer. Le Géant mourut des blessures qu'il reçut dans ce combat, & laissa un fils en bas âge, nommé Dramusiande : c'est celui dont nous voyons le Prince Edouard prisonnier. Dramusiande fut élevé par sa tante Eutrope, célebre Magicienne, qui, brûlant du désir de venger son frere Frenaque, inspira à son neveu ses sentimens

de haine & de vengeance. Elle le fit de bonne heure armer Chevalier, &, joignant aux forces naturelles du lieu toutes les ressources de la magie, elle bâtit un redoutable Château, dont elle confia le gouvernement à Dramusiande, & elle espéra pouvoir un jour y renfermer tous les Chevaliers du lignage de Palmerin d'Olive, & leurs amis. Nous verrons bientôt les desseins de cette méchante Enchanteresse presque entiérement accomplis, & la vallée où ce Château étoit élevé, appelée par cette raison le Val de la Perte.

Cependant Dramusiande trompoit en quelque sorte les vœux de sa tante; au lieu de persécuter les prisonniers que son art lui faisoit tomber entre les mains, il n'épargnoit rien pour rendre leur esclavage supportable. Le Château étoit gardé par deux Géans subalternes, nommés Pandare & d'Alégant, qui se présentoient pour combattre tous les Chevaliers qui vouloient forcer l'entrée de la forteresse; &, s'ils étoient vaincus, Dramusiande devoit prendre leur place avec la bonne épée d'Edouard. Ces combats se donnoient toujours dans la cour du Château; & si les Géans renversoient leurs adversaires, ceux-ci, aussi-tôt qu'ils avoient touché la terre,

terre, étoient privés de ſentiment, & tranſportés dans l'intérieur du Palais.

Retournons à Fléride. Elle fut en proie aux plus vives inquiétudes, lorſqu'elle ne vit pas revenir ſon époux Edouard avec les Chaſſeurs. Le jour ayant reparu, tous les Chevaliers ſe diſperſerent dans la forêt, pour chercher leur Prince. Le brave Pridos ne fut pas des derniers à montrer ſon zele dans cette occaſion; il parcourut tous les endroits où il pouvoit ſuppoſer que le ſanglier avoit conduit Edouard; & n'ayant rien découvert, il s'en revenoit triſtement, lorſqu'il rencontra une Pucelle attachée à Argonide, niece de la Dame d'Hircan, dont il a été fait mention dans le Roman de Primaleon de Grece : cette Damoiſelle lui apprit que le Prince Edouard étoit retenu priſonnier dans un Château ſitué dans la vallée Périlleuſe, qu'on devoit appeler déſormais le Val de la Perte, mais que ſa vie étoit en ſûreté; elle ajouta que cet accident cauſeroit mille maux à tous les compagnons du Prince, & que Fléride en éprouveroit bientôt d'autres auſſi ſenſibles. » Pour vous conſoler néan» moins, courageux Pridos, dit la Pu» celle, ſachez que tous ces malheurs » auront leur terme, que le calme ren-

» trera dans l'ame de la tendre Fléride ;
» que son cher Edouard viendra enfin
» essuyer ses larmes, & qu'il sera redevable
» de sa liberté à un Héros invincible, pour
» qui ces deux époux auront l'amour le
» plus légitime «. Elle dit, & disparut aux yeux de Pridos, qui se promit bien d'aller essayer son courage au Val de la Perte, mais qui fut, avant tout, raconter à sa Maîtresse les fatales nouvelles qu'il avoit apprises de la Demoiselle d'Argonide.

Lorsque Pridos arriva à la fontaine, il y trouva Fléride dans les douleurs de l'enfantement. Cette Princesse mit bientôt au jour deux Princes, qu'elle nomma, l'un Florian du Désert, l'autre Palmerin, du nom de Palmerin d'Olive, pere d'Edouard. Elle ordonna aussi-tôt à Pridos de se rendre à Londres, & d'instruire le Roi Frédéric de la perte de son fils, & de la naissance de ses deux petits-fils. Le Chevalier obéit, & laissa la Princesse seule au milieu de ses femmes, car tous les Chasseurs étoient encore à la recherche du Prince. Alors un homme sauvage, tenant en laisse deux énormes lions, s'approcha de l'endroit où se passoit cette scene de douleur, vit les enfans, les prit dans ses bras & s'enfuit avec eux, malgré

les cris de l'infortunée Fléride & de ses compagnes. La désolation fut extrême à la Cour de Londres, quand on y sut ces affreux accidens. Fléride s'abandonna à la plus profonde tristesse, &, sans les instantes prieres du Roi son beau-pere, elle se seroit décidée à mourir sur les bords de la fontaine où elle avoit perdu son époux & ses enfans : elle se retira dans le fond de son Palais, & s'y condamna à la plus austère retraite. Le Roi Frédéric ne ressentit pas moins vivement la perte qu'il venoit d'éprouver; mais les soins du gouvernement firent nécessairement treve à sa douleur. Il envoya à Constantinople le Chevalier Argolant, pour instruire de ce malheur l'Empereur Palmerin d'Olive. D'autres Chevaliers furent députés aux Cours de France, de Castille, de Thessalie, de Nicée, & de Paraz, pour en donner la triste nouvelle à Arnedes, Recinde, Bellageris, & Majortes, anciens compagnons d'Edouard, qui aussi-tôt abandonnerent leurs Etats pour aller essayer leur courage au Val de la Perte. Lorsqu'Argolant arriva à la Cour de Grece, on y célébroit des fêtes pour la naissance d'une Princesse, nommée Polinarde, comme son aïeule, dont Gridoine,

épouse de Primaleon, venoit d'accoucher; elle avoit déjà, l'année précédente, donné le jour à deux fils, appelés Florendos & Platir. La joie se changea aussi-tôt en tristesse. Primaleon quitta Constantinople, & fut à la recherche de son ami Edouard: Tarne Roi de Lacédémone, Palmendos Roi de Thessalie, Verno Prince d'Allemagne, Belcar Prince de Durace, & Ditreus Prince de Hongrie, qui se trouvoient alors à la Cour de Grece, suivirent l'exemple de Primaleon.

Ce fut en s'avançant du côté du Val de la Perte, que Primaleon rencontra la belle Pandricie. Cette Princesse de Lacédémone, qui avoit été trompée par Bellageris, & qui aimoit toujours Edouard, ayant appris sa captivité, alloit se confiner dans un Château solitaire, & y conduisoit, dans le plus lugubre appareil, le portrait de son Amant: elle engagea Primaleon à l'y accompagner. Le portrait d'Edouard fut déposé au dessus d'un superbe tombeau de marbre noir, & ce fut au pied de cette tombe que Pandricie jura de passer ses jours. Elle fut, à cause de ce vœu, appelée la Dame Triste, & le vallon où étoit situé son Château, le Val des Larmes.

Apprenons maintenant ce qu'étoient devenus les deux fils du Prince d'Angleterre. Le Sauvage qui les avoit enlevés, avoit été conduit par hasard jusqu'au lieu où Fléride leur avoit donné le jour. Curieux de savoir ce qui rassembloit tant de monde auprès de cette fontaine, il se cacha derriere des arbres, & fut témoin de la naissance des Princes, & du baptême que Fléride leur administra; mais ayant perdu le temps de la chasse à contempler cette scene, & ayant remarqué qu'il ne restoit plus que des femmes, il enleva les deux innocens, comptant bien les faire servir de pâture à ses deux lions. Arrivé à son habitation, il se mit en devoir de consommer sa cruauté; mais sa femme eut pitié de ces deux innocens, elle leur offrit son sein, qu'ils prirent, & elle se détermina à les élever avec son fils Silvain, qui étoit un peu plus âgé que ces Princes. Les riches langes dont ils étoient couverts, furent soigneusement serrés.

Passons légérement sur l'enfance de Florian & de Palmerin. Le Sauvage & sa femme les prirent dans la plus grande amitié, & étant devenus robustes & adroits, ils s'exercerent à la chasse avec le jeune Silvain, qu'ils croyoient leur frere. Flor-

rian, dès ses premieres années, montra beaucoup de goût pour la solitude; il s'écartoit volontiers de ses compagnons, &, suivi des deux lions, il erroit au loin dans la forêt. Dans une de ses courses, n'ayant encore que dix ans, il fut rencontré par le Chevalier Pridos, ce fidele ami d'Edouard. Surpris de la ressemblance étonnante qui se trouvoit entre les traits de cet enfant & ceux de son cher Maître, il l'interrogea, & apprit qu'il étoit fils d'un homme sauvage, qui passoit les jours à chasser, & qui se retiroit la nuit dans une caverne avec sa famille. Florian avoit déjà ce maintien noble, fier & décidé, qui annonce presque toujours une illustre naissance. Pridos, dans l'espoir de vérifier ses doutes, que tant de remarques sembloient autoriser, proposa au jeune Sauvage de le suivre à Londres, promettant de lui faire présent d'une armure pareille à celle qu'il portoit, & qui lui faisoit tant de plaisir à examiner. Cette offre, plus que toute autre idée, détermina Florian; il suivit gaiement le Chevalier, qui le présenta au Roi Frédéric & à la belle Fléride. Ils ne douterent pas un instant que ce jeune inconnu ne fût leur fils: la Princesse d'Angleterre bénit

le Ciel de ce commencement de bonheur; elle prit pour lui la plus forte amitié, &, du fond de sa solitude, elle ne laissa pas de veiller à son éducation.

Cependant le Sauvage, sa femme, Palmerin & Silvain furent dans la plus cruelle inquiétude, lorsqu'ils virent revenir les lions sans Florian ; ils résolurent de le chercher dans la forêt. Palmerin & Silvain partirent ensemble, & s'étant égarés dans leurs recherches, ils arriverent aux bords de la mer. Un navire qui y étoit arrêté attira leurs regards; c'étoit celui de Palmendos, Roi de Thessalie, qui, après avoir vainement cherché en Angleterre Primaleon & Edouard, s'en retournoit dans la Grece. Ce Prince fut charmé de la beauté du jeune Palmerin; il lui proposa d'entrer dans son vaisseau avec Silvain, & leur fit à tous deux les plus grandes caresses. Quoiqu'élevés au milieu des forêts, ces enfans avoient de la douceur; ils enchanterent le Roi de Thessalie par la naïveté de leurs réponses. Curieux d'examiner les dedans du navire, ils consentirent d'y rester deux jours, & s'accoutumant insensiblement à vivre avec l'équipage, ils se déterminerent à suivre Pal-

mendos. Ce Prince, à son arrivée à Constantinople, se rendit à la Cour, & présenta ces deux enfans à l'Empereur Palmerin d'Olive, à l'Impératrice Polinarde, à la Princesse Gridoine, & à la jeune Polinarde. Le vieux Palmerin sentit ses entrailles se remuer à la vue des jeunes Sauvages; il prit pour eux l'attachement le plus vif. Il fut confirmé dans cette disposition par une Messagere de la Dame Dulac, célebre Magicienne, qui, de la part de sa Maîtresse, vint lui apprendre que l'un des deux portoit le nom de Palmerin, qu'il appartenoit aux deux plus puissans Monarques du monde, tant du côté paternel que du côté maternel, & qu'il étoit destiné à soutenir les intérêts de la Chrétienté, & à rompre les chaînes de deux illustres infortunés. L'Empereur, d'après cet avertissement, conserva au jeune homme le nom de Palmerin, & lui donna le surnom d'Angleterre, parce qu'il avoit été trouvé dans ce Royaume. Il le fit élever avec les Princes Florendos, Platir, & la jeune Polinarde, enfans de Primaleon de Grece son fils. Aussi-tôt que Palmerin d'Angleterre eut vu la jeune Polinarde, il conçut pour elle l'amour le plus tendre, &, dès ce moment, il brûla du désir de se

ſignaler, afin de mériter ſes bonnes graces.

Palmendos, ayant demeuré quelque temps à Conſtantinople, repaſſa en Angleterre, dans l'eſpoir que ce ſecond voyage lui fourniroit les moyens de délivrer Edouard; il y trouva Verno d'Allemagne & Belcar de Durace, qui s'y étoient rendus pour le même ſujet. Tous trois de concert entrerent dans la forêt qui conduiſoit au Val de la Perte, & arriverent bientôt au Château du Géant Dramuſiande. Ils attaquerent les deux Géans Pandare & d'Aligant; mais malgré leur courage extraordinaire, & l'adreſſe qu'ils employerent dans ce combat, ils furent renverſés, &, par un effet magique, jetés dans un profond aſſoupiſſement. Dramuſiande les fit auſſi-tôt porter dans ſon Château, où à leur réveil ils ſe trouverent dans les bras de leur cher Edouard. Les Rois Arnedes de France, Recinde de Caſtille, Tarne de Lacédémone, Majortes de Paraz, Bellageris de Nicée, le Prince Ditreus de Hongrie, & le brave Pridos, vinrent ſéparément tenter cette périlleuſe aventure, & n'eurent pas un plus heureux ſuccès; enfin le fameux Primaleon de Grece augmenta bientôt le nombre de ces illuſtres priſonniers: mais Primaleon

terrassa d'abord les deux Géans ; & il auroit vaincu Dramusiande, si la Magicienne Eutrope n'eût redoublé la force de ses enchantemens. Nous allons laisser pendant un assez long temps tous ces Héros jouir des plaisirs que leur généreux ennemi s'efforçoit de leur procurer, pour nous occuper des prouesses des jeunes Princes leurs fils.

Florian du Désert, ayant témoigné en diverses occasions un vif désir de se signaler, fut armé Chevalier par le Roi Frédéric d'Angleterre, & Fléride elle-même lui ceignit l'épée : la tendresse que cette Princesse ressentoit pour lui, ne lui laissoit pas douter qu'il ne fût son fils. Immédiatement après cette cérémonie, il partit de Londres avec son compagnon Rosiran de la Bronde, fils de Pridos, pour chercher des aventures. Ces deux jeunes Chevaliers portoient des armes vertes, & Florian avoit fait peindre sur son écu un homme sauvage tenant deux lions en laisse, ce qui le fit surnommer le Chevalier du Sauvage.

Pendant ce temps, Palmerin d'Angleterre s'élevoit à la Cour de Constantinople; son amour pour la jeune Polinarde croissoit avec l'âge : la belle Princesse

n'étoit pas insensible à l'hommage de ce Damoisel; mais l'orgueil de sa naissance ne lui permettoit pas de céder à la tendresse qu'elle avoit pour ce charmant inconnu. Le temps où il devoit recevoir l'Ordre de Chevalerie étant arrivé, l'Empereur le lui conféra avec pompe, & fit le même honneur à Platir & Florendos, ses petits-fils, & fils de Primaleon & de Gridoine, à Gracian de France, fils d'Arnede & de Philocrite de Grece, à Bérolde de Castille, fils de Recinde & de Melicie de Hongrie, à Aristalde & Dramian leurs freres, à Estrevan de Hongrie, fils de Ditreus & d'Esquivele de Babylone, à Rosvel & Belizart de Durace, fils de Belcar & d'Alderine de Durace, à Valizard de Lacédémone, fils de Tarne & de Visilarde de Thessalie, à Luzignan de Bourgogne, fils de Rifaran & de Vicede de Bourgogne, à Francian de Thessalie, fils de Palmendos & de Franceline de Thessalie, à Polinard d'Allemagne, fils de Trineus & d'Agriole d'Angleterre, à Dridan de Paraz, fils du Géant Majortes & de Campora de Paraz, à Germain d'Orléans, &c. dont les peres étoient presque tous dans les prisons du Géant Dramusiande. Cette

grande cérémonie fut accompagnée de tournois & de bals, où les nouveaux Chevaliers reçurent les plus grands applaudissemens, & mériterent les regards des jeunes Princesses, qui toutes étoient, ou leurs sœurs, ou leurs proches parentes.

Pendant ces tournois, Florian du Désert, & Rosiran de la Bronde son compagnon, parurent à Constantinople, sous le nom des Chevaliers Verts. Florian attaqua Palmerin d'Angleterre, & joûta contre lui avec un acharnement inconcevable; mais la nuit sépara les deux combattans avec un avantage égal, & Florian s'éloigna aussi-tôt. A peine étoit-il sorti de la ville, qu'une Demoiselle vint demander à l'Empereur Palmerin justice d'un affront que lui avoit fait le Chevalier du Sauvage. Cette Pucelle étoit chargée, par le sage Aliard du Val-Obscur, de porter à la Cour de Constantinople un écu, où étoit gravée une palme, avec cette devise: *Au plus brave*. Le Chevalier du Sauvage s'étoit approprié l'écu, en disant: » Je le rendrai à » celui qui me vaincra; je l'attendrai pen» dant huit jours à l'entrée de la forêt «. Tous les Chevaliers coururent tenter cette aventure, & furent tous désarçonnés par

Florian du Désert. Palmerin d'Angleterre y arriva sur la fin de la huitieme journée ; & voyant le vainqueur accablé de fatigue, il se contenta de lui représenter le tort qu'il avoit eu d'enlever l'écu à la Demoiselle d'Aliard : Florian en convint, en reconnoissant dans celui qui lui parloit, le Chevalier, qui, au tournoi, lui avoit résisté avec tant de courage ; il lui céda l'écu, comme au plus brave des Chevaliers qui s'étoient mesurés avec lui. Ce procédé fut fort applaudi par l'Empereur, qui renvoya la Demoiselle très-satisfaite que l'écu d'Aliard fût tombé entre les mains du vaillant Palmerin.

Faisons connoître quel étoit ce sage Aliard du Val Obscur. Il est ici nécessaire de se rappeler l'aventure galante qu'Edouard d'Angleterre eut dans l'isle d'Hircan avec la belle Argonide. De cette intrigue passagere, il naquit deux fils, l'un nommé Pompides, dont nous apprendrons bientôt les exploits ; & l'autre fut Aliard, qui ajouta à sa valeur naturelle des connoissances profondes dans l'Art de la Magie. Pour n'être pas interrompu dans ses études, il fixa son séjour dans un Château situé au milieu d'une épaisse forêt, d'où cet endroit fut

appelé le Val Obſcur. Ce Sage, fils d'Edouard, & frére de Palmerin d'Angleterre & de Florian du Déſert, veilloit ſur les deſtins de ces deux Princes, & dans toutes les occaſions périlleuſes il les aida de ſes ſecours.

Palmerin d'Angleterre s'étant déterminé à aller chercher des aventures, ne voulut point partir de Conſtantinople ſans avoir fait l'aveu de ſa paſſion à la jeune Polinarde; mais cette hardieſſe fut reçue avec la plus grande hauteur; la Princeſſe le bannit, non ſeulement de ſa préſence, mais même de tout l'Empire Grec. Palmerin déſeſpéré obéit à ſa Dame, & ſe fit faire un écu ſur lequel étoit peinte la roue de la Fortune; il ſortit de la ville avec le Sauvage Silvain, qui devoit lui ſervir d'Ecuyer. Ils n'avoient encore fait que peu de chemin, lorſque ſe repoſant près des ruines d'un ancien Palais, ils entendirent la voix d'un Chevalier, qui ſoutenoit que la Beauté dont il étoit épris, ſurpaſſoit toutes les Beautés du monde. Ces mots piquent la vanité de Palmerin; il entre dans le Palais; il apperçoit un Chevalier couvert d'armes noires, ſur l'écu duquel eſt la repréſentation de la mort, & qui s'ap-

puie ſur un tombeau de marbre noir, au deſſus duquel eſt ſuſpendu le portrait d'une Dame de la plus grande beauté. » Chevalier, lui dit Palmerin, votre » Dame eſt belle ſans doute, mais croyez » qu'il en eſt d'auſſi belles dans le monde, » & il faut en convenir, ou vous battre «. Pour toute réponſe, le Chevalier Noir préſente le combat à Palmerin, & bientôt eſt forcé de s'avouer vaincu, ſans cependant vouloir convenir qu'il a tort. Palmerin, qui, en pareil cas, auroit été auſſi opiniâtre, n'inſiſte pas, & ſe contente de demander quel eſt le nom de ſon adverſaire. » Je m'appelle Floramant » de Sardaigne, lui dit le vaincu. La mort » m'a ravi ma Dame Altée ; & le re» gret que cette perte me cauſe, m'en» gage à paſſer mes jours dans les ruines » de ce Palais, & à combattre tous les » Chevaliers qui oſeront conteſter qu'Al» tée n'a pas été la Belle des Belles. S'il eſt » ainſi, lui répondit Palmerin, portez » ce charmant portrait à Conſtantinople, » il n'eſt point de Chevalier qui ne ſe » faſſe gloire de combattre contre vous, » pour vous faire quitter votre opinion «. Ce fut ainſi que les deux Chevaliers ſe ſéparerent, & le Chevalier Floramant ſe

rendit dans la ville Impériale, & obtint de l'Empereur la permission de défendre les prérogatives de la beauté d'Altée, contre tous les Guerriers de la Grece. Pendant les premieres journées, il se couronna de gloire, & tous les portraits des Dames de la Cour furent placés au dessous de celui de la Dame de Floramant; mais lorsqu'on s'attendoit à fermer tristement ces joûtes, on vit paroître un Chevalier inconnu, qui ranima l'espérance des Beautés de Constantinople : c'étoit Palmerin d'Angleterre. Il avoit appris les succès de Floramant, & revenoit pour les interrompre; il se présenta dans la lice, combattit le Prince de Sardaigne, le vainquit, & repartit sans se faire connoître. Floramant, couvert de blessures, fut porté au Palais, où l'on eut de lui tous les soins imaginables. Les portraits des Dames Grecques leur furent remis, & elles les rendirent à leurs Chevaliers, à condition qu'ils les défendroient mieux à l'avenir. Pour consoler le brave, mais malheureux Floramant, on plaça celui de sa Dame Altée dans la grande salle du Palais, à côté de celui de l'Impératrice Polinarde.

Palmerin d'Angleterre, en quittant cette

cette seconde fois Constantinople, s'étoit embarqué pour son pays natal. Il y aborda heureusement, se rendit dans la forêt & près de la fontaine où il étoit né, & fut visiter, avec Silvain, le bon Sauvage & sa femme, qui l'avoient élevé. Il leur rendit caresses pour caresses. Après être resté quelques jours dans cette solitude, il prit la route du Château de Dramusiande; mais en passant, il défia, combattit & mit à mort un autre Géant, nommé Camboldam, qui exerçoit d'étranges violences dans le pays. Pendant ce combat, une Pucelle s'approcha de Silvain, & lui arracha l'écu qu'Aliart avoit envoyé à Palmerin. En s'éloignant avec vîtesse, elle lui cria qu'elle le rapporteroit à son Maître dans un instant où il seroit en grand danger.

Cependant la Magicienne Eutrope, peu satisfaite d'avoir rassemblé dans ses prisons tant de valeureux Guerriers, prétendoit encore y plonger les fils de ces Héros. Par un pouvoir presque incompréhensible, le plus grand nombre de ces jeunes Chevaliers étoit déjà dans la forêt à chercher le Château de Dramusiande, & souvent, sans se connoître, ils se rencontroient & se livroient des

combats dangereux, qui leur auroient couté la vie, si le sage Aliart n'avoit eu soin de voler à leur secours & de panser leurs blessures. Ceux qui tentoient l'aventure du Château, succomboient sous les efforts des Géans, & alloient augmenter le nombre des illustres prisonniers. Ce fut cette méchante Magicienne qui fit revenir à Londres Florian du Désert, moins pour le faire jouir des caresses de sa mere Fléride, que pour tenter de le faire périr par les mains de son frere Palmerin d'Angleterre. Une Messagere d'Eutrope se présenta à lui, & se plaignit d'avoir été griévement offensée par le Chevalier Palmerin, qui dans le moment se trouvoit à Londres : » J'y cours, lui dit-il, & vous serez » vengée «. En effet, il part, & va défier Palmerin. Celui-ci étoit bien sûr de n'avoir offensé aucune Damoiselle. Cependant, trop fier pour offrir des preuves de son innocence, il accepte le combat. Il fut terrible, mais de part & d'autre sans aucun avantage marqué. Comment le sang ne se fit-il pas entendre réciproquement aux deux freres, tandis qu'il s'expliqua avec tant de force dans l'ame de Fléride ? Elle étoit présente à ce combat :

attendrie, tremblante, égarée, elle se jette au milieu des deux combattans, elle éleve ses foibles mains, baisse sur eux ses regards presque éteints, les sépare, & tombe évanouie dans leurs bras.

Florian fut aussi-tôt reconduit au Palais, où l'on pansa ses blessures avec beaucoup de soin, & Palmerin d'Angleterre sortit de Londres, vivement frappé de l'effet qu'avoit fait sur son ame la présence de la Princesse Fléride. Il l'attribua à la ressemblance qu'elle avoit avec sa jeune Dame Polinarde, dont effectivement elle étoit la tante. Ayant regagné la forêt, il se reposa une nuit chez un Bûcheron, où il trouva le bon Aliart, qui versa sur ses plaies quelques gouttes d'un baume excellent. Le lendemain il s'approcha du Château de Dramusiande. La méchante Eutrope, par la force de ses enchantemens, étoit parvenue à y attirer tous les fils des Héros qu'elle y retenoit depuis long-temps, & ils avoient tous succombés dans les combats qu'ils avoient livrés aux Géans. Pour mettre tout à fait à fin ses pernicieux desseins, il ne lui restoit plus à faire tomber dans ses filets que les deux fils d'Edouard. Florian du Désert fut le premier qui se

présenta. Dès le moment qu'il s'étoit cru en état de monter à cheval, il avoit quitté Londres, & s'étoit rendu au Val de la Perte. Ayant combattu les Géans Pandare & d'Aligant, il les avoit vaincus; mais tous ses efforts avoient été vains contre Dramusiande. Ces deux adversaires tomberent de foiblesse chacun de leur côté. Ce fut alors un combat magique entre la Magicienne Eutrope & le sage Aliart. Eutrope voulut, par les Esprits à ses ordres, faire enlever Florian; Aliart leur opposa les siens, & pendant qu'ils se disputoient l'avantage de s'en saisir, Aliart fit descendre un nuage qui enveloppa le Chevalier du Sauvage, & il le transporta lui-même dans son Château du Val Obscur. Les armes de ce Chevalier furent trouvées éparses dans la forêt par son compagnon Rosiran de la Bronde, & la nouvelle se répandit bientôt dans Londres que Florian du Désert avoit été assassiné par le Géant Dramusiande. On peut juger quelle fut la douleur du Roi Frédéric & de la Princesse Fléride. Rosiran, qui rencontra Palmerin d'Angleterre, lui apprit ce malheur, & que le Chevalier du Sauvage étoit le même que Florian du Désert.

Palmerin, comme nous venons de le dire, étoit alors peu éloigné du Château de Dramusiande. Transporté de colere, après avoir reçu d'une Demoiselle inconnue l'écu qui avoit été enlevé à son Ecuyer Silvain, il fut défier les Géans: les deux premiers céderent à son courage dès les premiers coups; Dramusiande fit une plus vigoureuse résistance, mais enfin il fut renversé, &, sans les vives prieres des Rois & des Princes ses prisonniers, Palmerin lui auroit arraché la vie. Ce fut le signal de la destruction de tous les enchantemens d'Eutrope. La détestable Magicienne, furieuse de voir en un instant renverser tous ses projets de vengeance, s'éleva dans les airs, & disparut. Les Princes qui devoient leur liberté au brave Palmerin, le comblerent d'éloges & de caresses. Dramusiande éprouva qu'il est avantageux de ne pas abuser des faveurs de la fortune, & que dans la détresse on recueille quelquefois le fruit de ses bonnes actions. Il avoit traité tous ces Princes avec douceur, ils intercéderent pour lui: on lui accorda la vie & la liberté, & ils lui rendirent son Château; aussi Dramusiande devint-il dans la suite le plus soumis su-

jet & l'ami le plus fidele du Roi d'Angleterre. Edouard fut reçu à Londres avec des transports de joie difficiles à exprimer, & son heureux retour pensa couter la vie à la belle Fléride. On envoya dans toutes les Cours amies annoncer cette bonne nouvelle, & sur-tout à Constantinople.

Argolant, chargé de cette ambassade, trouva cette Capitale de l'Empire Grec, sinon dans la désolation, au moins dans le trouble. Eutrope avoit fait instruire tous les Princes Païens, qu'elle retenoit prisonniers dans son Château de Dramusiande les principaux Rois Chrétiens, & que le moment étoit favorable pour assiéger Constantinople. En conséquence de cet avis, les Souverains de Perse, de Babylone, & le Sultan des Turcs, avoient fait une ligue entr'eux pour attaquer Palmerin d'Olive, & se préparoient à entrer en Grece avec de puissantes armées. Le Royaume de Babylone n'étoit plus alors gouverné par le brave Olorique, ce fidele ami des Grecs, mais par un de ses fils. L'un de ceux de Zerphise régnoit sur les Perses; un autre commandoit en Assyrie; & un frere d'Olorique, nommé Albayzar, très-redouté Chevalier, résidoit à la Cour du Sultan des Turcs, où il étoit retenu

dans les fers de Targiane, fille de ce Monarque. Argolant trouva l'Empereur occupé à relever les fortifications de Constantinople, & à se mettre en état de résister aux desseins de l'ennemi : il fit dire à son fils Primaleon de se rendre au plutôt auprès de lui, & apprit avec joie les grandes prouesses de son éleve Palmerin d'Angleterre, dont il ignoroit encore la naissance. L'Ambassadeur Argolant fut renvoyé à sa Cour chargé des plus riches présens, & il arriva à Londres pendant un tournoi où tous les jeune Chevaliers faisoient preuves de courage, d'adresse & de courtoisie. Le sage Aliart vint aussi honorer de sa présence cette fête guerriere. Il apprit à Edouard & à Fléride, que Palmerin d'Angleterre & Florian du Désert étoient leurs fils, qui leur avoient été enlevés au berceau ; & que lui, Aliart & Pompides devoient le jour à Edouard & à l'amoureuse Argonides. Le Sage instruisit en même temps Bellageris de Nicée, que le brave Brandion étoit son fils & celui de Pandricie. Après ces explications si nécessaires pour le bonheur de toutes ces personnes, Aliart annonça au Roi Fréderic, que l'invasion des Barbares dans les pays Chré-

tiens étoit encore retardée, & il partit pour son Château du Val Obscur.

Le tournoi étant terminé, tous les Princes voulurent, avant que de quitter l'Angleterre, aller visiter encore une fois le fameux Château de Dramusiande; mais ils en trouverent le pont défendu par un Chevalier qui portoit des armes noires, & qui avoit attaché à un arbre le portrait de Miragarde d'Espagne, Dame d'une merveilleuse beauté. Tous voulurent se mesurer avec cet inconnu, & tous furent renversés, excepté Palmerin d'Angleterre, qui n'eut pas le temps de combattre, parce que la nuit étant venue, le vainqueur se retira dans la forêt & ne reparut plus. Les Princes entrerent dans le Château, où le Géant Dramusiande les traita splendidement, & où Aliart vint les visiter. Ce fut de lui qu'ils furent que le Chevalier aux armes noires étoit Florendos de Grece, frere de la jeune Princesse Polinarde, qui étoit éperdument épris de la belle Miragarde d'Espagne, & qui, pour mériter sa Dame, vouloit lutter contre les plus fameux Chevaliers.

Tous les Princes étant ensuite retournés dans leurs Etats, Primaleon de Grece

se rendit dans le Royaume de Lacédémone. En passant par le Val des Larmes, où la tendre Pandricie avoit fixé son séjour, il y rencontra le Chevalier aux armes noires, qu'il ignoroit être son fils. Sans doute il lui auroit proposé la joûte, s'il n'avoit été attendri par les plaintes amoureuses qu'il lui entendit proférer. Il l'aborda pour le consoler, & dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, ils ne purent méconnoître les liens qui les attachoient l'un à l'autre. Florendos apprit à son pere, que s'étant embarqué pour tenter l'aventure du Château de Dramusiande, il avoit été jeté sur les côtes d'Espagne; qu'ayant entendu parler de la beauté & de la fierté de Miragarde, qui, faisant extravaguer d'amour tous les jeunes Chevaliers qui la voyoient, avoit été renfermée par son pere dans une forteresse, il avoit voulu juger de ses charmes par lui-même.

» Je me rendis devant ce Château, dit » Florendos en continuant son discours; » le Géant Amarol, sous la garde duquel » étoit ma Princesse, pour l'amuser, avoit » imaginé de suspendre son portrait en » dehors de la forteresse, & de le dé» fendre contre tous les Chevaliers qui » oseroient le lui disputer. Lorsque j'ar-

» rivai, plusieurs Guerriers avoient déjà
» été culbutés. Je vis Miragarde, je com-
» battis Amarol, & je fus vainqueur. Pour
» lors je pris la place de mon foible adver-
» saire, & mes assaillans eurent lieu de
» regretter les pas qu'ils firent pour venir
» me combattre. Miragarde daigna assis-
» ter à mes triomphes; peut-être fut-elle
» sensible aux marques extraordinaires
» que je lui donnois de mon amour; mais
» un jour, m'ayant fait appeler : C'est assez,
» me dit-elle, essayer votre courage en
» Espagne; allez l'éprouver contre tous
» les Chevaliers qui viennent de sortir des
» fers, où la méchante Eutrope les rete-
» noit dans le Château de Dramusiande :
» je partis sur le champ, & vous savez
» si j'ai obéi à ma Dame «. Florendos
ayant terminé son récit, fit consentir son
pere à le laisser retourner en Espagne,
pour fléchir la fiere Miragarde.

Florendos s'étant embarqué, Primaleon,
qui avoit été témoin des regrets de la
tendre Pandricie, se rendit dans sa
retraite, & lui apprit que son Amant
Edouard n'étoit pas mort, & qu'il con-
servoit pour elle une respectueuse estime :
cette Princesse, sinon satisfaite, au moins
tranquillisée sur le sort du Prince qu'elle

adoroit, retourna à Lacédémone; & Primaleon prit le chemin de Constantinople, où l'Empereur & l'Impératrice le reçurent avec la plus grande tendresse, ainsi que son épouse Gridoine.

Cependant Palmerin d'Angleterre, pour mériter sa Dame, la jeune Princesse Polinarde, fille de Primaleon & de Gridoine, cherchoit par-tout des aventures. En côtoyant un rivage, que le Romancier ne nomme point, il apperçut une petite barque, dont les conducteurs étoient un lion & deux singes. Un des gens de l'équipage de Palmerin osa sauter dans cette barque, & aussi-tôt il fut dévoré par le lion. Cet exemple n'effraya point le Chevalier, il se jette dans l'esquif, l'épée à la main; mais à peine y est-il entré que les animaux disparoissent, & la barque, sans Pilote ni Rameurs, se met à voguer vers une isle, avec raison nommée l'isle Perilleuse. Elle l'étoit en effet, puisque la Magicienne Eutrope s'y étoit retirée en quittant le Château de Dramusiande. Elle opposa à Palmerin tout ce que l'enfer put lui fournir de ressource. Il eut à combattre des Géans, des animaux sauvages, & les vainquit tous. En dépit des fantômes qui s'opposoient à

son passage, il pénétra dans un superbe Palais. Après en avoir parcouru les salles sans rencontrer personne, il descendit dans un agréable verger, séparé d'un bois charmant par un ruisseau d'une eau noire & infecte. Pour arriver de l'autre côté, il falloit franchir une planche étroite & à demi pourrie. Rien ne pouvoit diminuer l'audacieux courage de Palmerin; il se recommande à Dieu & à sa jeune Dame Polinarde, & met hardiment le pied sur la planche; mais la méchante Eutrope se présente à lui: » Arrête, téméraire, lui dit-elle, tremble! il y va de » ta vie ou de mon pouvoir si tu passes » cette planche, ou que tu en sois repoussé «. Alors, elle se dépouille de ses habits, &, à demi nue, elle s'élance sur le Chevalier, & le saisissant par le bras, elle s'efforce de le plonger dans le noir ruisseau. Palmerin se roidit, veut embrasser la Magicienne, & ne pouvant y parvenir, la pousse rudement & la précipite elle-même dans les flots bourbeux. A l'instant on la perdit de vue, & tous les enchantemens de l'isle & du Château furent détruits. Plusieurs Chevaliers, qui avoient été compagnons de Palmerin, arrêtés dans ce lieu, recou-

vrerent leur liberté ; & le vainqueur ordonna à ſon Pilote de voguer vers l'Eſpagne.

Florendos, ſous le nom du Chevalier Triſte, étoit revenu avant lui dans ce Royaume, & avoit déjà repris devant le Château de Miragarde, la place qu'Amarol avoit occupé pendant ſon abſence : c'en fut aſſez pour engager Palmerin à le combattre ; mais dans la crainte d'offenſer ſa Dame Polinarde, il annonça à haute voix & de façon que Miragarde pouvoit l'entendre d'un balcon de ſon appartement, qu'il alloit ſoutenir la ſupériorité des attraits de l'excellente Polinarde de Grece, à qui aucune autre Beauté ne pouvoit être comparée. Florendos étoit préſent ; Miragarde jeta ſur lui un regard de faveur, & qui ſembloit l'inviter à la venger d'un Chevalier diſcourtois. Le paſſionné Florendos ſe crut heureux, & le combat s'engagea de part & d'autre avec une fureur égale juſqu'à la nuit, mais ſans coup déciſif. Palmerin s'éloigna du Château, & Florendos fut ſe préſenter devant ſa Dame, qui, indignée de ce que la victoire avoit été indéciſe, le chaſſa honteuſement de ſa préſence : ce malheureux Amant s'en-

fonça dans une forêt, le désespoir dans le cœur.

Notre Romancier nous oblige à abandonner ce Chevalier, pour nous occuper du Géant Dramusiande qui prit sa place, étant devenu amoureux de Miragarde, sur son portrait ; & d'Albayzar, fils du Roi Olorique, dont nous avons déjà dit un mot.

Albayzar, dont le frere portoit la couronne de Babylone, ne pouvant espérer un trône qu'en le conquérant, quitta l'Assyrie pour chercher des aventures, & se fit dans l'Orient un nom fameux par son courage. Etant à la Cour du Sultan des Turcs, quoique sans fortune, il osa présenter ses hommages à la belle Targiane, fille de ce Souverain : la Princesse y fut sensible, mais elle exigea que son Chevalier, pour lui donner une preuve de son amour, fût soutenir contre Dramusiande, que la beauté de Targiane étoit incomparablement au dessus de celle de Miragarde, & qu'il couronnât cet exploit par enlever le portrait de cette charmante Espagnole. Albayzar partit ; &, arrivé en Espagne, il fut combattre Dramusiande : la nuit interrompit le combat, qui fut remis au

lendemain ; mais au point du jour il fut enlever le portrait, & se mit en route pour le porter à Targiane, comme une preuve de sa victoire. Qu'on juge de la fureur de Dramusiande, lorsqu'il s'apperçut que le portrait de sa Dame lui avoit été volé ; il jura de poursuivre le ravisseur, & de lui ravir en même temps & la vie & ce précieux portrait.

Pendant ce temps, Palmerin d'Angleterre, Florian du Désert & leur frere Pompides arrivoient dans la Grece, & ils y rencontrerent le Prince Albayzar qui venoit de se défendre contre dix Chevaliers felons, qu'il avoit tués ou mis en fuite ; mais il se trouvoit couvert de blessures. Les trois Princes, qui avoient admiré sa valeur, ignorant son aventure avec Dramusiande, lui donnerent tous les secours possibles. Le voyant possesseur du portrait de Miragarde, ils ne douterent pas que le Géant n'eût été vaincu. Albayzar même, par ses discours, les confirma dans cette idée, & eut l'audace d'avancer qu'il alloit à Constantinople pour y défier tous les Chevaliers Grecs, & qu'il comptoit bien les vaincre. » Eh bien, lui dit Florian, impatient de » cette bravade, je vais vous y attendre «:

& les trois Princes s'éloignerent ; mais Florian, par diverses aventures, fut séparé de ses freres. Comme il traversoit la mer, il fut attaqué par quatre navires Babyloniens, commandés par Adrumet, frere cadet d'Albayzar, qui cherchoit ce Prince pour lui annoncer que le Roi, leur frere aîné, étoit mort, & que ses nouveaux sujets l'attendoient pour le couronner. Malgré la résistance de Florian, il fut forcé de se rendre prisonnier d'Adrumet, qui le traita avec beaucoup de générosité. Ayant appris le motif du voyage du Babylonien, il l'informa qu'Albayzar avoit vaincu Dramusiande, & qu'il étoit possesseur du portrait de Miragarde ; le Prince d'Angleterre ne crut pas même devoir lui cacher le sujet qui les avoit engagés à se donner rendez-vous à Constantinople. Adrumet, très-irrité de ce qu'on avoit osé défier son frere, répondit à Florian, que ce seroit contre lui-même qu'il auroit à combattre ; mais qu'il vouloit le conduire à la Cour du Sultan des Turcs, pour donner à la Princesse Targiane le plaisir de le voir expirer à ses pieds. Effectivement ces illustres voyageurs arriverent à la Cour Turque, & Adrumet présenta son prisonnier à Targiane.

Cette

Cette Princesse fut frappée de la bonne mine de Florian, & elle oublia pour lui le Prince de Babylone, sur-tout lorsqu'Adrumet eut été vaincu par le Prince d'Angleterre.

Cependant Albayzar venoit d'arriver à Constantinople, accompagné de deux Ecuyers, dont l'un portoit le portrait de Miragarde, & l'autre celui de Targiane. Le Prince de Babylone salua fiérement l'Empereur Palmerin d'Olive, & lui apprit son nom, son rang, & le dessein qui l'amenoit. L'Empereur combla d'honneurs le fils de son ancien ami Olorique, & donna ses ordres pour dresser un camp magnifique. A une superbe colonne, placée à la tête des lices, on voyoit suspendus les portraits de la Princesse de Turquie & de la belle Espagnole : plus bas étoient écrites en lettres d'or les conditions de la joûte. Chaque Chevalier qui se présenteroit pour combattre Albayzar, devoit remettre aux Juges du camp le portrait de sa Dame. Ces portraits devoient appartenir au Prince de Babylone s'il étoit vainqueur, & au contraire, s'il étoit vaincu, les portraits de Targiane & de Miragarde devenoient le prix de son heureux adversaire. Ainsi les portraits

des principales Beautés de la Grece furent encore exposés à l'humiliation, si la valeur des combattans n'en soutenoit la supériorité. Ces Beautés eurent la mortification de voir leurs Chevaliers renversés, & leurs portraits placés dans les rangs les plus bas. Enfin, le triste Floramant, toujours zélé défenseur des charmes de sa défunte Dame Altée, vint présenter son portrait aux Juges, & combattit Albayzar avec tant de fureur, que, quoique celui-ci fût vainqueur, il sortit des lices si maltraité, qu'on fut obligé de suspendre les joûtes.

Ce fut pendant cet intervalle que le bruit des exploits d'Albayzar parvint à la Cour de Turquie. L'amour-propre de Targiane fut flatté des triomphes de son premier Amant; mais rien ne put diminuer la tendresse qu'elle avoit conçue pour le beau Florian du Désert. Ce Chevalier, qui ne répondoit à la passion de cette Belle que dans le dessein d'obtenir la liberté de repasser dans la Grece, tenta d'insinuer à Targiane combien il seroit glorieux pour elle de rendre les Grecs juges de sa beauté. Elle fut aisément persuadée, &, sous prétexte de visiter la Reine d'Assyrie sa tante, elle obtint du Sultan son pere la permission de s'embar-

quer. Un navire les attendoit, ils partirent, & bientôt ils débarquerent au port de Saint-Georges. Comme ils se rendoient à Constantinople, plusieurs Chevaliers, vaincus par Albayzar, s'en retournoient honteux de leur défaite ; ils reconnurent Targiane, &, pour se venger, ils entreprirent de l'enlever ; s'ils eussent réussi, chacun en particulier se proposoit de la présenter à sa Maîtresse, comme une esclave dont il faisoit hommage à sa beauté.

Quoique Florian fût peu attaché à Targiane, étant sous sa garde, il étoit trop généreux pour ne la pas défendre. Tous ceux qui tenterent de l'insulter, furent ou tués, ou mis en fuite ; il auroit néanmoins succombé, si le brave Palmerin d'Angleterre, qui passoit dans ces cantons, n'eût reconnu son frere à ses armes, & frémissant du péril où il le vit, n'eût volé à son secours : mais pendant ces différens combats, le Prince Albanis de Frise, fils du Roi de Danemarck, voyant Targiane seule, l'enleva, en détournant le char sur lequel elle étoit montée, de la route de Constantinople ; de sorte que lorsque les deux Princes vainqueurs retournerent au lieu où Florian avoit laissé la Princesse de Turquie, ils ne la

trouverent plus. Tandis qu'ils courent après ses ravisseurs, suivons-la & le Prince de Frise. Les cris de la Princesse furent entendus par le brave Florendos de Grece, qui se rendoit à Constantinople ; il attaque Albanis, & le force à fuir & à abandonner sa conquête. Sans perdre un moment, il fait reprendre au char la route de la capitale de l'Empire Grec, en assurant Targiane du traitement honorable qu'elle y recevra. Chemin faisant, il apprit qui elle étoit, les aventures qui lui étoient arrivées, & elle ne lui cacha que son amour pour le beau Florian du Désert.

Florendos ne connoissoit que la gloire qui résulte des actions généreuses ; il se présente à la tête du camp avec la Princesse Targiane, & lorsque les Juges lui demandent le portrait de sa Dame, il leur répond à haute voix, qu'il vient redemander à Albayzar celui de Miragarde, qu'il ne doit qu'à une fraude indigne d'un brave Chevalier. Ensuite, toujours la visiere baissée, il apprend à l'Empereur Palmerin le moyen dont le Prince de Babylone s'est servi pour ravir le portrait de la charmante Espagnole. » Voyez, » dit-il en levant le voile qui couvroit » le visage de Targiane, si cette Beauté a

» mérité de faire un infidele «. Toute la Cour fut enchanté des attraits de cette Princesse : Albayzar, honteux, tomba à ses pieds, & obtint facilement son pardon ; car Targiane, plus coquette que tendre, ne sentit dans ce moment que le plaisir d'être regardée comme la Reine de la beauté, & rendit son cœur au Prince de Babylone. Néanmoins Albayzar avoit à terminer son différend avec Florendos. Malgré la plus vigoureuse résistance, il fut vaincu ; mais le Chevalier aux armes noires fut griévement blessé : lorsqu'on le désarma pour panser ses blessures, son aïeul l'Empereur Palmerin d'Olive, son pere Primaleon, & toute la Cour, reconnurent dans ce vainqueur le courageux Florendos de Grece. Le Géant Dramusiande, qui arriva alors à Constantinople, ne se consola d'avoir été prévenu dans la vengeance qu'il vouloit tirer d'Albayzar, que lorsqu'il apprit qu'il la devoit au brave fils de Primaleon.

Une aventure qui succéda de près aux joûtes dont nous venons de parler, jeta quelque gaieté dans la Cour Impériale. Une Damoiselle vint se présenter à l'Empereur Palmerin d'Olive, & lui apporter une superbe coupe contenant les larmes

d'une Reine de Thrace, qui en avoit assez versé pour remplir ce vase ; le sujet de l'affliction de cette tendre Reine étoit la mort de son époux. Un Magicien, pour éterniser une douleur aussi rare, avoit, par un charme extraordinaire, gelé ces larmes, & elles ne pouvoient redevenir limpides, que lorsque la coupe se trouveroit entre les mains d'un Amant fidele & malheureux. Si cette coupe étoit tenue par un Amant déloyal, il en sortoit des flammes dévorantes. Le Chevalier destiné à mettre à fin cette étrange aventure, devoit se rendre en Thrace, & y procurer la liberté à Léonarde, fille de la feue Reine, qui s'y trouvoit enchantée. Son libérateur avoit des droits à sa main ; mais s'il vouloit rester fidele à sa Dame, il devoit lui choisir un époux.

Tous les Chevaliers qui étoient alors rassemblés à la Cour de Constantinople, tenterent l'épreuve de la coupe. Les larmes devinrent plus ou moins limpides, suivant la fidélité des Amans, & elles furent plus ou moins flamboyantes, selon que ceux qui tenoient le vase enchanté avoient été plus ou moins perfides ; mais aucun ne parvint à rendre les larmes entiérement liquides. On désespéroit du succès, lors-

qu'on vit entrer au Palais deux Chevaliers inconnus, dont l'un, après avoir salué l'Empereur, prit la coupe des mains de la Damoiselle : aussi-tôt il s'en éleva des flammes si vives & si brûlantes, que toute l'assemblée en fut effrayée; mais son compagnon, sans marquer aucune crainte, s'empara du vase mystérieux, & dans le même instant ces flammes s'éteignirent entiérement, & les larmes redevinrent limpides. La Damoiselle se prosterna aux pieds du Chevalier, en déclarant que l'épreuve étoit finie, & elle le supplia d'aller rendre la liberté à sa jeune Maîtresse. Le Guerrier s'y engagea par serment, & les deux amis ayant ôté leurs armets, on reconnut avec la plus grande satisfaction les Princes Florian du Désert, & Palmerin d'Angleterre.

Tandis que ces deux vaillans freres recevoient de l'Empereur les plus tendres caresses, on vit arriver dans la salle où s'étoit passée cette scene, trois Géans superbement armés. Ils déclarerent à Palmerin d'Olive qu'ils venoient de la part du Sultan des Turcs, du Roi de Perse, & du Régent de Babylone, pour lui déclarer la guerre, s'il ne vouloit souscrire aux conditions qu'ils alloient lui proposer :

elles consistoient à envoyer au Sultan des Turcs son petit-fils Florian du Désert, pour tirer vengeance de l'enlévement de la Princesse Targiane, de donner pour épouse au Roi de Perse la jeune Polinarde de Grece, & d'unir le Prince Florendos à la sœur du Monarque Persan. Palmerin refusa les trois propositions, & accepta la guerre. » Nous y consentons, dirent les » arrogans Ambassadeurs; mais avant de » quitter cette terre que nous viendrons » bientôt ravager, nous défions douze de » vos plus braves Chevaliers «. Insolens, s'écria Palmerin: » mais non.... il suffit de » trois des miens, & je leur permets de se » mesurer contre vous «. Les Princes Florian & Palmerin d'Angleterre n'étoient pas encore désarmés, le Géant Dramusiande ne quittoit jamais ses armes, ils furent les trois champions; le combat fut terrible, les Ambassadeurs y perdirent la vie, & l'on renvoya leurs corps à leurs Maîtres.

Après ce qui venoit de se passer, on ne devoit pas douter que les Princes Païens n'armassent avec chaleur, pour accabler l'Empire de Constantinople; ce fut ce qui engagea l'Empereur Palmerin d'Olive à faire de son côté les plus grands prépa-

ratifs, & à demander des ſecours à tous ſes alliés. En attendant que la campagne s'ouvrît, Albayzar demanda la permiſſion d'épouſer, en préſence de la Cour de Conſtantinople, la Princeſſe de Babylone. Leurs noces furent célébrées avec beaucoup de magnificence; & le nouvel époux, ſuivant les conventions arrêtées, partit avec le Prince Florendos, pour reporter en Eſpagne le portrait de Miragarde.

La belle Targiane, épouſe d'Albayzar, quitta peu après Conſtantinople, ſous la conduite de Palmendos & de Belcar. Le Sultan reçut ſa fille avec beaucoup de tendreſſe; il approuva ſon mariage avec le Prince de Babylone, & fit un accueil gracieux aux Princes Grecs; mais pendant un ſouper, il les fit arrêter par un grand nombre de ſoldats, & on les jeta dans une obſcure priſon. Nous verrons dans la ſeconde Partie de ce Roman, l'effet que fit cette trahiſon à la Cour Impériale.

Pour Palmerin d'Angleterre, obligé par ſon ſerment d'aller déſenchanter la jeune Reine de Thrace, il partit avec ſa Damoiſelle. Nous n'entrerons point dans le détail de tous les combats qu'il eut à rendre pour parvenir à ce déſenchantement; nous dirons ſeulement qu'il y

réussit, & que, fidele à la jeune Princesse Polinarde, il refusa la main de la Reine, mais qu'il promit de lui choisir un époux entre les plus vaillans & les plus aimables Chevaliers Grecs.

FIN de la premiere Partie du Roman de Palmerin d'Angleterre.

SECONDE PARTIE

Du Roman de PALMERIN *d'Angleterre.*

AVANT de reprendre le fil des aventures de Palmerin d'Angleterre, nous devons nous occuper de celles du brave Chevalier Florendos de Grece. Nous avons dit qu'ayant vaincu Albayzar de Babylone, & repris sur lui le portrait de la fiere Espagnole Miragarde, il reconduisoit ce Prince au Château où cette Beauté faisoit sa résidence. Ils prirent leur route par le Royaume de Navarre, qui alors recevoit des loix de la galante Arnalte. Cette Reine avoit cherché à retenir dans ses chaînes le loyal Palmerin d'Angleterre, mais elle n'avoit pu le rendre infidele à sa Dame Polinarde de Grece, &, pour se consoler de l'indifférence de ce Prince, elle s'étoit passagérement liée avec l'aimable, mais volage Florian du Désert. Abandonnée par ce jeune Guerrier, que l'amour ni les faveurs ne pouvoient fixer, elle forma le dessein de s'en venger. Dans cette idée, elle fut habiter

un magnifique Château, bâti au milieu d'un agréable vallon partagé par un ruiſſeau, au bord duquel furent élevées de ſuperbes tentes. Les unes ſervoient, pendant le jour, de logement à pluſieurs Chévaliers Navarrois, chargés de combattre tous les étrangers qui ſe préſenteroient pour traverſer le vallon : les autres étoient occupées par la Reine & les Dames de ſa Cour. Dès qu'on appercevoit des Chevaliers inconnus, une Damoiſelle ſe détachoit, & alloit leur propoſer de retourner ſur leurs pas, ou de convenir qu'Arnalte étoit la plus belle perſonne du monde. La Reine ſe flattoit que ſon volage Florian pourroit paſſer par ce lieu, & que la voyant il renoueroit avec elle. Au lieu de ce Chevalier, ce fut Florendos que le haſard fit arriver dans ce vallon. On lui dit à quel prix il obtiendroit la liberté du paſſage ; mais il préféra de combattre les Chevaliers de la Reine ; il les vainquit tous, & avec Albayzar continua ſon voyage pour l'Eſpagne. Arrivés ſur les bords du Tage, ils découvrirent bientôt le Château de Miragarde, & Florendos fut replacer le portrait de cette fiere Beauté au même arbre d'où Albayzar l'avoit enlevé, enſuite il attacha au deſſous celui de Tar-

giane de Turquie. Le Géant Amarol, ayant aussi-tôt été averti qu'il venoit de se présenter des Chevaliers à la porte du Château, en sortit pour les combattre ; mais ayant reconnu son ami Florendos, il l'embrassa tendrement. Il le félicita d'avoir recouvré le portrait de sa Dame, & lui remit le soin de le défendre. Florendos pria le Géant de conduire le Roi de Babylone à Miragarde, & de l'assurer de sa part qu'il la laissoit la maîtresse du sort de ce Chevalier. Cette preuve de soumission de la part d'un Amant passionné auroit fléchi toute autre Dame que la fiere Espagnole ; mais Miragarde, quoique sensible au nouvel hommage du Prince Grec, voulut dissimuler encore avec lui, & continuant à le traiter avec son orgueilleuse indifférence, elle ordonna à son prisonnier de se rendre à la Cour d'Espagne, & d'y rester en otage, jusqu'à ce que le Sultan des Turcs ait rendu la liberté à Palmendos & à ses compagnons d'armes. Albayzar obéit ; mais il ne put obtenir de l'Espagnole que Florendos lui rendît le portrait de Targiane ; elle vouloit triompher en même temps, & de la gloire que son Amant s'étoit acquise, & de l'humiliation de sa rivale en beauté.

Albayzar s'étant rendu à Tolede où étoit alors la Cour d'Espagne, se présenta au Roi Recinde, qui le reçut avec tous les honneurs dus à un illustre Souverain, & qui se trouva flatté d'avoir en sa garde un otage si important; il en fit aussi-tôt instruire la Cour de Constantinople, & cette nouvelle y répandit la joie, par l'espoir qu'il seroit bientôt possible d'échanger ce Prince contre Palmendos.

Cependant Florendos, quoique toujours maltraité par sa Dame Miragarde, ne laissoit pas de veiller constamment à la défense de son portrait. La seule marque de bonté qu'elle lui donnoit, étoit d'assister de son balcon aux joûtes qu'il soutenoit pour lui assurer la prééminence de la beauté. Nous n'entreprendrons pas de décrire tous les combats qu'il livra, le récit de quelques-uns suffira pour prouver l'excès de son amour & de sa vaillance. Un jour on vit sur le Tage deux barques galamment ornées de banderoles bleues & couleur de rose, & de guirlandes de fleurs; l'une étoit remplie de Musiciens qui jouoient mélodieusement de divers instrumens; de l'autre sortirent une jeune & belle Dame revêtue de riches & galans habits, & un Cheva-

lier couvert d'armes vertes. On voyoit ſur ſon écu un Amour enchaîné, dont l'arc & les fleches étoient rompus. Une Dame tenoit le bout de la chaîne qui lioit l'Amour, & fouloit à ſes pieds les débris de ſes fleches. Trois Damoiſelles & un Ecuyer accompagnoient la Dame & le Chevalier. Ces barques s'arrêterent au pied du Château ; une Pucelle en ſortit, & s'adreſſant à Florendos, elle lui apprit que la Dame qu'il voyoit, étoit la belle Reine Arnalte de Navarre, & le Chevalier qui l'accompagnoit, Dragonalt de Normandie, fils du vieux Duc Drapos, qui venoit ſoutenir la beauté de ſa Dame, envers & contre tous, devant le Château de Miragarde.

Florendos accepta à l'inſtant la joûte propoſée ; Dragonalt quitta ſa barque ; la Reine de Navarre reſta ſur le tillac, nonchalamment couchée ſur un lit de riches étoffes, & Miragarde, à qui Florendos fit annoncer ce combat, ſe plaça ſur un trône galamment orné, pour en voir l'iſſue. Les deux champions, après avoir ſalué leurs Dames & leur avoir demandé leur protection, s'aſſaillirent avec beaucoup de vivacité ; mais la joûte fut bientôt terminée par la victoire de Flo-

rendos, qui envoya le vaincu aux pieds de Miragarde. La belle Eſpagnole reçut Dragonalt avec nobleſſe; elle lui impoſa pour loi, de ſervir loyalement ſa Dame, mais elle lui enjoignit de changer la deviſe de ſon écu, & d'y faire peindre l'Amour lançant une fleche à un Chevalier déſarmé. Le pauvre Chevalier remonta ſur le champ à cheval, & fut rejoindre la Reine de Navarre; mais il ne la trouva plus. Arnalte, humiliée de la défaite de ſon champion, avoit repris la route de ſes Etats. Dragonalt la ſuivit, & déſeſpéré du mépris qu'elle lui témoignoit, il s'établit à la porte de ſon Château, réſolu de ſoutenir la ſupériorité des charmes de cette Dame cruelle contre tous venans. N'ayant plus affaire à Florendos, il fut plus heureux dans ſes joûtes. Laiſſons-le jouir de ſes avantages, & ſachons ce qu'eſt devenu Palmerin d'Angleterre.

Nous avons dit dans la premiere Partie de ce Roman, que ce Prince réuſſit à déſenchanter la belle Léonarde, Reine de Thrace, mais qu'il refuſa ſa main, & promit de lui choiſir un époux entre les plus renommés Chevaliers de la Grece. Léonarde conçut peut-être quelque chagrin de ce refus; mais aucune beauté,

aucun

aucun trône n'étoient capables de faire oublier à Palmerin la foi qu'il avoit jurée à sa jeune Polinarde. La Reine de Thrace n'en fut pas moins reconnoissante de ce que le brave Chevalier venoit de faire pour elle, &, dans le dessein de connoître l'époux qu'on lui destineroit, elle prit la résolution de faire un voyage à la Cour de Constantinople. Palmerin applaudit à ce projet, & promit de l'y joindre lorsqu'il auroit mis à fin quelques aventures qui ne pouvoient être terminées que par lui, & qui ne méritent pas que nous nous y arrêtions.

Pendant que tout ceci se passoit, le brave & volage Florian du Désert s'étoit rendu en Allemagne avec le Prince Verno, qui y étoit rappelé par la mort de son pere Trineus. Ayant assisté au couronnement du nouvel Empereur, il s'embarqua pour la Grece ; mais la tempête le jeta sur les côtes d'Irlande, où sa valeur étoit déjà connue par les victoires qu'il avoit remportées sur plusieurs Géans. Quelques neveux de ces Tyrans tomberent sous les coups de notre jeune Héros, & ceux qui resterent, n'obtinrent la vie qu'aux conditions qu'ils le suivroient à Londres, & qu'ils prêteroient serment de fidélité au Roi Frédéric son

aïeul. Quelqu'accueil que lui firent Edouard & Fléride ses illustres parens, il ne voulut pas s'arrêter à la Cour d'Angleterre. Ayant appris que le Sultan des Turcs refusoit de relâcher Palmendos, Belcar, & les Chevaliers Grecs de leur suite, qu'on ne lui eût remis Florian du Désert qu'il accusoit d'avoir enlevé sa fille Targiane, il partit pour Constantinople, dans le dessein d'engager l'Empereur Palmerin d'Olive à le livrer au Monarque Turc, pour briser les fers de ces illustres prisonniers. Il arriva dans la ville Impériale à peu près dans le temps qu'y débarquoit la belle Reine de Thrace. Il eut occasion d'admirer ses attraits, de lui parler, & d'être étonné de son esprit. Né sensible, vif, & un peu présompteux, il ne craignit pas de lui offrir son hommage; & Léonarde, tendre & simple, ne put lui cacher l'impression qu'il venoit de faire sur son cœur. Nous verrons qu'effectivement elle vint à bout de fixer le volage Florian, qui étoit l'époux que Palmerin d'Angleterre lui destinoit. Mais cette conversion n'eut lieu qu'après beaucoup d'infidélités de la part de ce Chevalier.

Tandis que ces jeunes Amans se livroient au plaisir de s'aimer, on vit arriver à Cons-

tantinople une Damoiselle Turque, envoyée par la généreuse Targiane, pour instruire l'Empereur Palmerin d'Olive, que le dessein du Sultan son pere étoit de le tromper, en lui faisant proposer l'échange des prisonniers Grecs avec Albayzar de Babylone, qui, comme on sait, étoit retenu en Espagne.

Peut-être regardera-t-on cet avis de Targiane à l'Empereur Grec, comme une trahison de cette Princesse envers son pere & son époux; mais il faut considérer qu'elle devoit sa liberté à ce Prince, qu'elle avoit gémi lorsque le Sultan, contre la foi publique, avoit fait jeter dans ses prisons Palmendos, Belcar, & les autres Chevaliers Grecs, qui l'avoient pris sous leur escorte. D'ailleurs, elle se persuadoit qu'en agissant ainsi, c'étoit un sûr moyen de prévenir les horreurs d'une guerre prête à se déclarer. La Messagere étoit à peine partie, qu'on vit paroître un Ambassadeur du Sultan, pour demander en effet l'échange des prisonniers; mais il fut refusé, & l'Empereur déclara que le Roi de Babylone n'obtiendroit sa liberté, qu'autant que la Princesse Targiane se rendroit garante de celle des Princes Grecs.

On étoit à la Cour de Grece dans l'incer-

titude ſur la fin que devoit avoir cette grande affaire, lorſqu'un vénérable vieillard vint ſupplier l'Empereur de lui permettre d'implorer le ſecours du Prince Florian, pour mettre à fin une aventure dont le ſuccès dépendoit de ſa valeur. Florian, toujours empreſſé d'acquérir de la gloire, ne ſe fit pas long-temps ſolliciter ; il ſuivit le vieillard, malgré les tendres inquiétudes de la belle Reine de Thrace, qui redoutoit que ce ne fût quelque ruſe du Sultan des Turcs, pour avoir ce Prince en ſon pouvoir : cette crainte engagea les plus braves Chevaliers à le ſuivre ; mais ce fut en vain, il ne leur fut pas poſſible de l'atteindre. Florian, après avoir marché quelques jours avec ſon vieux conducteur, arriva près d'une riviere qu'il falloit traverſer pour parvenir à un fort Château : une barque ſe préſente, mais elle eſt ſi étroite, qu'elle ne peut contenir qu'une ſeule perſonne ; notre Chevalier y entre ſeul, & laiſſe ſur le rivage ſon Ecuyer & le vieillard. La barque vogue alors d'elle-même vers le Château. L'Ecuyer au déſeſpoir veut ſe jeter dans l'eau ; mais il en eſt empêché par une haute montagne qui s'éleve entre lui & la riviere, & au même inſtant le vieillard diſparoît. L'Ecuyer vit bien qu'un

pouvoir ſurnaturel préſidoit à cette aventure : il reprit le chemin de la Grece, & fut porter à Conſtantinople la nouvelle de ce qui venoit d'arriver à ſon Maître. Cependant notre Chevalier étoit arrivé au Château enchanté : une Damoiſelle très-aimable étoit venue le recevoir ſur le perron, & tandis qu'elle le conduiſoit à la jeune Géante ſa Maîtreſſe, Florian, accoutumé à cajoler toutes les Beautés, la trouva jolie malgré ſa taille, & lui tint les propos les plus galans. La Dame du Château ne lui fit pas un accueil moins gracieux. Ne voyant point paroître d'hommes dans cette petite Cour, Florian fut ſans crainte ſur ce qui pourroit lui arriver. Gai par caractere, il s'abandonna à tout ce que la liberté de ſon eſprit put lui ſuggérer. Avant le ſouper, qui fut excellent, on lui propoſa de prendre un bain, & par conſéquent de ſe laiſſer déſarmer. Quel galant Chevalier auroit pu réſiſter à une auſſi agréable invitation ! Jamais ſoirée ne lui avoit paru moins longue, &, ſans l'eſpoir de voir couronner ſes déſirs ſecrets, il auroit craint de la voir finir. La même Damoiſelle qui l'avoit reçu à ſon arrivée, fut encore chargée de le conduire après ſouper à l'appartement qu'il devoit occuper pen-

dant la nuit. L'amour qu'on ne ressent point, est celui qu'on craint le moins de déclarer; Florian fit le passionné auprès de sa conductrice, &, à force de protestations de tendresse, il en tira la promesse qu'aussi-tôt que tout le monde seroit retiré dans le Château, elle viendroit le trouver: pour gage de sa parole, elle lui passa au doigt un anneau, & s'éloigna avec précipitation.

Il s'en falloit beaucoup que les dispositions de Florian le portassent au sommeil; mais si-tôt qu'il fut possesseur de cette bague, il tomba dans une profonde léthargie. La jeune Géante entra alors dans l'appartement avec le méchant vieillard qui avoit commencé à ourdir cette trame, & ils délibérerent de conduire le Prince d'Angleterre à la noire Magicienne Colambar. Pour l'éclaircissement de cette aventure, il est bon d'être instruit que la jeune Géante, nommée Arlence, étoit fille de Colambar, dont Florian avoit tué quatre fils, aux manes desquels toutes les deux avoient juré de sacrifier notre Chevalier: on s'embarqua pour l'Isle Profonde, où régnoit la vieille Colambar; mais pendant ce voyage, Arlence changea bien de sentiment: attachée à contempler l'aimable

Florian, elle prit pour lui la plus violente passion, & si elle n'eût redouté le courroux de sa mere, elle auroit arraché le fatal anneau, & auroit fini l'assoupissement du Chevalier.

Cependant l'Ecuyer de Florian retournoit tristement à Constantinople : par un de ces coups de fortune qui ne se trouvent guere que dans les Romans, il rencontre le Prince Palmerin d'Angleterre, qui se rendoit aussi dans cette ville : il lui raconte le triste sort où son frere est réduit, & ce Prince, sans savoir de quel côté il doit adresser ses pas, part sur le champ, en protestant que les ennemis de Florian périront de sa main. Heureusement que le sage Aliart, ce fils d'Edouard & de la belle Argonide, qui s'étoit rendu habile dans l'art magique, veilloit sur la destinée des deux freres, & vint lui apprendre que c'étoit vers l'Isle Profonde qu'il devoit diriger sa route. Palmerin remercie le Sage de son avis; il se sépare de lui, & marche du côté de la mer. Son cheval succombe de fatigue, & il est obligé de prendre celui de son Ecuyer, qu'il envoie à Constantinople assurer sa Dame Polinarde que s'il meurt dans cette entreprise, il périra son serviteur fidele. L'Ecuyer

ne fut pas jusqu'à la ville Impériale ; Platir, Berolde, & le sage Aliart qu'il trouva dans son chemin, & qui alloient aussi à l'Isle Profonde pour secourir Florian, l'emmenerent avec eux ; une tempête les empêcha d'y arriver avant Palmerin, comme ils en avoient l'espérance.

Palmerin, en descendant dans cette Isle que gouvernoit la Magicienne Colambar, se cacha chez un bon & loyal Chevalier, appelé Argenteo, qui lui apprit toutes les persécutions que cette méchante femme faisoit éprouver à ses sujets ; il sut par ce bon citoyen, que Florian n'étoit pas encore arrivé, mais qu'on l'attendoit à tout moment. Cette nouvelle le tranquillisa, & il ne désespéra plus du succès de son entreprise.

Le vaisseau qui portoit Arlence & Florian, avoit été tellement battu de la même tempête qui avoit retardé l'arrivée d'Aliart & de ses amis, que le Pilote & les Matelots désespéroient de pouvoir le sauver : cette situation effrayante fit croire à la jeune Géante que les Dieux protégeoient le Prince Florian, & qu'ils vouloient la punir du cruel traitement qu'elle lui faisoit. Frappée de cette idée, elle lui ôte la bague enchantée ; aussi-tôt le

ſommeil du Prince ceſſe, & il n'eſt pas peu étonné de l'état où il ſe trouve. Arlence, qui connoît ſa valeur, lui apprend le projet affreux formé contre lui; elle ſe jette à ſes pieds, & le conjure de lui pardonner de s'y être prêtée. Florian n'avoit jamais été inſenſible aux prieres des Belles; il oublia volontiers cette cruelle offenſe; il ſe contenta de faire ſes priſonniers la Géante & le méchant vieillard, & ſe promit de les envoyer à Conſtantinople, s'ils avoient tous le bonheur d'échapper à la tempête. Les ordres qu'il donna furent couronnés du ſuccès; après avoir été long-temps ballotté par les flots, le navire vint s'arrêter ſur les côtes d'Eſpagne. En débarquant, il ordonna au vieillard de partir pour Conſtantinople, & d'y rendre compte à l'Empereur du complot que la Magicienne Colambar avoit formé contre ſes jours. Pour lui, curieux de rencontrer de nouvelles aventures, il ſe détermina à traverſer *incognito* les Provinces de l'Eſpagne avec la jeune Géante & les quatre Damoiſelles qui compoſoient ſa ſuite. Dans ſes courſes, il combattit quatre Chevaliers Eſpagnols, &, les ayant vaincus, il obligea leurs Dames à le ſuivre auſſi, pour ſervir de preuves à la victoire qu'il avoit rem-

portée ſur eux. Ainſi ſon ſingulier cortege fut composé de neuf Damoiſelles charmantes. Plein de reconnoiſſance pour ce qu'Arlence venoit de faire en ſa faveur, quoiqu'indifférent à ſa tendreſſe, il la traita comme la Dame à laquelle on déſire le plus de plaire. Nous en pouvons dire autant de ſes liaiſons avec la Damoiſelle qui lui avoit donné rendez-vous la nuit fatale qu'il paſſa dans le Château de la Géante ; enfin le Romancier nous laiſſe croire qu'à la triſte nuit du naufrage ſuccéderent des nuits infiniment agréables. Quittons pour un moment ce volage Chevalier, qui, ſuivi de neuf Belles, s'établiſſoit en Eſpagne une grande réputation de bravoure, & qui s'y faiſoit connoître avantageuſement ſous le nom du Chevalier aux Damoiſelles.

Le brave Palmerin d'Angleterre, pendant ce temps, attendoit notre volage Florian dans l'Iſle Profonde. Comme il ſe promenoit ſur le rivage, il apperçut Platir de Grece, Bérolde d'Eſpagne, & le ſage Aliart, qui venoient de débarquer, & qui étoient aſſaillis par quelques Chevaliers de la Géante Colambar. Le nombre auroit pu les faire ſuccomber, ſi Palmerin ne ſe fût rangé de leur côté ; & ce renfort

décida la victoire en leur faveur. Colambar, instruite du succès des Etrangers, envoya contre eux son frere, nommé le Géant épouvantable, & trois de ses cousins, qui défierent Palmerin & ses compagnons. Celui-ci accepta le combat avec joie, & ne cacha point à ses adversaires son nom & le sujet qui l'amenoit dans l'Isle Profonde. Les Géans ne purent résister aux courageuses attaques de nos Chevaliers; ils périrent tous les quatre, & aucun des Sujets de la Géante n'osa se proposer pour venger leur mort. Le Château de la Géante fut livré à Palmerin; & elle-même, devenue prisonniere des vainqueurs, fut envoyée à Constantinople, pour entendre l'arrêt que l'Empereur de Grece prononceroit contre elle. Palmerin donna le gouvernement de l'Isle à son bon hôte le Chevalier Argenteo, & reçut le serment de fidélité de tous les habitans au nom de son frere Florian du Désert.

Aliart, satisfait de cet arrangement, insinua à ses amis qu'ils devoient visiter l'Isle Périlleuse, assez voisine de l'Isle Profonde. Ce petit Etat avoit jadis appartenu à la savante Magicienne Urgande, protectrice déclarée des Princes Anglois, &

l'on croyoit que cette bonne Fée y avoit déposé sa bibliotheque de Magie. Pour se rendre maître de ce trésor, il falloit, disoit-on, détruire de puissans enchantemens. On se rappelle les exploits de Palmerin d'Angleterre, lorsqu'il conquit cette Isle. En y débarquant cette seconde fois, il vit en bronze des monumens qui représentoient les monstres & les Géans qu'il avoit vaincus dans sa premiere expédition. Ces trophées élevés à sa gloire, étoient l'Ouvrage des Enchanteurs, héritiers du pouvoir & des connoissances d'Urgande dans l'art magique. Nos Chevaliers se rendirent dans les jardins du Château, où ils virent une suberbe salle octogone, couverte de lames d'or; aux côtés de la porte étoient deux énormes Géans de bronze, armés de lourdes massues. Pour arriver jusqu'à eux, il étoit nécessaire de franchir dix degrés de marbre blanc, & au milieu d'eux on voyoit la statue d'une vieille Dame, tenant dans ses mains un petit coffre d'or. Les Compagnons de Palmerin essayerent de monter les dix degrés, mais ils furent repoussés par les Géans; Palmerin lui-même fut jeté au loin, tout étendu sur le sable. Enfin Aliart tenta l'aventure; il gagna

le perron ſans que les Géans remuaſſent; &, dès qu'il y fut parvenu, ces Coloſſes dépoſerent leurs maſſues à ſes pieds, & la vieille lui préſenta la clef du coffre d'or. Il l'ouvrit, & y trouva celle de la ſalle octogone. Nos Chevaliers y entrerent auſſi tôt, & y remarquerent la précieuſe bibliotheque de la célebre Urgande, dont les livres étoient placés ſur des pupitres d'or, ornés d'émeraudes & de rubis. Les pieds de ces pupitres repréſentoient divers animaux. Ce qui frappa ſur-tout les yeux de nos Chevaliers, furent les portraits des plus belles Dames de la Cour du Roi Artus, ceux des Héroïnes de la famille du fameux Amadis de Gaule, & ceux mêmes des Beautés de la Cour de l'Empereur Palmerin d'Olive. Ainſi parmi ces charmantes images, on admiroit celles d'Iſeult, amie du vaillant Triſtan; de la Reine Genevre, Dame de Lancelot du Lac; d'Oriane, Dame du grand Amadis; de Briolanie, qui fixa l'inconſtant Galaor; & de Léonoride, épouſe d'Eſplandian. Plus loin étoient les portraits de Polinardo d'Allemagne, qui régnoit encore en Grece avec Palmerin d'Olive; ceux d'Agriole d'Angleterre, épouſe de Trineus d'Allemagne; de Gridoine, Dame de Prima-

leon ; de Fléride, toujours adorée d'Édouard d'Angleterre ; & de Franceline, qui l'étoit de Palmendos de Thessalie. L'attention étoit ensuite fixée par les charmes des jeunes Princesses Polinarde de Grece, Miragarde d'Espagne, Léonarde de Thrace, Altée de Syracuse, & par les agrémens de la coquette Arnalte, amante de presque tous les Princes, qu'elle recevoit dans son Château avec une extrême bonté. Palmerin, devenu maître de l'Isle Périlleuse, la donna en Souveraineté à son frere Aliart, & quitta ses trois compagnons pour poursuivre le cours de ses brillantes aventures.

Rien n'avoit retardé le voyage de la méchante Colambar ; elle étoit arrivée sans obstacle à Constantinople avec le vieillard complice de ses crimes : l'Empereur avoit reçu ces coupables avec bonté, & leur avoit fait grace de la vie : mais lorsque Colambar eut appris que Florian du Désert étoit libre & maître du fort de sa fille Arlence, elle entra dans un si violent désespoir, que s'en prenant de ses désastres au vieillard son confident, elle le saisit dans ses bras, & s'élançant par une fenêtre du Palais, elle se précipita avec lui dans une piece d'eau, où ils se noye-

rent tous deux. Ils ne méritoient d'être regrettés ni l'un ni l'autre, & ils ne le furent pas. Cette étrange cataſtrophe ne troubla point la joie que reſſentoit le bon Empereur Palmerin d'Olive, au récit des proueſſes de ſes petits-fils Palmerin d'Angleterre & Florian du Déſert. Il n'y avoit que la belle Reine de Thrace qui s'alarmoit de ſavoir ce dernier accompagné par neuf charmantes Damoiſelles ; mais la jeune Polinarde de Grece conſoloit ſon amie, & l'aſſuroit de la fidélité du plus infidele de tous les Amans.

Pour combler la ſatisfaction de la Cour Impériale, un vaiſſeau Turc conduiſit dans le port les Princes Palmendos, Belcar, & les cent Chevaliers Grecs, avec un Ambaſſadeur du Sultan, qui étoit chargé de faire une nouvelle tentative auprès de l'Empereur, pour que Florian lui fût livré, ou, ſur ſon refus, de lui déclarer la guerre. Palmerin reçut & écouta l'Ambaſſadeur, ſans mépris ni colere, & même avec honneur, & le congédia, en acceptant la guerre.

On ſe ſouvient que nous avons quitté le brave Florian du Déſert, comme il ſe préparoit à parcourir l'Eſpagne avec ſes neuf belles Priſonnieres, & ſous le nom

du Chevalier aux Demoiſelles. Le Roi Récinde & toute ſa Cour furent très-étonnés de le voir arriver à Tolede ainſi accompagné, & plus ſurpris, lorſqu'il demanda la permiſſion de ſoutenir la prééminence de la beauté de la Dame de ſes penſées (ces Demoiſelles n'étoient que celles de ſes diſtractions) contre tous les Chevaliers Eſpagnols : elle lui fut accordée ; & il abattit tous ceux qui voulurent ſe meſurer contre lui. Ce triomphe excita l'émulation d'Albayzar, qui, quoique prêt à partir pour retourner dans ſes Etats, prétendit venger l'honneur des Chevaliers du Roi Récinde ; mais il fut renverſé, & obligé de promettre qu'avant de quitter les pays Chrétiens, il ſe rendroit à Conſtantinople, pour y ſaluer, de la part du Chevalier aux Damoiſelles, la belle Reine de Thrace.

En quittant Tolede, notre Chevalier ſe rendit au Château de la fiere Miragarde ; mais ne voulant pas combattre ſon couſin Florendos, qui toujours y défendoit la ſupériorité de cette Belle, il fit demander la permiſſion de joûter contre le Géant Amarol. Florendos regarda cette diſtinction comme une eſpece d'offenſe de la part du Chevalier aux Damoiſelles,

& il l'engagea à rompre ſeulement deux lances, ſans aucune condition. Florian ne put refuſer ſon couſin, & les deux champions ſe battirent avec un égal avantage; mais Amarol, qui lutta enſuite contre Florian, fut vaincu & cruellement maltraité. Après cet exploit, le vainqueur retourna à Tolede, où ſa brillante compagnie diminua à peu près de moitié, par un incident dont les exemples ſouvent ſe renouvellent. Les quatre Damoiſelles Eſpagnoles, dont Florian avoit vaincu les Amans, & qui s'étoient ſoumiſes à le ſuivre dans ſes courſes, l'avoient toutes les quatre trouvé très-aimable. Né pour l'amour & pour le plaiſir, & doué des charmes dangereux de la ſéduction, il leur avoit fait en particulier à toutes les quatre la cour avec un ſuccès décidé. Chacune, glorieuſe de ſon triomphe, ne ſe ſeroit pas crue heureuſe, ſi elle n'en eût fait part à ſes trois compagnes. Ces confidences amenerent une explication générale; & cette explication conduiſit à la certitude de la plus terrible perfidie. Elles accablerent Florian des plus ſanglans reproches: il en rit beaucoup, leur accorda la liberté, & elles furent ſe con-

ſoler de cette trahiſon dans les bras de leurs anciens Amans. Il ne reſta plus avec notre volage Héros, qu'Arlence & ſes quatre Suivantes. Le Romancier aſſure qu'elles avoient lieu de ſe faire d'auſſi intéreſſantes confidences ; mais il ajoute qu'ayant matiere à devenir indiſcrettes, elles furent aſſez prudentes pour garder le ſilence.

On parla beaucoup de cette aventure à la Cour de Tolede, & elle ne fit regarder Florian qu'avec plus d'intérêt par les Dames Eſpagnoles, qui le virent partir à regret, ſur-tout lorſqu'elles ſurent que c'étoit ce fameux Florian du Déſert, qui, au caractere du galant Galaor, joignoit la haute bravoure du fameux Amadis. Il prit congé du Roi Récinde & de ſon épouſe Mélicie ; & avant de retourner dans la Grece, il voulut paſſer par la Navarre. Etant arrivé près du Château où la belle Reine Arnalte faiſoit ſa réſidence, le Chevalier Dragonalt, dont nous avons eu occaſion de parler, lui préſenta la joûte ; mais Florian, avant de l'accepter, ſe fit annoncer à la Reine, & obtint la permiſſion de lui faire ſa cour. Arnalte fut charmée de revoir un Chevalier qu'elle avoit tendrement aimé, & dont elle dé-

ploroit l'absence. Elle lui fit les plus galantes avances, & tenta de le retenir dans ses fers ; mais un attachement décidé ne pouvoit convenir ni à l'un ni à l'autre : ils en demeurerent tous deux d'accord, & Florian fit résoudre la belle Reine à se réconcilier avec Dragonalt, qui lui avoit toujours été fidele, & paroissoit disposé à se confier à la bonne foi de son épouse. Ce fut un triomphe pour Florian d'unir ces deux personnes; il assista aux fêtes qui accompagnerent leur mariage, les engagea à venir faire un voyage à la Cour de Constantinople, & partit pour s'y rendre.

Le Roi de Babylone, le fameux Albayzar, arrivoit alors dans cette ville. Il ne tarda à s'embarquer pour retourner dans la Turquie, après avoir présenté à la Reine de Thrace l'hommage du Chevalier aux Damoiselles. Son arrivée à la Cour du Sultan combla de joie son épouse Targiane; mais elle ne put l'empêcher de signer avec les Rois de Perse, de Trebizonde, de Bithinie, d'Etolie, de Caspie, & nombre d'autres, un traité d'alliance, par lequel ces Souverains s'engageoient à joindre leurs forces à celles du Sultan, pour assiéger Constantinople.

Nous devons maintenant aller retrouver Palmerin d'Angleterre, que nous avons laissé en chemin pour retourner à la Cour de l'Empereur Grec. Il fut jeté par les vents contraires sur les côtes d'Ecosse, & assista au mariage de son frere Pompides d'Hircan, avec Armisie, fille du Roi Méliadus. Pompides avoit mérité la préférence sur ses rivaux, par les services qu'il avoit rendus au Monarque Ecossois, qui, sans son courage, auroit perdu sa Couronne. D'Ecosse Palmerin passa en Hongrie, où sa valeur fut encore utile à plusieurs Princes, &, après ces beaux exploits, il se rendit par terre à Constantinople, & se présenta à la Cour, sans décliner son nom.

Comme Palmerin saluoit l'Empereur son aïeul & l'Impératrice, on vit arriver dans la grande salle du Palais le Géant Arnolfe, Seigneur des terres Armoriques. Ce superbe Chevalier venoit défier Florian du Désert, ou Palmerin d'Angleterre, en haîne de la destruction de sa famille, qui avoit péri par le fer de ces Chevaliers. Arnolfe étoit parent de la méchante Colambar, dont nous avons vu la déplorable fin; & cette Géante lui avoit promis pour épouse, la jeune

Arlence sa fille, qui étoit au pouvoir de Florian. L'Empereur répondit au Géant que ses petits-fils n'étoient point dans le moment à sa Cour, mais qu'il pouvoit avec sûreté les y attendre, & qu'il permettroit le combat. Palmerin entendant cette réponse, supplia l'Empereur de souffrir qu'un Chevalier inconnu remplaçât les Princes ses petits-fils, & fît sur le champ, à ses yeux, repentir le téméraire de son audace. La proposition fut acceptée. Le combat eut lieu sous les fenêtres du Palais, en présence de toute la Cour. Les deux champions se comporterent avec une valeur étonnante; mais quel Chevalier pouvoit résister à celle de Palmerin! Il vainquit, tua l'audacieux Géant, & fut porté en triomphe au Palais, où, en délaçant son armet, & se prosternant aux pieds de son aïeul, il se fit reconnoître pour son petit-fils. La joie de l'Empereur fut extrême, de trouver son cher Palmerin d'Angleterre dans ce jeune Héros: il l'accabla des plus tendres caresses; & sa jeune Dame Polinarde, dépouillant alors toute sa fierté, lui marqua par le regard le plus affectueux, tout le plaisir que lui causoit son retour. Elle lui accorda le soir même

un entretien secret, où elle lui avoua les sentimens tendres qu'elle avoit pour lui, & lui fit, en présence de la belle Reine de Thrace, le serment de refuser tout engagement qui les sépareroit l'un de l'autre.

Palmerin, ainsi assuré de l'amour de sa Dame, ne songea plus à quitter Constantinople. Une foule d'ennemis menaçoit sa patrie, & il pouvoit, en les combattant, cueillir des lauriers plus honorables que ceux que procuroient alors les plus brillans succès dans les aventures chevaleresques. D'ailleurs, quelle satisfaction pour lui de remplir ses devoirs, & d'avoir pour témoins de ses exploits ses illustres parens & la Dame de ses pensées ! L'Empereur & son fils Primaleon étoient dans ce moment uniquement occupés des préparatifs de la guerre que les Infideles se proposoient de porter dans le cœur de la Grece ; déjà tous les Ambassadeurs des Princes Chrétiens leurs alliés, étoient venus leur donner l'assurance des plus puissans secours : ils en avoient reçu des Royaumes de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Paraz, de Nicée, d'Angleterre, & les fils de ces grands Monarques arrivoient successive-

ment à Conſtantinople ; tous annonçoient que leurs troupes étoient en marche pour ſe rendre dans la plaine voiſine du port de Saint-Georges, où étoit le rendez-vous général. Palmerin n'eut pas peu de ſatisfaction en voyant auſſi arriver le brave Géant Dramuſiande, & ſur-tout le ſage Enchanteur Aliart ; il regardoit la valeur de l'un, & la ſageſſe de l'autre, comme les deux plus forts remparts de la Grece.

Tandis que tous ces Princes étoient raſſemblés dans la ville Impériale, le galant Florian du Déſert parcouroit la France avec la Géante Arlence & les quatre Damoiſelles de ſa ſuite. Etant arrivé auprès de Dijon, où le Roi Arnedes tenoit alors ſa Cour, il entendit parler des joûtes que les Chevaliers Berthauld de Normandie, Brian de Rochefort, Roſelin, & le Comte Brialte, Amans de quatre Dames Françoiſes, nommées Toreſie, Manſie, Telaſie, & Lamenie, faiſoient contre tous venans, pour ſoutenir l'excellence de la beauté de ces Dames, qui étoient de la Cour de la Reine Philocrite. Florian ne put réſiſter au déſir d'éprouver ſon courage contre celui des François ; mais, voulant reſter inconnu, il con-

duisit la Géante Arlence & ses Damoiselles dans un Monastere près de Dijon, & se rendit dans cette ville avec un simple Ecuyer. Avant de se présenter à la joûte, il vit les belles Françoises, & les trouva charmantes & dignes de ses hommages. Jaloux de mériter leurs faveurs, il s'adressa aux quatre Amans de ces Dames.
» Vos Amantes, leur dit-il, n'ont point
» de rivales qui puissent les surpasser en
» beauté; je dois en convenir; aussi n'est-
» ce point pour contrarier ce point que je
» vous propose la joûte, mais pour sou-
» tenir & leur prouver que vous n'êtes
» pas dignes de les servir «. Cette déclaration insultante ne fut pas entendue sans indignation par les quatre Amans. Ils se préparerent à prouver tour à tour au Chevalier étranger combien cette fanfaronnade étoit déplacée. Les conditions de la joûte furent, que si le Chevalier renversoit ses rivaux, les Dames seroient obligées de le suivre pendant huit jours dans un vallon près de Dijon, & qu'il emploieroit ce temps à joûter contre tous les Chevaliers qui se présenteroient, en l'honneur de ces belles Dames. Chacune d'elles devoit avoir deux journées, & chaque Chevalier qui tenteroit la joûte devoit

leur offrir une couronne de fleurs s'il étoit vaincu. Ce combat galant parut très-piquant au Roi Arnedes, & les Dames Françoises le trouverent trop flatteur pour n'y pas donner leur consentement. Les Chevaliers l'accepterent, dans la ferme persuasion que l'assaillant le plus présomptueux est presque toujours le moins adroit. Les lices s'ouvrirent, le combat commença, & les quatre François furent complétement vaincus par Florian. Il est à croire que les Dames ne furent pas absolument fâchées de suivre le vainqueur dans le vallon où le Roi Arnedes avoit fait dresser de superbes tentes pour elles, dont il s'approcha lui-même avec toute sa Cour.

Pendant les huit journées que notre jeune Héros combattit pour l'honneur des quatre Dames, il désarçonna tous les Chevaliers qui se présenterent. A la fin de chaque journée, il se rendoit à la tente de celle pour laquelle il avoit combattu, & n'épargnoit ni regard passionné, ni propos séduisant, pour unir, s'il lui étoit possible, les myrtes aux lauriers. Ces Dames étoient galantes & portées à la reconnoissance ; une seule usa de prudence, & demanda à notre Chevalier

quel étoit ſon nom. Florian, ne ſe perſuadant pas que ſa réputation d'inconſtance étoit parvenue juſqu'à Dijon, avoua ingénument qu'il étoit Florian du Déſert. A ce nom proſcrit du nombre de ceux des Amans loyaux, la Françoiſe fit un cri, & fut informer de cette découverte ſes trois amies. Elles n'avoient qu'un parti à prendre, c'étoit celui d'agir avec cette noble hardieſſe qui ſuppoſe la ſatisfaction de s'être dérobé à un danger prochain. Elles ſe réunirent pour plaiſanter le volage Chevalier ſur ſes infructueuſes tentatives, & le quitterent pour aller apprendre ſon nom au Roi Arnedes. On peut bien ſe perſuader qu'elles ſe firent toutes un mérite auprès de leurs Amans, d'avoir réſiſté aux tendres invitations du ſéduiſant Florian ; mais une ſeule étoit en droit d'exiger quelques louanges, & peut-être qu'au fond de ſon cœur elle auroit trouvé ſujet de les rejeter. Cela n'empêcha pas tous ces Amans de renouer enſemble. Le Chevalier du Déſert, qui, plein d'audace pour tromper les Dames, n'en avoit pas aſſez pour ſupporter leurs railleries, fut prendre la Géante Arlence & ſes Damoiſelles au Monaſtere où il les avoit laiſſées, & ſe hâta de ſe rendre à Conſtantinople.

L'arrivée de Florian à la Cour Grecque y augmenta la joie & les plaisirs; Arlence y fut reçue avec distinction : elle avoit sauvé la vie à Florian, & c'étoit un titre pour être vue favorablement de l'Empereur. Le Géant Dramusiande ne put la voir sans l'aimer, & ce mariage parut si convenable aux deux partis, que le Chevalier du Désert entreprit de le faire réussir : d'ailleurs on a déjà vu qu'il entroit dans le caractere de Florian, de marier ses amis aux personnes qu'il avoit passagérement trouvées aimables. Du reste, Florian étoit si séduisant, que la belle Reine de Thrace oublia bientôt toutes ses infidélités.

Quelque temps après le retour de Florian, tous les Princes alliés de l'Empereur, que nous avons nommés, se rendirent à Constantinople avec l'élite de la Noblesse de leurs Royaumes, & Palmerin d'Olive, qui étoit, si nous osons nous exprimer ainsi, le Patriarche de tous ces Monarques, les invita à s'unir ensemble par les mariages de leurs fils & de leurs filles; l'attente d'une guerre cruelle n'empêcha pas qu'ils ne se célébrassent dans un même jour avec une magnificence extraordinaire. Les fêtes préparées pour ce sujet, furent cepen-

dant troublées par un accident des plus fâcheux.

Tandis que les Princesses nouvellement mariées se promenoient dans les jardins du Palais, une nuée épaisse enveloppa Léonarde, Reine de Thrace, épouse de Florian, &, s'élevant en l'air, bientôt on la perdit de vue. Le Prince, informé de l'enlévement de sa Dame, jure de ne plus reparoître à Constantinople, s'il ne retrouve cet objet chéri. Il s'arme & s'embarque, en donnant ordre aux Matelots de ne tenir aucune route certaine, & de se laisser guider par les vents. Une tempête le contraint de s'arrêter auprès d'une montagne d'une excessive hauteur. Il met pied à terre, & n'est point rebuté par les obstacles qu'il trouve pour arriver jusqu'au sommet. Il y voit un Palais antique, mais construit avec magnificence. Au haut d'un perron de marbre blanc est la statue de la vieille Enchanteresse Mélie, amie des Païens, &, par conséquent ennemie irréconciliable des Princes Chrétiens. L'entrée du Palais n'est défendue par aucun enchantement: Florian en parcourt toutes les salles, & parvenu à la plus vaste, un serpent de bronze, au col duquel pend une clef d'or, s'offre à lui. Sans prévoir à quoi elle

peut servir, il la détache, & voyant sur le dos du serpent une espece de porte, il l'ouvre avec cette clef, & apperçoit, non sans étonnement, dans le corps de cet animal monstreux, la belle Léonarde endormie sur un lit magnifique ; autour duquel quantité de flambeaux allumés formoient comme une forte palissade. L'ouverture qui lui permet d'examiner cet objet douloureux, est trop étroite pour qu'il puisse aller au secours de son épouse ; vainement il tente de rompre le serpent de bronze avec son épée : il en sort d'affreux tourbillons de flammes, dans lesquels il est prêt à se précipiter, lorsque son bon frere Aliart se présente à lui un livre à la main, & lui promet de détruire bientôt l'enchantement qui lui ravit son épouse. » Pour y parvenir, lui dit-il, le » livre que je tiens & qui a appartenu à » la méchante Mélie, m'instruit qu'ex- » cepté un seul flambeau, il faut que tous » les autres soient éteints. Voici consa- » crés dans ces lignes tous les mots qui » doivent opérer cet étonnant prodige «. En effet, Aliart prononça ces mots ; les flambeaux s'éteignirent d'eux-mêmes, excepté un seul, & Léonarde fut désenchantée. Le sage Aliart apprit à ces époux,

heureusement réunis, que la Magicienne, amie des Païens, n'avoit voulu enchanter Léonarde, que pour priver les Chrétiens du courageux Florian qu'elle redoutoit plus que tous les autres : la Princesse délivrée, & les deux freres, s'embarquerent pour retourner à Constantinople.

Déjà toutes les troupes alliées étoient réunies & campoient dans la plaine de Saint-Georges, lorsque Florian, son épouse, & Aliart, débarquerent dans un petit port, peu éloigné de celui de Saint-Georges, dont les ennemis s'étoient emparés, quoique l'armée Chrétienne s'assemblât dans son voisinage. Cette armée avoit pour Général le brave Edouard, Roi d'Angleterre, depuis la mort de son pere Frédéric, & chaque Prince étoit à la tête d'un corps particulier de troupes lestes & aguerries. Le vieil Empereur Palmerin d'Olive, qui avoit fait fortifier Constantinople, s'en étoit réservé la garde, & y avoit rassemblé toutes les Reines & toutes les Princesses.

Les moyens que les Chrétiens avoient pris pour empêcher le débarquement des Infideles; n'ayant eu aucun succès, & ceux-ci ayant repoussé avec vigueur les détachemens envoyés contre eux, ils

avoient aſſis leur camp ſur les bords de la mer. Albayzar, qui commandoit cette formidable armée, pour ôter à ſes ſoldats tout eſpoir de retraite, avoit fait, en arrivant, brûler les plus conſidérables de ſes vaiſſeaux : cependant tout ce que les ennemis avoient de plus précieux & de plus cher, étoit avec eux, puiſqu'ils avoient amené leurs femmes & leurs filles.

Après quelques jours, Albayzar leva ce premier camp, & vint ſe poſter plus près des murs de Conſtantinople. Comme il étoit encore occupé à donner ſes ordres pour ce nouveau campement, un Chevalier étranger, accompagné d'une Dame voilée, vint lui demander la permiſſion de joûter contre quatre Chevaliers de ſon armée. La joûte fut accordée, & les Rois de Perſe, de l'Inde Majeure, de Syrie & de Caramanie ſe préparerent pour ſoutenir l'honneur des Infideles. Ce défi ayant été ſu à Conſtantinople, les plus illuſtres Chevaliers Chrétiens envoyerent demander, pour en être ſpectateurs, un paſſe-port au Roi de Babylone, qui l'accorda gracieuſement. Edouard d'Angleterre, ſon fils Palmerin, le Géant Dramuſiande, Arnedes Roi de France, Récindes Roi d'Eſpagne, & pluſieurs Chevaliers, ſe ren-

dirent au camp ennemi, pour aſſiſter à ce combat. Ils furent, en arrivant, ſaluer la Reine Targiane, qui les reçut avec tous les honneurs dus à leur dignité & à leur mérite. On paſſa à l'endroit où les lices étoient préparées : le Chevalier inconnu & la Dame voilée y étoient déjà. La joûte commença auſſi-tôt; elle fut tout à l'avantage du tenant, que les Juges proclamerent vainqueur. L'inconnu alors ôta ſon caſque, & ſe fit reconnoître pour Florian du Déſert ; levant enſuite le voile qui cachoit le viſage de ſa Dame, tous les Princes Chrétiens s'écrierent : » C'eſt » la Reine de Thrace, la charmante Léo» narde «. Les deux époux furent reconduits en triomphe à Conſtantinople : il y eut, quelques jours après, un combat de douze Chevaliers Infideles contre douze Chevaliers Chrétiens, ſous les murs de la ville Impériale, auquel aſſiſterent toutes les Princeſſes des deux partis ; il ne fut au déſavantage des uns ni des autres, parce que les Dames, voyant que les combattans commençoient à s'animer, s'empreſſerent de les ſéparer. Le ſoir même de cette joûte, l'Empereur Palmerin d'Olive donna dans ſon Palais un bal à toutes les Princeſſes ennemies, & rien ne devoit paroître plus

plus étonnant que de voir tant de Souverains, qui alloient se disputer l'Empire du monde, se traiter avec une si grande apparence de cordialité; mais telle étoit la politesse de ces temps de Chevalerie.

Enfin, ce jour qui devoit fixer la gloire ou la honte des Chrétiens ou des Infideles, arriva. Nous ne détaillerons pas les circonstances de cette grande bataille, dans laquelle périt la fleur des Chevaliers des deux armées, mais qui ne décida point encore le sort de l'un ou de l'autre parti. Cependant la perte des Chrétiens fut si considérable, que l'Empereur Palmerin d'Olive tomba dans une affliction qui le conduisit bientôt au tombeau. Ce malheur fut annoncé par des prodiges. On se souvient de cet oiseau merveilleux que Palmerin d'Olive avoit apporté du Château des dix Perrons, & qui devoit lui annoncer par son chant les événemens heureux ou malheureux: cet animal expira en poussant les cris les plus lamentables & les plus effrayans. Il faut se rappeler aussi ce méchant Magicien qui avoit attenté aux jours de l'Empereur, & que le sage Mussabellin avoit enchanté dans une cage de fer placée sur la principale place de Constantinople. Cette cage,

environnée de flammes, fut emportée dans les airs par des Démons.

Ces présages sinistres firent conjecturer au sage Aliart, que l'Empire Grec devoit éprouver les plus grands malheurs. Ne pouvant pas percer plus loin dans l'avenir, afin d'en écarter au moins les plus sensibles coups, pendant une nuit, par un effet de son art, il fit environner la grande place Impériale d'un nuage épais, & y ayant rassemblé toutes les Princesses Chrétiennes, il les fit transporter dans son Isle Périlleuse, inconnue par ses soins à tous les mortels. On s'occupa ensuite des funérailles de l'Empereur & de l'Impératrice qui n'avoit pu survivre à son illustre époux; on fit en même temps celles de tous les Guerriers qui avoient péri dans la bataille, & l'on transporta leurs corps au Monastere de Sainte-Claire. Ces tristes cérémonies étant achevées, & les Princes Grecs n'ayant plus rien qui leur fût cher dans Constantinople, ils se rendirent au camp, & se préparerent à livrer une seconde bataille, qu'ils se proposerent de rendre décisive.

Les deux armées se chargerent avec une égale impétuosité: la mort moissonnoit les plus braves des deux partis, & la

victoire ne se déclaroit pour aucun des deux. Il sembloit que ce terrible combat ne devoit cesser que par l'extinction totale des Guerriers des deux partis, lorsque tout-à-coup on apperçoit un char de feu qui s'abat dans le camp des Chrétiens; il en sort un Chevalier inconnu, armé de toutes pieces, & ce célebre Enchanteur le Roux, dont nous avons précédemment parlé dans une partie de cette suite de Romans. Le sage Aliart reconnoît ce dernier, il s'avance vers lui & l'embrasse; » Sauvez les Chrétiens, lui dit il, savant » le Roux, ils périssent si vous ne les » protégez. Je viens, lui répondit l'En- » chanteur, leur présenter un puissant » secours. Reconnoissez l'illustre Darinel, » ce premier rejeton de la tendre union » de Primaleon & de la respectable Gri- » doine, que les destinées ont pendant » quarante ans proscrit & éloigné de sa » patrie. Le terme de son exil est expiré; » Grecs, il vient combattre, vaincre ou » mourir avec vous «. A l'instant Darinel s'élance au milieu des Infideles; la mort suit tous les coups qu'il porte; l'ennemi ne fuit pas devant lui, mais il tombe à ses pieds. Les Princes, ranimés par la présence de ce Héros, dont ils ne soup-

connoient pas même l'existence, font de nouveaux prodiges de valeur. Les Infideles vendent cher leur vie, & bientôt des deux côtés le sang coule à grands flots. Aliart & le Roux sont effrayés de cet horrible carnage; ils consultent ensemble, & décident que pour laisser quelques moyens éloignés au rétablissement de l'Empire, il faut au moins sauver de cette affreuse destruction ce qui lui reste de Héros. L'Enchanteur le Roux propose à son ami de transporter ceux qui vivent encore, dont la plupart sont blessés, dans son Isle des Illusions. Aussi-tôt mille Esprits se répandent sur le champ de bataille, & tandis que les Païens en petit nombre se sauvent dans quelques navires qui n'ont pas été incendiés, ils rassemblent les Princes Grecs, les placent dans des chars, & partent avec eux pour l'Isle Enchantée où le Roux donne des loix. D'autres Esprits aux ordres d'Aliart vont chercher toutes les Princesses dans l'Isle Périlleuse, & les conduisent à l'Isle des Illusions auprès de leurs peres, de leurs époux, de leurs fils, & de leurs freres, qui déjà sont guéris de leurs blessures, par les soins du savant Magicien. C'étoit dans cette merveilleuse contrée que le destin préparoit

aux restes glorieux mais infortunés des Héros de la Chrétienté, des jours heureux & tranquilles.

Nos deux Sages, avant de se rendre auprès de leurs amis, à qui il ne restoit aucun souvenir de leurs malheurs, furent à Constantinople en consoler les habitans, & leur annoncer qu'il naîtroit de la belle Miragarde & du Prince Florendos de Grece, un fils, destiné à rétablir l'Empire Grec dans toute sa splendeur, & ils promirent de veiller à son éducation. Un vieux Chevalier fut chargé de la Régence de l'Etat, & les Sages l'assurerent que Constantinople ne devoit de long-temps craindre aucune attaque de la part des Infideles, dont les forces étoient anéanties & ne pourroient se relever aussi-tôt que celles des Chrétiens.

FIN de la seconde & derniere Partie du Roman de Palmerin d'Angleterre.

C'EST ainsi que se termine ce que nous avons en François de l'Histoire de Palmerin d'Olive & de ses illustres descendans ; mais je suis fondé à croire qu'il en existe une suite en Espagnol, qui est la Langue originale dans laquelle ces Romans ont été écrits. L'Abbé Lenglet fait mention dans sa Bibliotheque des Romans, d'une *Histoire du Chevalier Platir, fils de l'Empereur Primaleon*, imprimée en Espagnol *in-folio*, Seville 1533, qui doit contenir le complément des aventures de cette nombreuse famille de Héros, mais qui n'a point été traduite en François au seizieme siecle, & qui ne l'est pas même encore à présent. Je possede cette Histoire du Chevalier Platir, fils de l'Empereur Primaleon, traduite en Italien, imprimée à Venise en 1559, un volume. J'ai même aussi en Italien celle du *Chevalier Flortir, fils de l'Empereur Platir*, Venise 1580, deux vol. *in*-8°. Il est probable que ce dernier Roman est encore traduit de l'Espagnol ; mais ni l'original, ni ces Traductions Italiennes n'ont été mises en François dans le siecle dont je m'occupe ; & quand il en existeroit des Traductions plus modernes, ce qui n'est sûrement pas, cette seule raison m'empêcheroit d'en parler aujourd'hui, quand même je serois sûr d'y trouver la conclusion des aventures de la famille de Palmerin d'Olive, & la fin des enchantemens dans lesquels Aliart & l'Enchanteur le Roux avoient plongé tant de vaillans Guerriers & de belles Princesses.

Quoique les Aventures de Palmerin d'Angleterre n'ayent été imprimées dans le cours du seizieme siecle que bien après celles de Primaleon

& de Palmerin d'Olive, cependant nous n'avons pas pu les séparer les unes des autres, puisqu'elles se tenoient de façon à former un corps d'Histoire suivie de trois générations de Héros.

Nous allons reprendre l'ordre chronologique, en nommant le

Premier Livre de la belle & plaisante Histoire de PHILANDRE, *surnommé le Gentilhomme, Prince de Marseille, & de* PASSEROSE, *fille du Roi de Naples, imprimé à Lyon en* 1544, in-8°.

JE ne connois que le titre de ce Roman, dont probablement la suite n'a point été imprimée; tout ce que j'en sais, c'est que l'Auteur, Jean Desgouttes, étoit Lyonnois, & qu'il est le premier Traducteur du fameux Poëme du Roland furieux de l'Arioste, imprimé en 1543.

Ce fut l'an 1547 que parut la premiere édition un peu étendue de l'Histoire de Gargantua, par le fameux Rabelais. Le premier Livre avoit été imprimé dès 1535. En 1542 il y en avoit eu deux éditions, chacune en deux Livres. En 1545 & 1546 elle parut en trois, & en 1547, il y eut un quatrieme Livre ajouté aux trois premiers; mais ce n'est qu'en 1552 & années suivantes, que l'Auteur publia les quatre Livres entiers. Rabelais mourut en 1553. Après sa mort, on publia un cinquieme Livre contenant *les faits & dicts du bon Pantagruel, fils de Gargantua*; pendant le reste de ce siecle il y en eut encore

beaucoup d'éditions, & un bien plus grand nombre dans le cours du dix-septieme & du dix-huitieme. Nous attendrons au moins l'époque où les cinq Livres ont été réunis, pour revenir sur ce singulier Livre, dont on trouvera déjà un petit extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Mars 1776; mais certainement il est aisé de s'étendre davantage sur cet Ouvrage, & d'en tirer une infinité de Remarques curieuses & instructives sur le génie & les mœurs du seizieme siecle.

Les Visions D'OGIER le Danois au Royaume de Féerie, imprimées à Paris en 1548.

C'EST une suite du Roman d'Ogier le Danois; mais il paroît qu'elle est en vers, & je n'en ai d'autre connoissance que celle que m'ont pu fournir les Romans imprimés en prose d'Ogier le Danois, dont on trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Février 1778.

ROMAN de GEOFFROI à la Grant-dent, Prince de Lusignan, sixieme fils de Mélusine.

CE Roman, qui fut imprimé pour la premiere fois en 1549; est une seconde Partie de celui de Mélusine, dont on trouvera l'extrait dans le second Volume de Juillet 1775, de la Bibliotheque des Romans. Pour l'intelligence de cette seconde Partie, il est nécessaire de rappeler quelques faits de la premiere; nous exposerons ensuite ceux qui forment le Roman particulier de Geoffroi. Ils sont pour la plupart historiques, mais contiennent des détails & des épisodes qui pourront amuser & intéresser nos Lecteurs.

Raimondin, second fils d'un Comte de Forès, après avoir été pendant plus de trente années le plus heureux de tous les Chevaliers de son temps, & avoir fait une fortune immense, dont il étoit redevable à la science & aux bontés de la Fée Mélusine sa femme, étoit inconsolable de l'avoir perdue par la suite malheureuse d'une indiscrette curiosité. Tout le monde a entendu parler de cette premiere Histoire. Les belles & singulieres

circonſtances en ont été écrites en vers & en proſe dès les treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles ; elles ont été imprimées depuis bien des fois en langage plus moderne que celui de ces premiers ſiecles de notre Littérature Françoiſe. Raimondin quitta donc ſon Château de Luſignan, après avoir vu ſa femme traverſer les airs, en lui reprochant ſon indiſcrétion & ſa jalouſie. Il ſe revêtit d'un habit de Pélerin, &, les pieds nuds & un bourdon à la main, il prit le chemin de Rome, capitale du Monde Chrétien. Proſterné aux pieds du Souverain Pontife, il s'accuſa non d'avoir épouſé une Fée, car cette aimable Magicienne n'avoit employé ſon pouvoir que pour le rendre heureux ſans lui faire commettre aucune injuſtice, mais d'avoir manqué à la parole qu'il lui avoit donnée. Le Souverain Pontife le raſſura ; & éclairé ſans doute par des lumieres bien ſupérieures à celles de la Fée, il lui fit entrevoir des conſolations dans la future grandeur de ſa Maiſon. L'ancien Seigneur de Luſignan ſatisfait, conſacra volontiers à la pénitence le reſte de ſes jours.

Guy, l'aîné de ſes enfans, étoit déjà en poſſeſſion du Royaume de Chypre, dont il avoit épouſé l'héritiere. Une ſeconde

alliance devoit lui procurer une seconde couronne, celle de Jérusalem. Odon, le second des fils de Raimondin, étoit en possession du Comté de la Marche en France, en vertu des droits de Constance son épouse. Urian, le troisieme, devoit à sa valeur le trône d'Arménie sur lequel il étoit assis. Antoine, le quatrieme, ayant vaincu les Païens & les Mécréans qui assiégeoient la Duchesse de Luxembourg dans sa capitale, avoit mérité d'obtenir la main de cette Princesse, & étoit devenu Duc. Renaud ayant poursuivi les ennemis de son frere au travers de l'Allemagne, parvint jusqu'en Boheme, & en fut couronné Roi. Le sixieme des enfans de Raimondin s'appeloit Geoffroi : on l'avoit surnommé à la *grand Dent*, parce qu'il en avoit une qui avançoit considérablement plus que toutes les autres, & descendoit de la mâchoire supérieure jusque sur la levre inférieure. Cette singularité ne rendoit pas sa figure plus agréable, mais au moins lui donnoit-elle l'air plus martial ; d'ailleurs une taille avantageuse, des yeux pleins de feu, une physionomie très-noble, une force prodigieuse, tout annonçoit en lui un grand Seigneur, un Guerrier redoutable, un Conquérant même. C'est

lui qui eſt le Héros de cette Hiſtoire, & ce fut à lui que Raimondin remit le Château de Luſignan, & ſes appartenances qui étoient conſidérables & qui contenoient la plus belle partie du Poitou, entre autres, les villes de Meſle, de Saint-Maixant, de Niort, & de la Rochelle. Raimondin avoit encore eu quatre autres fils de Méluſine ; il chargea Geoffroi de leur établiſſement, & celui-ci tint avec nobleſſe & exactitude la promeſſe qu'il donna à ſon pere d'y pourvoir. Pour ne pas laiſſer plus long-temps nos Lecteurs dans l'attente de ce qu'ils devinrent, apprenons-leur tout d'un coup que Raimond, premier d'entre eux, eut d'abord la Saintonge ; mais nous verrons qu'il hérita enſuite du Comté de Forès, après la mort de ſon oncle, frere aîné de Raimondin. Thierry, le ſecond, reçut de ſon frere en partage le Comté de Partenay, & des terres aſſez conſidérables, qui s'étendoient juſqu'aux bords de la mer. Froidmont étoit né avec une croix fort bien marquée, pendante au bout du nez : de là on jugea qu'il étoit deſtiné à offrir au Ciel, pour ſes freres, des prieres & des ſacrifices d'expiation pour les péchés qu'ils pourroient commettre dans le métier de

la guerre. Aussi fit-il des vœux solennels dans l'Abbaye de Maillezais, qui fut fondée pour lui par son frere, & qui dans la suite a été érigée en Evêché. Enfin, le dixieme & dernier des enfans de Mélusine s'appeloit Simon. On remarque qu'il naquit avec trois yeux, c'est tout ce qu'on sait de son Histoire; selon toute apparence, c'est de lui que descend cette branche encore subsistante de l'illustre Maison de Lusignan, qui a été divisée en plusieurs rameaux, dont les uns ont porté le nom de Lezai, les autres d'Archiac, & de Saint-Gelais Lansac.

Entrons à présent en matiere, & racontons les hauts faits de Geoffroi à la grand Dent. Il employa plusieurs années à faire des arrangemens utiles dans les Etats de son pere, & à rendre heureux ses vassaux. Mélusine, qui ne pouvoit cesser d'aimer ses enfans, & de prendre intérêt à leur bonheur & à leur fortune, quittoit quelquefois le Château de Sassenage en Dauphiné, dans lequel elle avoit choisi sa retraite (& où l'on prétend qu'elle donna le jour à un fils dont la postérité subsiste encore). Cette Fée venoit plusieurs fois dans l'année visiter son cher Geoffroi; elle rentroit dans le

donjon par la même fenêtre par laquelle elle étoit sortie, & qu'on laissoit toujours ouverte pour la recevoir. Alors elle se reposoit dans cette même cuve, où son mari & son beau-frere avoient eu l'indiscrétion de la regarder se baigner. Un cri aigu annonçoit son arrivée; Geoffroi accouroit aussi-tôt, & avoit avec sa mere les conversations les plus tendres & les plus instructives.

Au bout de quelques années, un jour que les cinq derniers enfans de Raimondin se trouvoient réunis à Lusignan, la présence de Mélusine s'annonça, non comme à l'ordinaire par un seul cri, mais par une suite de cris aigus & lamentables, qui ne cesserent que lorsque ces cinq fils furent réunis auprès de leur mere. La Fée, en versant un torrent de larmes, leur annonça alors qu'ils venoient de perdre leur pere. Il étoit expiré victime des jeûnes & des mortifications auxquels il avoit cru devoir se livrer dans l'Hermitage de Mont-Serrat en Catalogne. C'étoit là que le Vicaire de Jésus-Christ, après avoir entendu sa confession, lui avoit ordonné de se retirer. La famille réunie adora les décrets de la Providence, & s'y soumit, d'autant plus que Mélusine,

qui, en sa qualité de Fée, étoit assurée de plusieurs siecles de vie, leur promit de ne les point abandonner eux & leur postérité. Elle leur prescrivit l'ordre qu'ils devoient tenir pour aller chercher le corps de leur pere, & le rapporter dans la Chapelle de son Château. » Restez ici, dit-» elle à Geoffroi, veillez sur les pos-» sessions de votre famille; que votre » frere Thierry vous aide dans ce soin » important, & qu'il se charge de l'édu-» cation du jeune Simon, le dernier de » mes enfans. Quant à vous, Raymond » & Froidmont, prenez la route des » monts Pyrénées, & rendez-vous à » l'Hermitage de Mont-Serrat; réclamez » le corps de l'Hermite inconnu qui y » est mort depuis peu, c'est votre pere. » Vous pouvez faire votre voyage sans » faste & sans suite; je pourvoirai à ce » qu'à votre retour tout se passe avec » pompe & magnificence, & que l'on » distingue le convoi d'un illustre Che-» valier, d'un grand Seigneur, & du mari » d'une puissante Fée «.

Les deux freres partirent conformément aux ordres de leur mere, & ayant traversé toute la France & une partie de l'Espagne, arriverent bientôt au pied de Mont-Ser-

rat : ils réclamerent le corps de Raimondin, & l'obtinrent après avoir déclaré qui ils étoient. Cependant la simplicité de leur ajustement fit soupçonner d'abord la vérité de ce qu'ils disoient ; mais on n'en douta plus quand on vit arriver un nombreux cortége, dont les Chefs déclarerent qu'ils avoient l'honneur d'appartenir aux Princes de Lusignan, & qu'ils étoient destinés à escorter & accompagner le corps de leur Souverain jusque dans son ancien Château. Bientôt on se mit en marche. Froidmont, en qualité de Prélat, s'étoit revêtu d'habits pontificaux, & conduisoit le convoi étant suivi d'un nombreux Clergé. Raymond avoit sous ses ordres deux troupes militaires, dont l'une précédoit & l'autre fermoit la marche. Elles étoient toutes deux composées de cavaliers lestes & bien armés. Cette troupe imposante traversa à petites journées plusieurs Provinces, & parvint jusque dans le Forès, pays qui étoit encore soumis au Comte Guillaume, frere de Raimondin. Ce ne fut pas sans étonnement que le Comte apprit que ce convoi funebre étoit celui de son frere, & que ceux qui l'escortoient se disoient ses neveux. Il ne les connoissoit pas personnellement ;

ment; ces jeunes Seigneurs n'étant encore que des enfans, lorſqu'il avoit été rendre viſite à ſon frere au Château de Luſignan. Méluſine, piquée contre ſon beau-frere, qui avoit excité la jalouſie de ſon frere, & avoit été cauſe de ſa perte en lui inſpirant une curioſité déplacée, s'étoit bien gardée de conſeiller à ſes fils de faire aucune politeſſe à leur oncle en traverſant ſes Etats. Guillaume irrité réſolut donc d'empêcher le paſſage de ces troupes armées, & de cet enterrement qui lui parut ſuſpect, d'autant plus que tous les gens de la Fée, qui compoſoient ce cortége, avoient des phyſionomies aſſez extraordinaires. Il marche à eux, veut les repouſſer, mais ſe trouve lui-même vivement attaqué. Le combat s'engage, enfin le malheureux Comte reçoit la mort de la main de Raymond qui ne le connoiſſoit pas. Alors tout eſt en combuſtion dans le Comté de Forès. Les habitans n'avoient plus de Seigneur, il venoit de mourir ſans poſtérité. Le regret que Raymond témoigna, le déſeſpoir même où il parut être, d'avoir été la cauſe innocente de la mort de ſon oncle, déterminerent ſes vaſſaux à lui offrir la couronne. Il l'accepta d'autant mieux, qu'il ſe trouvoit

par-là plus à portée de la retraite de sa mere. Froidmont continua de conduire le convoi funéraire jusque dans le Poitou. Le corps de Raimondin fut placé avec pompe dans la Chapelle de son Château, où Mélusine, avec le secours de son art, lui fit élever un superbe monument. On le voyoit encore en 1547, lors de la premiere édition du Roman que j'extrais. Il n'a été détruit qu'en 1574, avec la redoutable forteresse de Lusignan.

Geoffroi à la grand Dent, étant ainsi dépositaire du corps de son pere, continua pendant quelque temps à s'occuper du soin de le faire revivre en rendant comme lui ses sujets heureux; mais les conseils de sa mere vinrent l'arracher au repos glorieux dont il jouissoit à Lusignan. » Mon » cher Geoffroi, lui dit un jour Mélusine » dans une de ses visites nocturnes, il est » temps que tu ailles délivrer la Fée Pala» tine, ma sœur, de l'enchantement dans » lequel elle gémit depuis bien des années; » qu'étant devenu le maître des trésors » du Roi Elinas notre pere, tu les em» ploies à combattre les Infideles, & que » tu donnes du secours à tes deux freres » aînés, dont les couronnes ont perdu » leurs plus beaux fleurons «. Ces mots furent d'abord une énigme pour Geoffroi;

il fallut que sa mere lui rappelât ce que nos Lecteurs se souviendront d'avoir lu eux-mêmes dans l'Histoire de Mélusine. Elle étoit fille d'Elinas Roi d'Albanie, & de la Fée Pressine : celle-ci ayant quitté son époux pour la même raison, qui long-temps après avoit obligé Mélusine même à abandonner Raimondin, elle avoit emmené avec elle en France sa fille cadette, & avoit laissé l'aînée, nommée Palatine, avec le Roi Elinas, dans un Château où ce Monarque avoit réuni tous ses trésors. Au bout de quelques années, Elinas y étoit mort ; mais Palatine y étoit encore retenue par un enchantement qui ne pouvoit être rompu que par un Héros de sa famille. C'étoit à Geoffroi que cette gloire étoit réservée, &, après avoir mis à fin cette aventure, il devoit voler au secours de ses freres Guy & Urian, dont le premier venoit d'être chassé de Jérusalem par les Sarasins, & le second étoit vivement attaqué par eux dans son Royaume d'Arménie.

Le Héros de notre Roman ayant reçu de sa mere toutes les instructions qui lui étoient néceſſaires, s'empressa de les suivre ; l'argent ne lui manqua pas plus que les conseils, & il se trouva bientôt en

état d'équiper douze vaisseaux. Ayant fait inviter tout ce qu'il y avoit de braves Chevaliers, à plus de cent lieues à la ronde, de se joindre à lui pour passer en Orient, il réunit bientôt jusqu'à deux cents de ces Guerriers, & les distribua avec ceux de leur suite sur ses vaisseaux; & après avoir commandé à ses freres Odon Comte de la Marche, & Thierry de Partenay, le soin de ses Etats, il s'embarqua au port de la Rochelle.

La flotte ayant mis à la voile par un temps favorable, passa tout de suite le détroit de Gibraltar, & entra dans la Méditerranée. Aux approches des Isles de l'Archipel, cinq vaisseaux Sarasins s'offrirent à eux; ils étoient chargés de vivres & d'argent pour l'armée des Infideles. La tempête, excitée peut-être par l'art de Mélusine, les ayant un peu écartés de leur route, les jeta au milieu de la flotte Chrétienne, qui, les ayant aisément enveloppés & pris, reçut ainsi un rafraîchissement important, & se trouva considérablement augmentée. Les prisonniers Sarasins furent dispersés sur la flotte de Lusignan, qui, de son côté, confia à de braves Chevaliers & à d'habiles Pilotes le commandement & la conduite de ces nouveaux bâtimens. Celui qui en étoit

l'Amiral lorsqu'ils appartenoient aux Sarasins, ayant paru à Geoffroi homme de mérite & instruit, il l'interrogea sur l'état des affaires dans la Syrie. Il apprit que Guy étoit prisonnier de Saladin, Soudan d'Egypte. Ce Prince Mahométan étoit le plus grand homme de son siecle, & le mieux instruit dans la politique & dans l'art militaire. Il avoit pendant sa jeunesse voyagé *incognito* dans toutes les Cours de l'Europe, étudié la conduite de leurs Souverains, vu manœuvrer leurs armées, & employoit habilement contre eux des lumieres qu'il avoit acquises chez eux-mêmes; sur-tout il savoit mettre à profit leurs divisions & leur jalousie. Raymond, Comte de Tripoli, lui fournit l'occasion de chasser presque entiérement les Chrétiens de l'Asie. Ce Comte étoit jaloux de la préférence que Sibille, Reine Douairiere de Jérusalem, avoit accordée sur lui, à Guy de Lusignan Roi de Chypre. Etant veuve, elle l'avoit épousé, & l'avoit d'abord fait déclarer tuteur de son jeune fils Baudouin V. Cet enfant étant mort, elle l'avoit fait couronner Roi de Jérusalem; &, quoique cette disposition pût être l'ouvrage d'une sage politique, puisque Guy possédoit déjà le Royaume

de Chypre, & son frere celui d'Arménie, Raymond, qui étoit amoureux de la Reine Sibille, en avoit conçu la plus affreuse jalousie, & se rendit coupable de la plus noire trahison en faisant donner des avis à Saladin, l'engageant à s'emparer de Jérusalem, & joignant même ses troupes à celles des Infideles. Cet horrible complot réussit; l'armée des Chrétiens fut battue, Jérusalem assiégée & prise; mais le Comte de Tripoli fut trouvé mort dans son lit le jour même de cette catastrophe. Le Roi Guy fut fait prisonnier des Sarasins; la Reine Sibille, qui s'étoit d'abord retirée dans Ptolémaïde, ou S. Jean d'Acre, y fut assiégée, & obtint la liberté de son mari en rendant cette place; ils se retirerent à Tripoli: c'étoit là qu'ils attendoient les secours qui pouvoient encore leur venir d'Europe.

Ce récit augmenta le désir que Geoffroi avoit de secourir ses freres; mais, conformément aux instructions de sa mere, il avoit encore auparavant une aventure à mettre à fin. Il devoit s'emparer des trésors de son grand-pere Elinas. Pour y parvenir, il fit tourner la proue à ses vaisseaux du côté du Royaume d'Albanie (tout le monde sait que c'est l'ancienne Epire): il ne fut pas difficile à

Geoffroi d'entrer dans un des ports de ce Royaume ; on vit qu'il ne s'y présentoit point en ennemi, & personne ne s'opposa à sa descente. Il se fit montrer la montagne où avoient été enfermés son grand-pere & la Fée Pressine ; il y courut. L'inscription qu'il lut au bas de la montagne lui apprit à quelles difficultés il devoit s'attendre pour pénétrer jusqu'au Château. Il devoit combattre plusieurs monstres & un énorme Géant. Mais cette crainte ne l'effraya pas. Il s'avança hardiment, suivi de quelques braves Chevaliers, & ayant reconnu le terrein, il sonna lui même du cor, comme pour appeler les ennemis contre lesquels il devoit se mesurer. Ils accoururent, & succomberent l'un après l'autre sous ses coups. Le Géant fut, comme on le juge bien, plus difficile à abattre ; mais de quoi ne vient pas à bout l'adresse jointe au courage ! Il parvint à lui couper la tête ; & ce fut en tenant à la main ce fruit & cette preuve de sa victoire, qu'il grimpa seul au haut de la montagne, & entra dans le Château habité par sa tante la Fée Palatine. Celle-ci reconnut bientôt, à sa bonne mine & à ses exploits, ce Héros de sa Race, qui, depuis si long-temps,

lui étoit annoncé comme devant être l'auteur de sa délivrance. Le fils de Mélusine, de son côté, reconnut la sœur de sa mere, non à sa vieillesse, mais à son air noble & à la beauté qu'il n'appartenoit qu'aux Fées de conserver pendant plus d'un siecle. Ils s'embrasserent tendrement, & Palatine fut la premiere à lui livrer les trésors immenses qu'Elinas & Pressine avoient assemblés dans ce Château. Ils étoient fort indifférens à la Fée, son art lui suffisoit pour lui procurer tous les plaisirs qu'elle pouvoit désirer dans cette retraite. Elle fut charmée d'avoir obtenu la liberté d'en sortir ; mais elle protesta qu'elle n'en profiteroit que pour voler au secours de ses neveux, quand ils auroient besoin d'elle pendant le cours de leurs expéditions en Orient, & qu'elle leur rendroit, dans cette partie du monde, les mêmes services, & leur donneroit les mêmes conseils que sa sœur Mélusine en Europe. On employa plusieurs jours à faire transporter toutes les richesses d'Elinas dans les vaisseaux de Geoffroi, après quoi la tante & le neveu se firent les plus tendres adieux. Palatine fit présent à Geoffroi d'un talisman en forme de bague, qui avoit la vertu de repousser

toutes les armes offensives. Elle mit à un autre de ses doigts un anneau, qui, en étant tiré & mis dans la bouche de celui qui le portoit, avoit la vertu de le rendre invisible. Geoffroi, de son côté, fit présent à sa bonne tante de la plupart des esclaves Sarasins qu'il avoit pris sur les cinq vaisseaux dont il s'étoit emparé, & parmi lesquels il y en avoit de beaux, bien faits, & aimables, qui se trouverent heureux de porter les fers de la charmante Fée Palatine.

Geoffroi s'étant rembarqué & ayant eu le vent le plus favorable, approchoit enfin de Jaffa, autrefois Joppé, le seul port qui restoit aux Chrétiens dans la Syrie, & par lequel ils pussent recevoir des secours, lorsqu'il apperçut deux flottes qui combattoient l'une contre l'autre. Il ne lui fut pas difficile de reconnoître que l'une des deux appartenoit aux Chrétiens, & l'autre aux Infideles; que la premiere étoit sortie de Jaffa pour s'opposer aux efforts de l'autre, qui vouloit s'emparer de la rade & bloquer le port. S'ils y eussent réussi, la derniere ressource des Européens leur étoit enlevée. Mais Geoffroi prit promptement la résolution de déranger ce projet : pour cet effet,

il fit de sa flotte une disposition aussi adroite que savante. Il composa son avant-garde des cinq vaisseaux qu'il avoit pris, qui étoient de construction Sarasine & avoient conservé leur pavillon, & il les suivit avec les douze qu'il avoit amenés de la Rochelle ; après cela il s'approcha du flanc & des derrieres de la flotte Mahométane. Les Amiraux, croyant que c'étoient de nouveaux bâtimens de leur nation, les laisserent s'avancer : mais, bientôt en les attaquant, il dérangea toute leur ordonnance, &, favorisant les efforts que firent en même temps les Chrétiens, il coula à fond une partie des vaisseaux ennemis, dissipa & écarta les autres, & délivra ainsi Jaffa. En y entrant, il fut reconnu par les deux Rois ses freres, & on peut juger de la satisfaction avec laquelle ils l'embrasserent. Ces Princes réunis prirent des mesures pour rentrer en possession du reste des places de la Terre-Sainte, dont ils avoient été chassés. Pendant ce temps, Heraclius, Patriarche de Jérusalem, s'étoit rendu à Rome, &, accompagné des Légats du Pape Innocent III, en étoit reparti pour aller prêcher une nouvelle croisade dans les pays soumis à la domination des Princes Catho-

liques. L'Empereur Frédéric Barberousse, & Henri son fils, Roi des Romains, Philippe Auguste Roi de France, Richard Roi d'Angleterre, Guillaume Roi de Sicile, & Othon Duc de Bourgogne, non seulement avoient promis des troupes, mais, s'étant croisés eux-mêmes, s'étoient engagés à servir de leurs personnes dans une nouvelle expédition en Orient.

Encouragés par ces flatteuses espérances, les trois freres résolurent d'en prévenir l'effet, & les troupes de Geoffroi s'étant jointes à celles de Chypre & d'Arménie, ils résolurent de s'approcher de Ptolémaïde ou Saint-Jean d'Acre, & de s'efforcer de la reprendre. Saladin, de son côté, voulant leur porter les derniers coups par terre avant qu'ils fussent plus en état de se défendre, hasarda de livrer une bataille, dans laquelle la valeur de Geoffroi assura l'avantage à ceux de son parti. Le Duc de Brabant étant arrivé avec un nouveau secours de cinq mille Européens & quelques vaisseaux, les approches de la place furent faites & le siége commencé. Le Soudan tenta le sort d'une seconde bataille pour le faire lever, & réussit d'abord à forcer des dé-

filés qui étoient, pour ainsi dire, les contrelignes des assiégeans ; mais à la vue de la place même, il fut encore repoussé, & le siége commença dans toutes les regles & avec toute la vigueur imaginable. Il étoit d'autant plus difficile de venir à bout de prendre la place, que le Gouverneur qui la défendoit, étoit un homme fort extraordinaire. Nous sommes d'autant plus obligés de le faire connoître, qu'il est le Héros d'un Episode, qui forme un des plus jolis morceaux du Roman de Geoffroi à la grand Dent.

Ce Gouverneur se nommoit Zoès. Geoffroi remarqua que non seulement il paroissoit toujours sur les remparts animant sa garnison à se défendre, mais encore qu'il commandoit toutes les sorties, combattoit à la tête de ses troupes avec un acharnement incroyable, & sembloit se multiplier pour être partout à la fois. A la fin, il se douta qu'il y avoit dans cette conduite du prestige, & quelque chose au dessus des forces humaines. Un jour, entre autres, qu'il avoit repoussé les troupes de Zoès, qui étoient venues faire des prisonniers jusqu'à l'entrée du camp des Chrétiens, & qu'il les poursuivoit jusque dans la ville,

les Chrétiens crurent se voir prendre en flanc par un nouveau corps de Mahométans. Geoffroi le croyant lui-même, fit rentrer son armée dans ses lignes; mais en même temps il prit la résolution d'éclaircir un fait aussi extraordinaire. Il laisse son cheval à son Ecuyer, en le chargeant de le ramener au camp; & tirant de son doigt l'anneau que lui avoit donné la Fée Palatine, le met dans sa bouche, & s'étant rendu invisible, il joint les Mahométans, les suit, entre avec eux dans la ville, parvient au Palais de Zoès, & pénetre jusque dans son appartement sans être vu de personne. Le Gouverneur ayant renvoyé tout le monde, reste seul avec un personnage vénérable; Geoffroi entend leur conversation; en voici la substance : » Nous » avons beau faire, mon cher Carathuse, » dit Zoès, les Génies infernaux qui nous » secondent, ne peuvent que retarder notre » perte par ces prestiges qui effraient l'ar» mée Chrétienne; mais il faut du moins » que nous en tirions parti pendant quel» que temps, autant que nous pourrons. » Cette apparition subite de Cavaliers fan» tastiques que nous avons produite hier, » les a empêchés de nous poursuivre,

» mais je crains la valeur ſans égale de
» ce Guerrier qui étoit à leur tête ; peut-
» être les raſſurera-t-il contre nos illu-
» ſions. C'eſt contre lui-même qu'il faut
» diriger nos coups, tâchons de le faire
» notre priſonnier. Rends-toi dans le
» camp ennemi, & mets en uſage tout
» notre art pour le faire tomber dans
» nos filets «. Carathuſe obéit à Zoès : il s'arme, & prend, entre autres, un certain bâton chargé de figures hiéroglyphiques. Il ſort de la ville ; Geoffroi le ſuit pas à pas juſques au milieu du camp Chrétien. Dès qu'ils y furent, Geoffroi s'y fit voir, mais comme un ſimple Cavalier ; & faiſant ſemblant de prendre Carathuſe pour un homme de ſon parti & de ſa Religion, il l'invita à entrer dans ſa tente. Carathuſe, auſſi étonné qu'embarraſſé de cet accueil, n'oſa pourtant le refuſer ; dès qu'ils y furent, le fils de Méluſine ſe découvrant à ſon ennemi : » Je ſais qui vous êtes, lui dit-
» il, & ce qui vous amene ici ; je con-
» nois vos talens & votre ſcience ; vous
» avez promis à Zoès de lui livrer le
» Comte Geoffroi, je me mets entre vos
» mains, c'eſt moi-même ; il eſt inutile
» que vous employiez pour m'enchanter

» le bâton magique dont vous vous êtes » chargé ce matin «.

Carathuse, aussi surpris qu'affligé, resta quelque temps muet & sans répondre. Enfin il conçut ou crut concevoir que le Seigneur de Lusignan étoit encore plus habile que lui dans la Magie ; il avoit d'ailleurs entendu citer à ses Génies les noms des Fées Pressine, Mélusine, & Palatine : il prit donc le parti de se jeter aux pieds de son vainqueur & de lui demander grace, après lui avoir avoué son projet, s'excusant sur le zele qu'il avoit pour sa Religion. Geoffroi, qui avoit entendu parler des Sages de l'Arabie, reçut ses excuses avec humanité & douceur, lui pardonna, en l'assurant qu'il ne craignoit point ses enchantemens ; il lui expliqua même comment, en se rendant invisible, il avoit découvert son secret & celui de Zoès. La bonne foi avec laquelle ces éclaircissemens se donnerent de part & d'autre, attacherent le Philosophe Arabe & le Chevalier Chrétien l'un à l'autre. Le premier retourna dans Ptolémaïde, en assurant notre Héros que le Gouverneur n'emploieroit plus pour se défendre contre lui, que les moyens permis & usités entre braves Guerriers.

Geoffroi donna la même parole. Nous allons voir que ces promesses furent exécutées avec la meilleure foi de part & d'autre.

Le siége dura encore plusieurs mois, pendant lesquels on livra plus d'un combat; on donna nombre d'assauts, & l'on fit de part & d'autre des actions de valeur incroyables. Les assiégés se retiroient de quartier en quartier, combattant toujours derriere de nouveaux retranchemens. Enfin il ne restoit plus à prendre que la citadelle, lorsque le grand secours attendu d'Europe arriva & débarqua au port de Joppé. Les Rois de Chypre & d'Arménie allerent au devant de ceux de France & d'Angleterre, & ceux-ci se mirent aussi-tôt en marche pour arriver devant Ptolémaïde & en achever la conquête; mais Geoffroi voulut les prévenir, il donna un dernier assaut le plus vigoureux dont l'Histoire fasse mention; la perte fut grande des deux côtés: cependant la citadelle étant réduite aux dernieres extrémités & presque dénuée de défenseurs, Zoès envoya Carathuse à Saladin, avec ordre de lui exposer sa situation. Le Soudan convint de l'impossibilité de la défendre plus long-temps,

&

& permit à Zoès de capituler avec les Rois Chrétiens ; mais ce ne fut qu'à Geoffroi que le Gouverneur voulut se rendre : il obtint une capitulation honorable pour les foibles restes de sa garnison, & se rendit prisonnier du Seigneur de Lusignan. Celui-ci, rendant justice à sa valeur & à sa sagesse, en fit bientôt son ami le plus intime. Zoès promit de ne le plus quitter tant qu'il resteroit en Asie ; mais auparavant ils s'étoient fait mutuellement confidence de leur histoire. Voici celle de Zoès contée par lui-même.

Histoire de ZOÈS.

» JE suis né en Arabie dans une ville du Royaume de Saba, nommée Cerine. Ma mere Egerie étoit fille d'un descendant des Rois de ce canton, nommé Protas. Mon grand-pere ayant consulté sur le sort de sa fille un Sage, nommé Pistrate, celui-ci, après avoir tiré l'horoscope de la jeune Egerie, lut dans les astres des choses si singulieres, qu'il conseilla à son pere de la faire initier de bonne heure dans les secrets de la magie. Protas crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner

pour maître Piſtrate même. Le Sage ſe chargea de cette éducation ; & y réuſſit au delà de toute eſpérance, & ma mere acquit de ſi grandes connoiſſances, en même temps que ſa beauté devenoit plus remarquable & que ſon cœur & ſon eſprit ſe formoient, qu'elle fut bientôt la mortelle la plus parfaite qui exiſtât ſur la terre. Piſtrate, qui avoit des communications avec les Génies des quatre élémens, fit un jour dans leur aſſemblée un éloge ſi brillant & ſi flatteur de ſa jeune éleve, qu'Amaſis, Prince des Salamandres, en devint épris. Il voulut la voir, & la figure de ma mere acheva une conquête que ſa réputation avoit commencée. Le Génie trouva le moyen de faire faire ſa déclaration par ces petits Eſprits follets, meſſagers ordinaires des Puiſſances élémentaires du feu. Egerie l'écouta d'autant plus volontiers, que le Sage, ſon inſtituteur, l'aſſura qu'il étoit également heureux & glorieux pour elle de faire une telle conquête. Pour confirmer ces flatteuſes eſpérances, le Génie ſe préſenta lui-même à ſon Amante; rien n'étoit ſi beau, ſi brillant, & ſi aimable. Bientôt il ne s'agit plus que d'obtenir l'aveu de mon grand-pere. Protas

ne put refuſer ſa fille à un parti ſi avantageux. Il n'eut pas plutôt déſiré de bâtir un Palais pour Egerie & ſon futur gendre, qu'on vit arriver de la ſphere du feu une foule d'Eſprits aériens, qui, aſſemblant, taillant, & liant enſemble les pierres les plus précieuſes, conſtruiſirent un édifice enchanté, digne de la plus haute admiration. Le pere d'Egerie & ſa fille ayant été le viſiter, ils y trouverent Amaſis dans toute ſa gloire; nouveau ſujet d'admiration pour le vieux Protas. Il penſa mourir de joie en embraſſant ſa fille, & être conſumé par les rayons de gloire qui environnoient mon futur pere. On ſe hâta de célébrer le mariage; mais mon grand-pere, qui avoit échappé aux premiers dangers, ſuccomba du moins à la ſatiſfaction qu'il en reſſentit.

Quelque temps après on s'apperçut que ma mere étoit enceinte, & le terme arrivé, elle me mit au monde, étant plongée dans un ſommeil profond & paiſible, qui lui épargna toutes les douleurs dont ſont accompagnés les enfantemens ordinaires. On la tira de cette douce léthargie, pour lui donner la ſatisfaction de m'embraſſer, & lui faire promettre de me nourrir elle-même; car je ne devois ſucer

le lait d'aucune autre mortelle que de ma mere, & ne recevoir d'instructions que de mon pere. Ces deux points furent exactement observés, & il en résulta qu'à un tempérament sain & robuste, je joignis un cœur bien formé, & un esprit parfaitement cultivé. Dès que mes facultés corporelles & intellectuelles eurent acquis le degré de force convenable, mon pere m'annonça qu'il alloit me guider dans le grand voyage des quatre élémens. Il m'y prépara par une nourriture céleste, & nous fîmes nos provisions d'élixirs convenables aux différens pays que nous allions parcourir. Ayant pris congé de ma mere, je m'élevai avec Amasis jusqu'aux bornes du monde matériel. Nous vîmes de près le firmament & les étoiles fixes que le Génie, mon conducteur, me dit n'être que des étincelles échappées du trône brillant de l'Etre suprême. En redescendant dans le second ciel, nous approchâmes de chacune des sept planetes; nous nous arrêtâmes même dans quelques-unes, mais mon pere ne me laissa pas engager dans le tourbillon du soleil. Le Prince des Salamandres eût pu en supporter la chaleur, mais un foible mortel comme moi en eût été dévoré, malgré toutes ses

précautions. Mon pere étoit en pays de connoiſſance dans la ſphere du feu, & dans celle de l'air pur. Il commandoit aux Eſprits de la premiere, & étoit ami & allié des Sylphes, habitans de la ſeconde. Nous rabattîmes enfin vers la troiſieme région, & nous rentrâmes dans l'atmoſphere de la terre. Amaſis voulut que je pénétraſſe avec lui juſqu'au fond de ce globe, & le mont Etna fut l'ouverture qu'il choiſit de préférence pour nous y faire deſcendre. Nous arrivâmes juſqu'à ce feu central, qui eſt, pour ainſi dire, l'ame de la terre. Mon pere étoit encore là dans ſon élément, & m'en fit remarquer les merveilleux effets pour la fécondation de tout ce qui végete ſur la terre. En remontant ſur la ſurface du globe, nous viſitâmes toutes les mines, & vîmes ſe former les métaux, les pierres précieuſes & les marbres, ſuperbes opérations chimiques, dont le vulgaire ne connoît que le réſultat après bien des ſiecles. Les Gnomes, Eſprits un peu matériels, habitans de l'intérieur de la terre, rendirent hommage à mon pere, dont ils reconnoiſſoient la ſupériorité. Le voyage dans l'élément de l'eau, ne fut pas moins curieux. Les Ondins, Génies un peu froids, mais honnêtes,

se firent un plaisir de nous en montrer toutes les curiosités. Que j'appris de choses dans ce voyage, que nos Philosophes les plus attentifs regardent encore comme des énigmes indéchiffrables ! Les causes physiques du flux & du reflux de la mer me furent, entre autres, démontrées. Enfin, ce voyage étant terminé, je peux dire que j'avois acquis des connoissances, qu'aucun mortel ne peut se flatter d'avoir.

Rien de si utile, pour profiter de tous les autres livres, que d'avoir parfaitement étudié le grand livre de la Nature. Je goûtai d'autant mieux les leçons des Sages, que mon pere me fit prendre dans les plus célebres écoles de la terre, qu'à certains égards je pouvois moi-même leur en donner. Je passai quelque temps au grand Caire & à Alexandrie, où l'on se souvenoit encore de l'ancienne doctrine des Egyptiens & des Prêtres de Memphis. J'y fis connoissance avec le jeune Saladin, auquel les Sages promettoient déjà de hautes destinées. Je me rendis de là à Babylone, où je trouvai encore des gens doués de plus de connoissances & de lumieres. L'un d'eux m'apprit que dans une ville, nommée Gades, située sur la mer Rouge, se trouvoit le tombeau de Salomon, qui y avoit été transporté par le

sage Hermès Trismegiste; qu'au pied de ce tombeau étoit une cassette qui renfermoit un livre composé par ce Roi, qui avoit reçu du Ciel le don de la plus parfaite sagesse, & qui possédoit toutes les sciences, jusqu'à la plus sublime Philosophie. Je ne fus pas plutôt assuré de cette anecdote, que je conçus le désir d'étudier, & même de posséder ce livre. Je consultai mon pere Amasis sur les moyens de mettre ce grand projet en exécution; il me les indiqua, & me fournit les trésors nécessaires pour lever une troupe bien composée de matelots & de soldats. J'achetai des vaisseaux, je m'embarquai, & me rendis à Gades. Je soumis le pays sans beaucoup de difficultés; mais avant d'approcher du tombeau de Salomon, j'appris qu'il falloit combattre seul à seul un Géant terrible. Je n'hésitai pas à m'exposer à ce danger, & je ne voulus employer d'autre ressource pour m'en tirer, que mon courage & mon adresse naturelle. Je m'approchai du monstre, n'ayant pour toute arme offensive qu'un sabre de damas de la meilleure trempe. J'esquivai adroitement le coup de sa terrible massue qu'il vouloit me porter, &, me jetant à ses jambes, d'un coup de revers je lui en abattis une, me dérobant

encore au poids de ſon corps, je lui coupai un bras, enfin du troiſieme coup je lui fendis la tête. Malgré les monſtres qui naquirent de ſon ſang répandu, & que je détruiſis également, j'entrai dans le Temple de Salomon, n'étant accompagné que du ſeul Carathuſe, mon ami ſincere & mon compagnon d'étude, tant au Caire, qu'à Alexandrie & à Babylone. Nous approchâmes avec révérence du ſépulcre du Roi des Sages, & ouvrant la précieuſe caſſette, nous en tirâmes le livre ſacré, qui eſt intitulé, *Clavicule du Roi Salomon, adreſſée à ſon fils Roboam*; enſuite nous nous retirâmes, ayant frappé trois fois la terre de notre front en l'honneur du Dieu, unique auteur de toute ſageſſe. Le ſoir, étant rentrés dans notre habitation, nous dépliâmes le volume; mais nous trouvâmes que les caracteres nous en étoient totalement inconnus, quoique nous ſuſſions toutes les Langues anciennes & modernes: nous nous en affligions ſérieuſement mon ami & moi, lorſque mon pere nous apparut. » Ce livre eſt écrit ainſi, dit-» il, pour que la connoiſſance des ſecrets » qu'il renferme ſoit cachée aux profanes » qui pourroient en abuſer; mais il m'eſt » permis de vous les révéler. Que l'un de

» vous deux copie le livre de Salomon, &
» que l'autre écrive en caracteres ordinai-
» res l'explication que je lui en donnerai «.
Nous obéîmes, nous nous partageâmes le travail, & j'écrivis, sous la dictée de mon pere, l'explication de tous ces merveilleux secrets. Nous employâmes un temps assez considérable à cet Ouvrage : mais aussi quelles précieuses connoissances n'acquis-je pas à l'aide de cette traduction! Amasis m'ordonna ensuite de remettre la Clavicule au même endroit où je l'avois prise, & nous fîmes un nouvel enchantement plus fort que le premier, pour le renfermer dans le même sépulcre. Je confiai la garde du Temple & le gouvernement du pays de Gades à mon cher Carathuse, que j'en établis Roi. Pour moi, je revins dans ma patrie avec mon nouveau trésor de connoissances.

» L'art de la guerre étoit le seul que je n'avois pas encore pratiqué ; cependant, en soumettant le Royaume de Gades, & en combattant le Géant, je me sentois quelques dispositions à y réussir. Je voulus en faire une nouvelle épreuve ; j'allai me présenter à Saladin mon ancien compagnon d'étude, devenu Soudan d'Egypte. Il m'employa pendant quelque

temps comme Ingénieur dans ſon armée, & crut reconnoître en moi de ſi grands talens, qu'il me chargea de la défenſe de Ptolémaïde, aſſiégée par les Chrétiens. Vous ſavez comment je me ſuis acquitté de cette commiſſion. Carathuſe eſt venu me joindre à travers les airs; il a ſecondé mon courage & mon habileté, & va retourner dans ſon Royaume de Gades avec autant de chagrin de vous quitter, qu'il en a de ſe ſéparer de moi-même. Pour moi, mon pere m'a permis de vous reſter fidélement attaché pendant le temps que vous avez encore à paſſer en Orient, à condition que je ne combattrai point contre les Saraſins, & que je ne contribuerai en rien au dommage que vous pourrez leur faire. Permettez-moi d'aller prendre congé de Saladin, comme ſi je retournois dans ma patrie, & je reviendrai auprès de vous déguiſé & inconnu. Vous êtes petit-fils, fils & neveu de Fées du côté maternel, comme je le ſuis de Génies du côté de mon pere; ainſi Amaſis permet que je ſois votre ami fidele, comptez ſur mon attachement «.

On juge bien que Geoffroi fut auſſi ſatisfait du récit de Zoès, que de l'offre obligeante qu'il lui fit. La priſe de Ptolé-

maïde combla de gloire le Seigneur de Lusignan, & il se prépara à faire de nouveaux exploits. L'armée des Croisés, commandée par les plus grands Monarques de l'Europe, & maîtresse de Ptolémaïde, assiégea Samarie. Saladin, de son côté, rassembla une nombreuse armée pour défendre cette ville importante, dans laquelle étoit renfermée une partie de sa famille. Il livra plusieurs combats, pour faire lever le siége : les uns furent à son avantage; dans quelques autres, les Chrétiens l'emporterent, grace à la valeur de Geoffroi. Une diversion ménagée habilement procura d'avance un dédommagement au Soudan : il se jeta sur Joppé ou Jaffa, place forte & bon port de mer, tandis que les Rois Européens pressoient vivement la ville de Samarie, tout-à-fait enfoncée dans les terres, & il l'emporta par surprise; ce qui réduisit les Chrétiens à n'avoir plus d'autre port, tant pour leur retraite que pour recevoir des secours d'Europe, que celui de Ptolémaïde.

Cependant Samarie étant sur le point de se rendre, le Gouverneur espéra d'en faire heureusement sortir la belle-sœur & la niece de Saladin, & de les faire passer à Jérusalem. C'étoient deux très-

belles Princeſſes : l'une s'appeloit Roſane;
& l'autre Elomire. Celle-ci joignoit à la fraîcheur de la plus grande jeuneſſe, des yeux & des traits qui ne laiſſoient pas douter qu'elle n'égalât un jour en beauté ſa mere, qui conſervoit cependant encore la prétention d'être la plus belle & la plus aimable femme de l'Orient. Le projet de l'évaſion de ces Princeſſes ne réuſſit pas ; quelques précautions que prît l'Officier qui les eſcortoit, il fut rencontré & attaqué par un détachement des troupes de Geoffroi. Ce fut en vain qu'il ſe défendit comme un lion ; il périt, & les Princeſſes évanouies furent priſes, conduites au camp des aſſiégeans, & préſentées au Prince de Luſignan. Celui-ci, par les conſeils du ſage Zoès, les traita avec la même généroſité, & d'abord avec le même déſintéreſſement dont Alexandre avoit uſé lorſque la femme & la fille de Darius avoient été ſes priſonnieres. Elles furent reçues, non en eſclaves, mais en Reines, rentrerent avec Geoffroi dans Samarie, & occuperent le même Palais qu'elles avoient habité tandis que cette place étoit au pouvoir des Mahométans. De leur côté, elles s'empreſſerent à témoigner

leur reconnoiſſance au vainqueur ; mais bientôt il fut aiſé de reconnoître leurs ſentimens & ceux qu'elles inſpiroient. Roſane, qui avoit déjà tant de fois éprouvé l'effet de ſes charmes, entreprit de faire la conquête du fils de Méluſine, qui, à ſa grand dent près, avoit tout ce qu'il falloit pour plaire ; mais ce fut pour Elomire que Geoffroi ſe trouva ſenſible. Cependant il diſſimula ſon amour avec aſſez de diſcrétion & d'adreſſe, pour que l'une & l'autre de ces Princeſſes euſſent également à ſe louer de ſes ſoins, de ſes attentions, & de ſes reſpects.

Après la priſe de Samarie, les Monarques Chrétiens ſe trouverent malheureuſement diviſés. L'Empereur Frédéric Barberouſſe s'étoit noyé dans le fleuve Cidnus, en voulant s'y baigner. Henri ſon fils, Roi des Romains, ſe crut bientôt obligé de retourner en Allemagne. Le Roi de France étoit mécontent du Roi d'Angleterre, qui, quoique fiancé depuis long-temps à ſa ſœur, avoit épouſé une Princeſſe de Navarre, qu'on lui avoit amenée juſque dans la Syrie. Philippe avoit pris le parti de retourner en France, pour ne point être témoin de ce mariage, & ſans doute pour s'en venger. Cepen-

dant il avoit laiſſé en Aſie des troupes commandées par Othon, Duc de Bourgogne, à qui s'étoient joints le Seigneur de Luſignan & les Rois ſes freres.

Après s'être bien établie & fortifiée dans Samarie, l'armée des Croiſés ſe crut en état de marcher à Jéruſalem, & même de la ſurprendre. Cette réſolution fut priſe dans un Conſeil, dont le ſecret fut fort recommandé ; mais l'aſſemblée étoit trop nombreuſe, pour que rien de ce qui y avoit été agité ne tranſpirât. Roſane en fut informée, & ne fit ſans doute que ſon devoir en donnant cet avis à ſon beau-frere. Celui-ci en profita, & prit des meſures pour empêcher l'exécution du projet, qui effectivement avorta. La Reine d'Angleterre, qui étoit dans Samarie auſſi bien que les Princeſſes, avoit conçu de la jalouſie des égards qu'on leur témoignoit ; elle ſoupçonna que l'avis donné à Saladin venoit d'elles, & elle engagea le Roi ſon mari à propoſer en plein Conſeil de les renvoyer à Jéruſalem, & de forcer Geoffroi à accepter leur rançon, que l'on offroit depuis long-temps, & qu'il avoit refuſée juſqu'alors. Le Seigneur de Luſignan ſe vit contraint à ce ſacrifice, qui lui couta infiniment. Je ne

ſais même ſi l'on peut dire qu'il en fut conſolé par l'aſſurance qu'il reçut de la Princeſſe Elomire, qu'elle étoit ſenſible à ſa tendreſſe. Elle fit cette réponſe favorable à une lettre que Geoffroi trouva moyen de lui faire parvenir avec tout le myſtere convenable en pareille occaſion. Ce tendre Prince commanda lui-même l'eſcorte qui conduiſit les Princeſſes juſques à l'endroit où Saladin vint les recevoir, & retourna à Samarie en verſant un torrent de larmes.

Pour ſe venger, pour ainſi dire, à la fois & des Saraſins & des Anglois, il remporta quelques jours après, avec les François ſeuls, un grand avantage ſur les Mahométans; & les pouſſa preſque juſques aux portes de Jéruſalem; cependant cette action fut plus glorieuſe pour Geoffroi, que déciſive.

Le Roi d'Angleterre ne reſta pas bien long temps dans la Terre-Sainte après la fin de cette campagne. Les nouvelles qu'il eut que Philippe Auguſte, de retour en France, faiſoit des préparatifs pour attaquer la Normandie, l'engagerent à prendre des meſures pour retourner en Europe avec la plus grande partie de ſes troupes. Il exécuta ce projet au

printemps ſuivant. Alors le Roi titulaire de Jéruſalem & le Roi d'Arménie, déſeſpérant de reprendre la ville Sainte, prirent le parti de conclure une treve de dix ans avec le redoutable Saladin, pendant laquelle ils conſentirent à ſe contenter de ce qu'ils poſſédoient, c'eſt-à-dire, qu'Urian ſe retira dans l'Arménie, & que Gui ne retint du Royaume de Jéruſalem que la ſeule ville de Ptolémaïde. Ce fut Geoffroi qui négocia ce traité, & qui employa pour cet effet, auprès de Saladin, le ſage Zoès, qui ſe rendit à Jéruſalem, déguiſé & inconnu. Geoffroi, en ſe chargeant de cette négociation, avoit bien autant conſulté l'intérêt de ſon amour, que celui de la politique de ſes freres. Il étoit toujours occupé de ſa paſſion pour la belle & jeune Elomire, & du ſoin de cacher cet amour à la jalouſe Roſane. Il avoit trouvé moyen d'entretenir une correſpondance ſecrete de lettres très-tendres avec la fille, & en avoit une ouverte de complimens & de politeſſe avec la mere. Lorſque Zoès ſe rendit à Jéruſalem pour remplir la commiſſion dont nous venons de parler, Geoffroi le chargea de dépêches de ces deux eſpeces pour les deux Princeſſes.

cesses. Le malheur qui venoit de leur arriver en fournissoit l'occasion ; le Sultan d'Alexandrie, frere de Saladin, mari de Rosane & pere d'Elomire, avoit été tué dans une des dernieres escarmouches entre les Chrétiens & les Sarasins. Zoès fit aux Princesses, en public, des complimens de condoléance de la part du Seigneur de Lusignan, & en particulier il donna à Elomire les plus fortes assurances de la continuation & de la durée de sa fidélité. En réponse, il apprit que les Princesses se retiroient à Alexandrie, & l'une & l'autre lui firent témoigner qu'elles avoient un véritable désir de le recevoir dans cette grande & belle ville : l'amoureux Geoffroi avoit autant de désir de se rapprocher d'elles ; aussi la treve ne fut pas plutôt conclue, que, le Roi Gui ayant voulu faire un tour en Chypre, pour mettre ordre aux affaires de ce Royaume, le Héros de cette Histoire se chargea volontiers de garder la ville de Ptolémaïde : mais après l'avoir mise en bon état & y avoir laissé une garnison nombreuse & des Officiers expérimentés pour y commander, il s'embarqua sur une galere de la Religion de Rhodes, &

prit la route de la ville d'Alexandrie. En y arrivant, il décora son bâtiment, & déploya une magnificence capable d'attirer tous les yeux. Le cœur des Princesses s'expliqua d'aussi loin qu'elles apperçurent la galere de Geoffroi. Rosane, devenue libre par la mort de son époux, conçut le projet flatteur de s'unir au Prince de Lusignan: pour cet effet, elle releva l'éclat de ses charmes par tout ce que la parure a de plus séduisant, & se prépara à recevoir les hommages de celui dont, l'année précédente, elle avoit été la prisonniere. La sensible Elomire au contraire sentit qu'elle & son Amant alloient avoir à combattre à la fois & le penchant de sa mere & le leur propre; elle s'évanouit, & ce simple accident suffit pour éclairer Rosane sur l'intérêt que sa fille prenoit au Prince de Lusignan. Bientôt après elle en fut davantage. Elle donna ordre qu'on transportât sa fille dans sa chambre, & qu'on la mît dans son lit. Elle prit le soin de la déshabiller elle-même; & en remplissant cette fonction vraiment maternelle, elle sentit qu'il y avoit une lettre qui étoit soigneusement cachée dans les plis de la robe d'Elomire. Elle s'en saisit, & rentra dans son appartement, après avoir donné ordre que les

plus habiles Médecins fussent appelés, & qu'on n'épargnât rien pour traiter ce qu'elle appeloit la maladie subite de sa fille. Pour elle, elle fit à Geoffroi l'accueil le plus gracieux, & lui donna l'audience la plus magnifique, qui fut suivie d'une fête splendide. Il n'y manquoit qu'Elomire; & l'on peut bien juger que le Chevalier François, ne la voyant pas paroître, ne recevoit qu'avec chagrin des empressemens qui lui étoient odieux & à charge. Il demanda plusieurs fois des nouvelles de la jeune Princesse; on lui répondit toujours qu'elle étoit incommodée, & obligée à garder sa chambre. Enfin la journée étant finie, la Sultane mere se retira dans son appartement, & lut avec autant de surprise que d'indignation la fatale lettre qu'elle avoit enlevée à sa fille. Elle reconnut qu'elle étoit la suite d'une correspondance secrete que Geoffroi entretenoit réguliérement depuis quelque temps avec Elomire, & dont les Esprits aux ordres de Zoès étoient les porteurs. Elle trouva que ces Amans se donnoient déjà de loin les assurances les plus fortes d'amour & de fidélité, que le Seigneur de Lusignan avertissoit la Princesse d'Alexandrie de son voyage, & que son dessein étoit de l'épouser ou de l'en-

lever. Alors Rosane, dépouillant tout sentiment de mere, se livra à la fureur d'une Amante méprisée & trahie. Elle passa toute la nuit dans les plus affreuses agitations, & la résolution qu'elle prit le matin fut encore plus cruelle, & digne de Médée. Elle se rendit chez sa fille, munie d'un poison subtil renfermé dans une bague. Les Médecins d'Alexandrie étoient déjà auprès du lit d'Elomire, plus pour l'honneur de leur profession que pour opérer une véritable guérison, car la Princesse n'étoit pas alors bien malade. Ils avoient ordonné une potion, qu'on alloit lui faire prendre; il ne fût pas difficile à sa barbare mere d'y glisser le poison dont elle s'étoit munie. Elle se retira après s'être assurée que ce venin mortel avoit passé dans les veines de sa fille, & elle se prépara à recevoir le Prince de Lusignan avec autant de pompe qu'elle avoit fait la veille.

Heureusement qu'au moment où ce coup fatal se portoit, le sage Zoès étoit auprès de l'amoureux Geoffroi, & que les Esprits qu'il avoit chargés de veiller à ce qui se passoit dans le Palais, l'informerent presque sur le champ du crime qui venoit d'être commis. Zoès n'hésita pas à s'enfermer avec son ami, & à l'en instruire.

Le premier mouvement du fils de Mélusine fut d'éclater en reproches contre Rosane, de se livrer à la fureur & au désespoir, & de méditer les projets de vengeance les plus terribles » Calmez-vous, lui répondit froidement le fils du sage Amasis & de la savante Egerie, » & reposez-vous sur moi du soin de sauver » Elomire, & de vous procurer avant la » fin du jour la vengeance la plus com» plette ; cependant dissimulez, & ren» dez-vous chez Rosane, en cachant l'é» motion que vous éprouvez «. Le Héros de cette Histoire se soumit, quoiqu'avec peine, à ce conseil de prudence.

En approchant du Palais des Princesses, ils y trouverent une foule de peuple, attirée par les nouvelles de la situation dangereuse où se trouvoit la belle Elomire ; les appartemens de la Sultane sa mere étoient remplis des personnes les plus considérables de la ville, qui s'empressoient déjà à la consoler. Ce fut au milieu de cette assemblée, qu'elle reçut le Prince étranger avec une contenance triste & toutes les apparences de la douleur. Elle crut lui apprendre que la maladie dont elle lui avoit dit la veille qu'Elomire se trouvoit atteinte, étoit devenue si grave

en peu d'heures, qu'elle venoit d'expirer. Elle ne put s'empêcher d'ajouter que la perte de ſa fille unique & chérie la détermineroit à ſe choiſir un nouvel époux, auquel elle apporteroit des richeſſes & des poſſeſſions conſidérables. » Madame, lui » répondit Geoffroi, rendez graces à la » Providence qui m'a fait conduire à ma » ſuite un Médecin, dont la ſcience eſt » bien ſupérieure à celle qui n'a pu dé- » rober votre fille à la mort; paſſons dans » ſon appartement «. Roſane eut beau repréſenter que cette viſite ſeroit auſſi triſte qu'inutile, elle fut contrainte à s'y prêter. Zoès ayant examiné l'état de la Princeſſe, déclara qu'elle n'étoit pas morte, & qu'à l'aide de ſes ſoins on pouvoit encore eſpérer qu'elle reverroit la lumiere. Il exigea qu'on le laiſſât ſeul avec elle: nouvelles difficultés à ce ſujet de la part de la Sultane, dont on triompha encore. On deſcendit dans la grande ſalle du Palais d'Alexandrie, pour y attendre l'effet des promeſſes de ce Sage. Quelque temps après, on le vit arriver tenant Elomire par la main; elle étoit dans un fort grand négligé; une extrême pâleur ſe laiſſoit remarquer ſur ſon viſage, mais elle n'en paroiſſoit que plus belle & plus intéreſ-

ſante. Alors Zoès, élevant ſa voix, déclara à l'aſſemblée le crime de la Sultane : » C'eſt, dit-il, cette mere dénaturée qui » a verſé du poiſon dans le breuvage qui » devoit rendre la ſanté à ſa charmante » fille ; c'eſt elle qui a tenté de la précipiter dans le tombeau «. On frémit ; mille cris d'horreur s'éleverent contre cette femme cruelle ; chacun détourna ſes regards, &, ſi l'on eût oſé, on lui auroit arraché la vie. Cependant Roſane, le maintien tranquille, la contenance fiere, mais l'œil menaçant, écoutoit ſans répondre les juſtes reproches qui lui étoient faits. Enfin elle ouvrit la bouche, non pour chercher à ſe juſtifier, mais pour avouer ſon crime. » Oui, dit-elle, j'ai » voulu la faire périr ; la malheureuſe eſt » ma rivale, & l'intérêt de mon amour » m'a fait étouffer tous les ſentimens de » la nature. Elle vit, c'eſt à moi de mourir «. En même temps elle tire un poignard, que les femmes Arabes portent toujours à leur ceinture, & elle s'en perce le ſein.

A cet affreux ſpectacle, l'aſſemblée ſe diſperſa. Zoès fit conduire Elomire dans ſon appartement, où ſes femmes lui donnerent tous les ſoins qu'exigeoit l'effroi dont elle étoit ſaiſie, & il ſe retira avec

Geoffroi, tandis que le peuple d'Alexandrie, troublé par cet événement, se trouvoit dans la plus terrible agitation : mais lorsque la nuit fut arrivée, il retourna dans le Palais avec son ami, qui, à l'aide de la bague magique de sa tante Palatine, étoit invisible à tous les yeux ; ils firent consentir Elomire à fuir avec eux. Un nuage les enveloppa aussi-tôt ; ils traverserent la ville sans être apperçus, & transporterent ce qu'il y avoit de plus précieux dans les trésors de Rosane, à bord des navires qui avoient amené le Prince de Lusignan de Ptolémaïde à Alexandrie : les Pilotes ayant été secrétement prévenus, n'attendoient que leur arrivée pour mettre à la voile ; les vents les porterent en peu de jours à l'Isle de Chypre.

Le Roi Guy de Lusignan fut charmé de revoir son frere ; il admira la beauté d'Elomire, & approuva l'amour que Geoffroi ressentoit pour elle. On convint, que si-tôt qu'elle seroit instruite dans la Religion Chrétienne, on célébreroit leur mariage ; il le fut en effet quelque temps après, avec une pompe & une magnificence vraiment royales. Les fêtes étant terminées, Zoès prit congé des nouveaux époux. » Vous n'avez plus besoin de mes

» secours, dit-il à Geoffroi; retournez » dans votre patrie, où le sort le plus » heureux vous attend, si vous suivez les » conseils de la sage Mélusine votre mere. » Je vais jouir en Arabie de la tranquillité » que le Ciel réserve aux vrais Sages «. Il partit au grand regret d'Elomire & de son époux, qui, après avoir fait leurs adieux au Monarque, rentrerent dans leurs vaisseaux, & vinrent débarquer au port de la Rochelle. De là, ils se rendirent au Château de Lusignan. Les freres cadets de Geoffroi reçurent les deux époux avec les démonstrations de la plus grande tendresse, & Mélusine, charmée d'avoir une belle-fille aussi parfaite, prit pour elle la plus tendre amitié. Geoffroi vécut nombre d'années dans le Château de Lusignan, & y mourut sans laisser d'enfans : ce fut son frere aîné Odon, qui lui succéda dans ses possessions; sa postérité en a joui jusqu'en 1303, qu'elles échurent au Roi Philippe le Bel, par voie de confiscation sur Guy, frere & héritier naturel de Hugues XIII de ce nom, Comte de la Marche & d'Angoulême. Le Château de Lusignan passa ensuite dans la Maison de Bourbon, & le Roi en est aujourd'hui propriétaire.

Lorsque Catherine de Médicis passa à Lusignan au seizieme siecle, de vieilles femmes lui raconterent que dans leur jeunesse la fameuse Mélusine, qui avoit fait bâtir ce Château, se faisoit quelquefois voir dans les airs, entroit dans le donjon par une fenêtre, & alloit se baigner dans les cuves qui existoient encore alors; mais que depuis que le Château avoit été démoli, on ne l'avoit plus apperçue; que cependant, lorsqu'il naissoit un enfant issu de l'illustre Maison de Lusignan, ou quand il mouroit un Seigneur de cette famille, on entendoit des cris ou gais ou lugubres, qui certainement étoient les expressions de joie ou de douleur de la Fée Mélusine, toujours intéressée à la prospérité de ses descendans. Peut être encore aujourd'hui, lorsqu'il naît ou qu'il meurt quelques Seigneurs du nom de Lusignan, pour constater s'ils sont véritablement du sang de Mélusine, faudroit il épier si dans les ruines du Château de Lusignan, à l'heure de leur naissance ou de leur mort, ces terribles cris se font encore entendre.

LA plaisante Histoire des amours de FLORISÉE *& de* CLAREO, *& de la peu fortunée* YSEA; *traduite de Castillan en François par feu M. Jacques Vincent* (1) *de Crest Arnault, en Dauphiné.* (Paris 1554.)

DANS le temps que Constantinople étoit encore sous l'empire des Idolâtres, il y avoit dans cette superbe Cité deux familles considérables, dont l'une avoit pour chef le noble & riche Helisandre, & l'autre, le sage & opulent Helisseno. Helisandre, d'un mariage très-fécond, n'avoit pu conserver qu'une fille, qui, aux graces que la Nature accorde rarement, joignoit tous les talens que peut procurer l'éducation la plus recherchée. Le fils unique qui faisoit toute la consolation d'Helisseno, quoique dans l'âge où les passions étouffent les qualités essentielles du cœur & de l'esprit, annonçoit déjà la noble franchise d'un preux Chevalier, & la probité d'un Citoyen pai-

(1) Ce Jacques Vincent est le même qui a traduit l'Histoire de Palmerin d'Angleterre : quoique ce Roman-ci soit traduit de l'Espagnol, on verra qu'il est dans le goût Grec.

ſible. Ces deux enfans furent élevés enſemble, & conçurent, pour ainſi dire, ſans s'en appercevoir, l'un pour l'autre l'amour le plus tendre. Lorſque leurs parens en furent inſtruits, il n'étoit déjà plus temps de s'oppoſer aux progrès de cette paſſion. Heliſſeno parla à ſon ami, & lui propoſa l'union de leurs enfans. Le parti étoit ſortable, les deux familles étoient depuis long-temps unies par les liens de l'amitié, & les fortunes étoient égales ; mais Heliſandre étoit Noble, & Heliſſeno n'étoit qu'un ſage & vertueux roturier. Ce qui auroit dû rapprocher ces deux honnêtes citoyens, fut ce qui les éloigna pour jamais. Le pere de Floriſée, c'eſt le nom de notre Héroïne, défendit à ſa fille de voir Clareo, fils de ſon ancien ami Heliſſeno. Un coup de poignard eût été moins cruel pour nos deux Amans. Ils tenterent inutilement tous les moyens poſſibles pour faire revenir leurs parens à des ſentimens plus raiſonnables; ils employerent ſans ſuccès les larmes & les prieres ; enfin, déſeſpérés, dans un entretien ſecret ils prirent la réſolution extrême de s'arracher du ſein de ceux qu'ils aimoient le mieux, & de renoncer à leur patrie.

Ils ſe munirent de tout l'or & de toutes les pierreries qu'ils purent détourner, &, ſe jetant dans un navire prêt à faire voile pour Alexandrie, ils quitterent tous deux, quoiqu'à regret, la maiſon paternelle.

La fuite de ces jeunes Amans n'ayant été ſue que le lendemain fort tard dans la matinée, & les deux peres n'ayant pu découvrir la route qu'ils avoient priſe, les démarches qu'ils firent ſéparément, pour les faire arrêter, devinrent infructueuſes. Ils s'accuſerent réciproquement du malheur qui leur arrivoit, s'attaquerent en Juſtice avec auſſi peu de raiſon, & ſe jurerent une haine immortelle. Combien, depuis ce temps, l'orgueil des parens & la différence des conditions n'ont-ils pas cauſé de ſemblables infortunes!

Cependant Floriſée & Clareo aborderent à Alexandrie ſans aucun accident. Ils avoient emporté des richeſſes, qui, ſelon eux, ne devoient jamais s'épuiſer. Nés dans l'abondance, ils ne crurent pas devoir redouter la miſere, & s'étant logés convenablement dans cette ville, ils menerent la vie la plus agréable.. Quelque jeune & paſſionnée que fût Floriſée, la

vertu régnoit dans son cœur; elle exigea de son cher Clareo qu'il vivroit avec elle comme s'il étoit son frere, & qu'il passeroit pour tel dans les sociétés qu'ils fréquenteroient, jusqu'à ce qu'ils eussent appris s'il ne leur restoit aucune ressource pour faire consentir leurs peres à l'hymen qui devoit assurer leur bonheur.

Dans une ville commerçante, un Etranger riche, & qui a pour compagne une jolie personne, ne peut manquer de faire des connoissances & d'avoir même de prétendus amis, sur tout lorsque tout annonce autour de lui le faste & le goût des plaisirs. Un Grec, nommé Menelas, jeune, aimable, opulent, hardi, présomptueux, qui se trouvoit alors à Alexandrie pour les affaires de son commerce, ne fut pas des derniers à rechercher l'amitié de Clareo: il avoit trouvé sa prétendue sœur charmante, & se croyoit un parti sortable pour elle. Fort prévenu en sa faveur, il prit pour un aveu tacite qu'il n'étoit pas regardé avec indifférence, les politesses que Florisée lui faisoit, & ne crut pas trop se hasarder en la demandant pour épouse à Clareo. On doit être bien persuadé que cette proposition fut reçue avec une dé-

daigneuse colere. Menelas étoit réellement amoureux ; il se trouva insulté, & prit, dès le soir même, le parti d'enlever celle sans laquelle il croyoit ne pouvoir plus vivre. A force d'argent, cette entreprise réussit au gré de ses désirs : des gens apostés saisirent Florisée dans sa maison, la transporterent dans le vaisseau de Menelas, qui étoit en rade ; & le navire étoit déjà à la voile, que Clareo ne pouvoit encore soupçonner son infortune. A la nouvelle qui lui en fut donnée, il tomba dans le plus grand désespoir ; mais sans s'amuser aux plaintes & aux regrets, il assembla ce qu'il put rencontrer de ses amis, sauta avec eux dans une barque, & courut après le ravisseur.

Les vents n'avoient pas favorisé le crime de Menelas. En peu d'heures la barque de Clareo fut à portée de le joindre, &, dès ce moment le courage de ce ravisseur s'évanouit ; mais au défaut de valeur, il employa la ruse, & cette arme des traîtres lui réussit. Comme Clareo étoit prêt à tenter l'abordage, Menelas paroît sur le tillac de son navire, traînant après lui une femme voilée, & s'adressant à Clareo : » Terrible ennemi, lui dit-il, peut-être » pourras-tu me sacrifier aux barbares

» Euménides qui déchirent ton cœur ;
» mais avant que tu me précipites sur
» les sombres bords, ô Pluton ! reçois
» l'innocente victime que je t'immole,
» & que ce crime, qu'un amour extrême
» me fait commettre, me fasse trouver
» grace lorsque je me présenterai devant
» le tribunal du sévere Minos «. A l'instant, d'un revers de son épée, il abat la tête de l'infortunée qu'on voyoit prosternée à ses pieds, & le corps roule dans les flots. Aussi-tôt le vaisseau de Menelas s'éloigne, & il semble que les vents qui s'élevent dans ce moment, soient complices de cet infame Grec, & favorisent le meurtre affreux dont il vient de se souiller. Qu'on se représente l'état de Clareo à ce spectacle ! Transporté de rage, la vengeance lui crioit de courir après le meurtrier, pour l'immoler aux manes de son Amante, & l'amour désespéré l'excitoit à en recueillir les tristes restes. Ses amis, qui voyoient l'impossibilité d'atteindre l'infame Grec, engagerent Clareo à prendre le dernier parti : les Matelots se jetterent à la nage, & parvinrent à repêcher ce corps précieux.

Lorsqu'on fut de retour à Alexandrie, le fils d'Helisseno s'occupa à faire élever sur

ſur le rivage de la mer un ſuperbe mauſolée à ſa chere Floriſée. Ce fut là que pendant pluſieurs mois il ſe rendit chaque jour, pour en baigner le marbre de ſes larmes. Mais comme les plus fortes douleurs ne peuvent être éternelles, après avoir laiſſé à ſes regrets tout le temps de s'exhaler, ſes amis eſſayerent de le rendre à lui-même, & l'entraînerent preſque malgré lui à des joûtes qui ſe faiſoient en l'honneur des Dames d'Alexandrie. Clareo fut, en quelque façon, contraint d'y prendre part ; il s'arma, entra dans les lices, rompit quelques lances, & montra tant de graces, d'adreſſe & d'agilité, que les Juges le proclamerent vainqueur, & qu'il fut comblé de louanges par toutes les Dames.

Il y avoit dans cette aſſemblée une jeune Ephéſienne, riche & déjà veuve, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans. Elle s'étoit rendue à Alexandrie, pour s'aſſurer de la mort de ſon époux Thériandre, qu'on lui avoit dit avoir péri ſur le rivage Egyptien. Cette Belle, nommée Yſea, par les rapports qui lui furent faits, ne pouvant douter de la perte de ſon mari, ſe crut libre de diſpoſer de ſon cœur, de ſa main, & de ſa fortune,

& elle jeta les yeux ſur Clareo pour lui en offrir la poſſeſſion. Un ami de l'Amant de Floriſée, appelé Florian, ſe chargea de cette négociation, & ne fut point écouté. Yſea en reſſentit la douleur la plus vive, mais elle ne ſe rebuta pas ; elle attendit du temps, qui diſſipe les plus grands chagrins, une réponſe favorable. Ce temps ne tarda pas à arriver. Clareo, né dans l'opulence, avoit, en arrivant à Alexandrie, établi ſa maiſon ſur le ton où celle de ſon pere étoit montée à Conſtantinople ; mais il n'avoit pas réfléchi que les tréſors d'Heliſſeno ſe renouveloient chaque année, & qu'il n'y avoit point de jour où ſon luxe ne fît une breche irréparable à ſes richeſſes. Elles furent bientôt épuiſées. Le manque d'expérience, & ſur-tout une fauſſe honte, l'empêcherent de réformer ſon train ; il eut recours aux Uſuriers, qui lui vendirent cher le crédit qu'ils lui procuroient : bientôt ces créanciers aſſiégerent ſon hôtel, & il alloit eſſuyer l'affront d'être traîné dans les priſons de la ville, lorſque Florian, qui avoit aidé à le ruiner, vint à ſon ſecours. Cet ami, comme il en a toujours été, lui repréſenta le délabrement de ſes affaires, & l'impoſſibilité

de les rétablir ſans quelques moyens extraordinaires. » Je ſais, lui dit-il, que » votre amour pour la malheureuſe Flo- » riſée ne ſortira jamais de votre cœur, » & qu'aucune Beauté ne ſera capable de » vous faire oublier la perte que vous avez » faite : mais rien ne peut tirer du tom- » beau cette victime de votre tendre » union ; ni votre mort, ni l'état de dé- » treſſe où vous allez tomber, ne la rappel- » leront à la vie. La fortune vous préſente » une voie pour échapper à la honte ; par » quelle étrange bizarrerie ne la ſaiſiriez- » vous pas ? Yſea eſt belle, riche, elle vous » aime paſſionnément ; pourquoi refuſer » ſa main, & le partage de ſes richeſſes ? » Si elle ne peut obtenir votre cœur, au » moins mérite-t-elle votre reconnoiſ- » ſance ; elle s'en contentera : ſes vertus, » ſes qualités aimables, ſon tendre atta- » chement pour vous, feront le reſte. Dites » un mot, & vous êtes heureux «. Ce diſcours de Florian frappa Clareo, qui, incapable d'aimer Yſea, avoit toujours eu pour elle beaucoup de conſidération. L'éloignement où il étoit de ſa patrie, l'infamie qui ſemble attachée aux pas de ceux qui, ayant diſſipé de grands biens, tombent dans la miſere, ſans pouvoir

ſatisfaire les créanciers qui leur reſtent; ces triſtes images s'offrirent avec tant de force à ſon eſprit, qu'en ſoupirant, il conſentit que Florian traitât cette affaire.

Yſea reçut avec joie les propoſitions qui lui furent faites de la part de Clareo; mais ce ne fut pas ſans chagrin qu'elle ſouſcrivit à n'être que la tendre amie du fils d'Heliſſeno, même après leur union, tant qu'ils demeureroient à Alexandrie. Clareo auroit cru offenſer les manes de ſa premiere Amante, en ſe livrant à de nouveaux tranſports amoureux, dans les mêmes lieux où elle venoit d'expirer. La cérémonie du mariage de ces deux perſonnes, que nous n'oſons nommer Amans, ſe fit dans le Temple d'Iſis avec beaucoup de magnificence: mais pour diminuer le temps de la pénitence que Clareo avoit impoſée à ſa nouvelle épouſe, l'amoureuſe Yſea preſſa les préparatifs de ſon retour à Epheſe, où Florian les ſuivit.

La navigation de ces époux fut on ne peut pas plus malheureuſe. Une tempête, qui dura trois jours, les mit vingt fois aux portes de la mort, & enfin les jeta ſur les côtes d'une Iſle charmante, habitée par un peuple paiſible, & gouvernée par un Roi qui mettoit tout ſon bonheur à faire celui

de ses sujets. Nos voyageurs furent reçus avec distinction par ce bon Monarque. Tandis que les Matelots réparoient les dommages faits au navire par le mauvais temps, Clareo visitoit les endroits les plus considérables & les plus curieux de la ville. Un jour qu'il traversoit une grande place, il vit venir à lui un Cavalier bien armé, dont les traits ne lui semblerent pas inconnus. Il s'approche, il le fixe, & le reconnoissant: » Ah! perfide » Menelas, s'écrie-t-il, le Ciel fait que » je te retrouve, il ne veut pas laisser ton » crime impuni «. Dans le même moment, l'épée à la main, il se précipite sur son rival. Menelas recule, parc les coups que son rival lui porte. » Attends, lui répond- » il, Clareo, attends: pardonne les excès » d'un amour violent & désespéré; souf- » fre que Menelas te révele un secret «..... Comme il articule ces paroles, il reçoit dans la poitrine un coup qui le fait tomber aux pieds de Clareo. Son sang sort à gros bouillons par une énorme blessure, & avant d'expirer, il n'a que le temps de dire: » Ma mort est juste; mais, Clareo, » ta Florisée «.... il n'est déjà plus.

Pendant que ceci se passoit, nombre de citoyens s'étoient assemblés autour des

combattans, & la garde du Prince étoit accourue, mais trop tard, pour les séparer. On se saisit de Clareo; il est conduit devant le Tribunal du Monarque de l'Isle. La Loi du Taillon étoit en vigueur dans ce petit Etat, & comme il avoit tué par le fer, il auroit été sur le champ condamné à périr de même, si plusieurs voix ne se fussent élevées & n'eussent déclaré qu'il n'étoit point coupable. Le Roi fit approcher ces citoyens; il les interrogea, & apprit d'eux quelles avoient été les dernieres paroles du mort. Satisfait de cet éclaircissement, il descendit de son trône, embrassa Clareo, le déclara innocent, & ordonna qu'il fût remis en liberté.

Ysea avoit frémi de perdre son époux; elle fut au comble de la joie lorsqu'elle entendit prononcer cette juste sentence: mais sentant bien que ce combat devoit rappeler à Clareo le souvenir de sa chere Florisée, elle le pressa de se rembarquer, & bientôt ils arriverent à Ephese. Les parens de cette Dame, qui tenoient le premier rang dans cette cité, la reçurent avec beaucoup d'amitié, & s'efforcerent, par les honneurs qu'ils rendirent à Clareo, de dissiper la mélancolie dont on le voyoit atteint. Ysea s'appercevoit avec douleur

que ses tendres caresses étoient payées par la plus cruelle indifférence : elle se persuada que la campagne opéreroit quelque changement favorable pour elle dans cette ame en proie aux regrets. Elle avoit une superbe maison, assez proche d'Ephese, elle y conduisit son époux. Lorsqu'ils en approchoient, ils furent arrêtés par les cris d'une esclave qui fuyoit devant un homme qu'Ysea reconnut pour être l'Intendant de ses biens. Amet, c'étoit son nom, honteux d'avoir été surpris prêt à faire violence à une jeune infortunée, se jeta aux pieds de sa Maîtresse, & chercha à se justifier ; mais l'esclave, ayant clairement expliqué quels étoient les mauvaises intentions de l'Intendant, Ysea le menaça de le faire sévérement punir, si cette fille avoit encore lieu de se plaindre de ses poursuites malhonnêtes. Clareo, quoique présent à cette scene, n'y prit aucun intérêt, & ne s'apperçut pas que la jeune esclave, pendant tout le temps qu'elle avoit duré, l'avoit continuellement fixé.

Le soir même de cette journée, le fils d'Helisseno étant retiré dans son appartement, un esclave lui fit demander la permission de se présenter devant lui, &, en

ſe retirant promptement, lui remit un billet qui contenoit ces paroles.

Floriſée à Clareo.

Clareo eſt à Epheſe ! Clareo eſt l'époux d'Yſea ! Hélas ! il a oublié l'infortunée Floriſée. Cependant elle eſt près de lui, il l'a vue, & ſon cœur n'a pas palpité ! Par quel fatal deſtin faut-il que Floriſée expire dans l'eſclavage, & que Clareo ſoit heureux ! Un mot de Clareo rendra la vie à Floriſée, ou ſera l'arrêt de ſa mort.

FLORISÉE.

Que devint Clareo à la lecture de ce billet ! » J'ai vu périr Floriſée, s'écrioit-il, » j'ai donné des larmes à ſa mort ; elle » ne ſortira jamais de mon ſouvenir, & » nulle autre qu'elle ne régnera dans mon » cœur ; & Floriſée eſt vivante ! Veillé-» je ? eſt-ce un ſonge qui m'abuſe pour » calmer mon extrême douleur ? Mais, » non, Floriſée vit ; elle languit dans » l'eſclavage. C'eſt-elle que pourſuivoit le » brutal Amet. O Dieux ſecourables, » protégez-la ! Malheureuſe Floriſée, tu » vis !.... Par quel bonheur ?.... & je » ſuis l'époux d'Yſea ! Barbare Florian « !...

Il le fait appeler. » Vois, lui dit-il en lui » présentant le billet de Florisée, vois » dans quel précipice tu m'as jeté. Florisée vit, cruel, & je ne suis plus libre! » Il faut que je la voie. Tu m'as perdu, » il faut que tu me sauves «. Florian resta immobile à cette nouvelle ; il aimoit véritablement Clareo, & si l'intérêt l'avoit attaché à lui, la reconnoissance avoit resserré les liens de l'amitié qu'il lui avoit vouée. » Je ne comprends point par quel » prodige, lui dit-il, Florisée respire en- » core; mais pour le moment, il est inu- » tile d'éclaircir ce mystere ; elle vit, » elle est dans l'esclavage; il faut la rendre » libre, & qu'elle soit à vous «. Il n'en dit pas plus, & vole au bagne où sont renfermées les esclaves tyrannisés par Amet; quelque argent lui en ouvre la porte. Florisée se présente à lui, &, quoique défigurée par la douleur & le travail, il ne peut la méconnoître : il la prend dans ses bras, & la transporte dans l'appartement de Clareo.

De quelles expressions nous servirons-nous pour rendre les sentimens de ces deux Amans ? Amour vertueux qui les inspiras alors, tu pourrois seul ne les pas affoiblir. Florisée apprit à Clareo que le traître Menelas, pour se dérober à

la juste punition qu'il méritoit, au lieu d'elle, avoit sacrifié une esclave ; mais que fuyant, après ce crime, pour se réfugier dans sa patrie, son vaisseau avoit été attaqué par des corsaires, qui, après l'avoir pillé & avoir fait passer les femmes sur leur bord, s'étoient rendus à Ephese pour les vendre. Elle ajouta qu'Amet l'avoit achetée, & qu'ayant conçu pour elle la plus forte passion, & ne se voyant pas écouté, il avoit voulu lui faire violence.

Après cette explication, il en restoit une bien plus embarrassante ; Florian se chargea de la faire. Il prit sur lui tout ce que le mariage de Clareo pouvoit avoir de contraire à la fidélité qu'il devoit à sa chere Florisée. Sur-tout il insista sur les reproches qu'Ysea faisoit sans cesse à son époux, qui n'avoit pas encore daigné en mériter le nom. On convint que Florisée rentreroit dans ses fers ; que Clareo, sous prétexte de maladie, se feroit transporter à Ephese, & que Florian se chargeroit de faire les dispositions nécessaires pour faciliter leur fuite.

En effet, dès la nuit même, Clareo feignit de ressentir les plus grandes douleurs, & le lendemain l'amoureuse Ysea consentit à retourner à la ville, quoiqu'elle

s'apperçût bien que ce n'étoit qu'un prétexte pour ne pas se prêter à ses tendres caresses. Dans le chagrin où la plongeoit l'indifférence de son époux, elle eut recours à Florisée, qui s'étoit donnée à Amet pour être née dans la Thessalie, pays où toutes les femmes passoient pour être Magiciennes. Elle lui demanda quelque secret pour forcer son époux à répondre à l'amour qu'elle avoit pour lui. Florisée avoit trop d'intérêt à gagner la confiance d'Ysea, pour se refuser à lui rendre ce service; elle le promit, & demanda quelques jours, afin de trouver les herbes nécessaires pour composer un filtre propre à remplir ses intentions.

Pendant ce temps, il survint un événement qui dérangea tous les projets d'Ysea, & fit concevoir à nos Amans des espérances dont ils n'osoient se flatter. Ce Thériandre, époux d'Ysea, dont tant de circonstances avoient prouvé la mort, & qui avoit fait naufrage sur une Isle déserte, arriva à Ephese, & vint descendre dans sa maison. Furieux d'apprendre qu'elle étoit occupée par un nouveau maître, il voulut se porter contre sa femme aux plus cruelles extrémités : passant ensuite dans la chambre de Clareo, après l'avoir fait

charger de coups par ſes gens, il le fit jeter au fond d'une tour, où il fut lié avec des chaînes, juſqu'à ce que Thériandre jugea à propos de le remettre, comme ſuborneur, entre les mains de la Juſtice. Ce mari, dont il ne ſeroit pas difficile d'excuſer la fureur, ſe rendit chez les Magiſtrats, & leur préſenta ſa plainte, qu'ils promirent de prendre en conſidération; puis il ſe retira à ſa maiſon de campagne, où Floriſée feignoit de chercher des ſimples pour compoſer le filtre qu'elle avoit promis à Yſea.

Durant le ſéjour que Thériandre fit à la campagne, il vit Floriſée, qui, malgré ſa pâleur, lui parut charmante. Il le lui dit, & voulut le lui prouver par l'offre de ſa liberté, par des préſens, & par les careſſes les plus preſſantes. Mais, comme on peut le croire, Floriſée réſiſta à ces offres, qui furent ſuivies des tranſports les plus outrageans; en ſorte que, dès la nuit même, cette malheureuſe Amante de Clareo ſe vit contrainte à fuir, & ſe rendit à la ville. Elle y arriva dans le même moment qu'Yſea venoit de trouver moyen de tirer Clareo de ſa priſon, ſur l'aſſurance qu'il lui avoit donnée de reconnoître ce ſervice par une entiere ſou-

miſſion à ſes volontés. Thériandre, ne trouvant plus dans la maiſon ſa belle eſclave, & ſe doutant qu'elle avoit pris le chemin de la ville, la ſuivit & y fut auſſi-tôt qu'elle. C'étoit le moment où les Juges devoient prononcer auquel des deux époux Yſea appartiendroit.

On ne peut bien décrire ce que penſerent & ce que ſe dirent ces quatre perſonnes, lorſqu'elles ſe préſenterent devant le Tribunal d'Epheſe; chacun eut la liberté de plaider ſa cauſe, & l'on entendit enſuite Florian, qui, plus que tous, éclaircit cette étrange affaire. Les Juges, après s'être long-temps recueillis, déciderent que le mariage d'Yſea & de Clareo ſeroit caſſé; que Thériandre rentreroit dans tous ſes droits auprès d'Yſea; & que ces deux époux, coupables tous deux d'infidélité, ne ſe feroient aucuns reproches. A l'égard de Floriſée, elle fut déclarée libre, & fut rendue à ſon cher Clareo.

Ces Amans fideles, réunis après tant de traverſes, s'embarquerent pour Conſtantinople, & y arriverent ſans obſtacles. Ayant envoyé leur ami Florian pour ſonder les diſpoſitions de leurs parens, ils appri-

rent avec la plus grande joie, qu'ils étoient revenus de leurs erreurs, & très-disposés à les recevoir favorablement. Ils furent aussi-tôt se jeter à leurs pieds, & reçurent leur pardon. Peu de temps après, on célébra avec magnificence la cérémonie de leur mariage. Ils vécurent un grand nombre d'années dans l'union la plus parfaite, & eurent une belle & nombreuse postérité.

En 1554 parut l'*Histoire de Florès & de Blanchefleur*, traduite de l'Espagnol; il y en a une seconde édition de 1571. On en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Février 1777. Nous prions d'ailleurs nos Lecteurs de jeter les yeux sur ce que nous en avons dit dans la huitieme Section de cet extrait des Romans du seizieme siecle, à l'occasion du Filocope de Bocace.

Les Affections de divers Amans, traduites du Grec de Parthenius de Nicée, par Jean Fournier, Paris 1555, forment le premier article du premier Volume de la Bibliotheque des Romans, Juillet 1775.

Histoire d'Aurelio & d'Isabelle, fille du Roi d'Ecosse, traduite de l'Italien avec le texte à côté; Paris, Corrozet, 1553. On trouvera l'extrait de ce Roman dans la Bibliotheque des Romans, second Volume d'Avril 1779. Il a été fait sur

une édition plus moderne, &, à ce qu'il m'a paru, très-différente de la premiere, que nous avons sous nos yeux: mais n'importe; cet extrait suffit pour donner une idée du Roman, & pour nous dispenser d'en parler davantage.

FIN de la onzieme Section des Romans du seizieme siecle.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Veme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du seizieme siecle. SECT. XII.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

Le Cahier que nous délivrons aujourd'hui est la seconde Partie de la lettre S, *ou la fin du dix-huitieme Volume.*

Les personnes qui avoient payé 54 *liv. pour les dix-huit premiers Volumes, sont fournies; & si elles veulent continuer leur Souscription pour les six Volumes* T, U, X, Y, Z, &c. *ou les tom. XIX à XXIV, qui doivent paroître cette année* 1781, *à dater du premier Juillet jusqu'en Décembre, elles sont priées de faire payer* 18 *liv., & elles les recevront francs de port à Paris.*

On prévient les personnes qui ne se sont pas encore procuré cet Ouvrage, que la Souscription pour les vingt-quatre Volumes sera ouverte jusqu'à la fin de la présente année 1781. *Tous les Volumes se vendent séparément, & on ne propose la Souscription que pour dispenser les Acquéreurs du soin d'envoyer chercher les Volumes à mesure qu'ils paroissent.*

DE

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

HISTOIRE PALLADIENNE,

Traitant des gestes & généreux faits d'armes & d'amours de plusieurs grands Princes & Seigneurs, spécialement de PALLADIEN*, fils du Roi d'Angleterre Milanor, & de la belle* SELERINE*, sœur du Roi de Portugal; nouvellement mise en notre vulgaire François, par feu Cl. Colet.* (Paris *in-folio* 1555.)

Nec sorte nec morte.
Je brave la mort & le destin.

IL n'y a que cette seule édition de ce Roman, que l'Abbé Lengler a mal à propos placé en deux

ou trois endroits différens de sa Bibliotheque des Romans. L'Auteur est Claude Colet, dont nous avons déjà eu occasion de parler comme Poëte & comme Traducteur de quelques Livres des Amadis; il étoit Maître-d'Hôtel de Madame la Marquise de Nesle.

C'est proprement ici le dernier des Romans de Chevalerie, du moins le seul qui ait été imaginé en entier dans le seizieme siecle, dont nous ayons à donner l'extrait, attendu que ceux qui ont été imprimés postérieurement, ne sont que la suite de grands Romans commencés avant celui-ci, tels que les Amadis & les Palmerin. Ce genre de fables inventé par nos aïeux, & dont on fait été remonter l'origine au temps de Charlemagne, s'est soutenu durant les siecles des croisades, & faisoit encore l'admiration de nos grands-peres & de nos grand'meres pendant les quinzieme & seizieme siecles; il a cessé enfin d'être à la mode, lorsqu'une plus grande étendue de connoissances, un goût plus épuré & quelques principes philosophiques ont fait sentir l'absurdité des enchantemens & de ces exploits chevaleresques merveilleux au point d'en être ridicules; d'ailleurs nos mœurs se sont si fort éloignées même de ce qu'il pouvoit y avoir de vraisemblable dans les aventures de ces Héros romanesques, qu'enfin l'on a abandonné les Contes de Fées aux petits enfans & les enchantemens & les monstres à l'Opéra.

Cependant il restoit un genre de mérite aux Romans de Chevalerie; ils pouvoient animer le courage de nos Militaires; & les exemples multipliés que donnent les preux Chevaliers d'une

fidélité à toute épreuve envers leurs Dames, pour lesquelles ils font les plus grands exploits avant d'obtenir un doux retour, imprimoient alors à nos intrigues galantes un ton de décence & de réserve qui a changé à mesure que nos mœurs se sont corrompues : mais celle dont on verra la peinture dans cet extrait de l'Histoire Palladienne, prouvera à quel point de corruption elles étoient tombées lorsque Colet écrivit ce Roman, qui, loin de présenter des exemples de fidélité, n'offre qu'une suite d'actions libertines du principal Héros, conduit par une Fée, qui est la tante du monde la plus complaisante, une vraie tante d'Opéra. Nous n'aurions osé présenter un pareil tableau à nos Lecteurs, s'il ne caractérisoit les mœurs des années pendant lesquelles il a été composé, & s'il ne justifioit l'abandon que l'on a fait alors d'un genre qui se corrompoit, & qui, suivi sur ce ton, ne pouvoit plus servir qu'à altérer la pureté des principes que les meres & les maris ont de tout temps cherché à inspirer à leurs filles & à leurs femmes.

Celui qui a bien voulu se charger de rédiger cet extrait (1), n'a rien négligé pour en rendre le style agréable, & ménager la délicatesse des Lecteurs en leur présentant des images séduisantes.

MILANOR régnoit à Londres; quoique très jeune encore, ses vertus, sa bienfaisance sur-tout, l'avoient rendu cher

(1) Cet extrait est de M. M. C. D. G.

à ſes peuples. Sa renommée lui avoit acquis la vénération de tous ſes voiſins ; les Rois d'Ecoſſe & de Norgalles rechercherent ſon amitié, & même devinrent ſes Tributaires.

Milanor touchoit à ſa dix-huitieme année ; l'unique déſir de ſes ſujets étoit de le voir s'engager dans les nœuds du mariage. Ils eſpéroient que bientôt il lui naîtroit un fils qui réuniroit toutes ſes qualités précieuſes. De toutes parts il ſe préſentoit des alliances ; la belle Selerine, ſœur du Roi de Portugal, fut préférée, & Milanor lui fit offrir par ſes Ambaſſadeurs de recevoir ſa main & de partager ſon trône.

On ne vit rien de plus brillant que les fêtes qui ſe célébrerent à l'occaſion de cet hymen Le Ciel combla les vœux des nouveaux époux & de leurs ſujets, en leur accordant un fils, qui naquit dès la premiere année de leur mariage. Mais la naiſſance de ce Prince fut accompagnée d'une merveille dont il faut rendre compte.

Selerine ſent à peine les premieres douleurs qui lui annonçoient qu'elle alloit être mere, que le temps devint ſombre ; une nuée épaiſſe s'étend & ſe fixe ſur la ville de Londres : peu après l'obſcurité

augmente & surpasse celle des nuits les plus noires : quoiqu'au plus haut du jour, on ne voit plus à se conduire, les seuls éclairs qui se succedent avec une effrayante rapidité, répandent momentanément leur vacillante lumiere. Le tonnerre qui les suit, fait retentir les airs de son bruit ténébreux, & porte par-tout l'épouvante.

Eh, quoi ! s'écrient les Bretons, le Ciel, en exauçant nos vœux, en accordant à nos Maîtres un enfant qui doit régner sur les nôtres, a-t-il marqué cet instant pour être la fin du monde ? Le silence est souvent le compagnon de la peur : on s'enferme dans les maisons ; on cherche un abri contre les élémens déchaînés, & chacun, en gémissant, attend la fin de ce cruel orage.

Ce n'est qu'après l'entiere délivrance de la Reine, que les nuages se dissipent ; les éclairs deviennent moins fréquens & sont moins enflammés : la foudre gronde encore, mais elle s'éloigne, & l'on n'entend plus ces éclats déchirans, avant-coureurs presque sûrs du fracas ou de la mort. Insensiblement le ciel s'éclaircit, le jour perce les nuages qui blanchissent & se colorent, l'espérance renaît avec le calme, & tout se rétablit.

A peine quelques habitans, revenus de leur frayeur, commencent-ils à se montrer, qu'ils apperçoivent sur la grande place de Londres, & vis-à-vis le Château du Roi, trois statues de bronze artistement travaillées; elles n'y étoient point avant l'orage, c'est un prodige; la nouvelle s'en répand; chacun y court; on s'empresse, on les voit, on les touche, & l'on en doute encore. Cependant, après la premiere surprise, on les examine avec plus de détail. Chacune de ces statues étoit appuyée sur une colonne de marbre noir, élevée de six degrés. La premiere représentoit un homme sauvage de la hauteur de huit pieds; il tenoit dans une main une énorme massue; un large cimeterre pendoit à sa ceinture: à ses pieds étoit posé un écu d'acier; on y voyoit gravé avec un art infini, les forges de Lemnos & les travaux d'Hercule. Le tour en étoit enrichi de pierres précieuses, d'une grosseur peu commune. Mais ce qui fixoit plus l'attention, c'étoit la maniere dont il paroissoit trempé; on le jugeoit à l'épreuve de tout, & impossible à pénétrer. Sur la base de la colonne qui le portoit, on lisoit ces mots:

Admirez de Pallas l'inimitable ouvrage;
Au plus preux des Héros elle m'a destiné,

Et sa sagesse veut que je lui sois donné
Pour prix de sa vaillance & de son haut courage.

La seconde colonne n'offroit rien de moins curieux ; elle portoit la représentation d'un jeune enfant d'une beauté ravissante ; il avoit des ailes ; ses yeux étoient couverts d'un bandeau ; un riche carquois flottoit sur ses épaules, & dans ses mains il tenoit un arc & des fleches. A ses pieds étoit cette inscription :

Mortels, détrompez-vous, l'Amour n'est point volage,
La fidélité seule a droit à ses faveurs.
De m'ôter de ce lieu nul n'aura l'avantage,
Qu'il n'ait brûlé long-temps des plus pures ardeurs.

La troisieme statue représentoit une femme telle qu'on peint Vénus ; sa taille élégante attiroit & fixoit tous les regards. Elle étoit d'albâtre, & avoit sur sa tête une couronne d'or enrichie de pierreries, dont la vue pouvoit à peine soutenir l'éclat. Au dessus étoient écrits ces mots :

Mortelles, apprenez ce qu'il faut pour prétendre
Au prix que j'offre à la Beauté
Unissez aux attraits dont l'œil seul est flatté,
Un cœur tout neuf & l'ame la plus tendre.

Il est temps de revenir à ce qui se passoit dans le Palais de Milanor. La Reine

avoit gémi ſous le poids d'inutiles ſouffrances : Milanor s'étoit alarmé & effrayé ; il avoit volé aux pieds des autels, prié, conjuré.... Dans le déſordre de ſes idées, il regardoit comme une injuſtice ces maux attachés à notre naiſſance ; il trouvoit cruel d'expoſer la vie de celles qui ne ſont que remplir le vœu précieux de la Nature ; enfin, il reçut un fils de ce Ciel que tout à la fois il imploroit, & qu'il accuſoit. La Reine, baignée de larmes, apprit cette nouvelle ſi chère à ſa tendreſſe, & ſes yeux offrirent enſemble le ſentiment d'une grande joie, & l'impreſſion des plus vives douleurs. Milanor, revenu de ſes premiers tranſports, après avoir remercié le Ciel du don qu'il vient de lui faire, va lui-même ſur la place où ces ſtatues cauſoient à tout le peuple tant d'admiration & de ſurpriſe. Il a peine à concevoir ces prodiges. Il aſſemble tous les Savans, les Philoſophes, les preſſe d'expliquer ces ſentences myſtérieuſes.... Soit ſcience, ſoit inſpiration, ſoit flatterie, d'une commune voix ils annoncent au Roi que l'enfant à qui la Reine venoit de donner le jour, ſeroit un des plus vaillans Héros dont le ſoleil eût jamais éclairé les triomphes ; & que ſi le premier rang ne lui

étoit pas destiné, il seroit du moins assuré au fils qui naîtroit de lui. Qu'à l'égard de la couronne, elle appartiendroit à une Princesse de sa race, & qu'elle surpasseroit en beauté toutes les femmes du monde.

Le peuple sourit de ces présages, & crut n'y voir qu'une fade complaisance. Milanor feignit de les croire, mais il résolut intérieurement d'en vérifier la réalité. Cependant, pour marquer sa reconnoissance à Pallas, qui sembloit avoir enfanté ces prodiges, le Prince qui venoit de naître fut nommé Palladien.

Les Rois d'Ecosse & de Norgalles furent invités à le tenir sur les fonts de baptême (1), & promirent de se rendre incessamment à Londres. On prépara pour les recevoir, des fêtes brillantes & de superbes tournois : leur époque fut fixée après le parfait rétablissement de la Reine. Il s'y fit des prodiges d'adresse & de valeur; ce fut le Roi d'Ecosse qui en eut toute la gloire. Ces fêtes passées, les deux Princes se préparoient à quitter la Cour, & à

(1) On trouvera sans doute étrange que Milanor, par reconnoissance & même par respect pour Pallas, nomme son fils Palladien, & qu'il le fasse baptiser; mais on voudra bien se souvenir que nous nous sommes engagés à être fideles jusque dans les invraisemblances & les absurdités des Auteurs dont nous extrayons les Ouvrages.

retourner dans leurs Etats, lorsque Milanor, toujours curieux de vérifier les prédictions qui lui avoient été faites, leur proposa d'être présens à l'épreuve qu'il vouloit tenter. Ils accepterent & consentirent à éloigner leur départ. Dès le lendemain, on publia à son de trompe, dans les différens quartiers de la ville de Londres, que tous les Chevaliers seroient admis à conquérir, s'il leur étoit possible, le riche écu, & la statue représentant l'Amour : que, s'il en étoit aucun qui parvînt à les ôter de leur place & à s'en emparer, non seulement il en seroit légitime & glorieux possesseur, mais qu'il seroit publiquement reconnu pour un des plus vaillans Chevaliers du monde.

On fit également publier que toutes les Dames & Damoiselles seroient admises à concourir au prix de la Beauté, & que l'inscription qu'on lisoit au bas du buste de Vénus, les instruiroit assez de ce qu'elles avoient à faire pour y prétendre.

Il falloit le temps nécessaire pour se préparer à ces conquêtes brillantes ; le concours fut fixé au premier jour du mois suivant, & ce délai donna le temps à plusieurs Chevaliers & à beaucoup de Dames d'accourir du fond de l'Angleterre.

Si les prix offerts à la valeur enflammoient le courage des vaillans Chevaliers ; le désir de mériter & d'obtenir le prix de la Beauté n'animoit pas moins les Dames de Londres : chacune (dit le Romancier) se flattoit intérieurement d'emporter la couronne. Jamais on n'employa plus d'art, plus de soins, plus d'adresse, pour être belle, & pas une, ajoute-t-il, n'osa se fier à la seule nature.

Le jour venu, Milanor & les Rois d'Ecosse & de Norgalles se rendirent sur la place où étoient les statues ; ils étoient accompagnés d'une suite brillante. Mille cris élevés dans les airs par un peuple nombreux, firent connoître le plaisir & l'impatience qu'on avoit de les voir arriver : une vaste & superbe estrade leur avoit été préparée ; ils s'y placerent, &, peu de momens après, la Reine y parut dans l'éclat le plus brillant ; & les acclamations recommencerent. A peine se fut-elle placée, que l'on vit descendre dans l'enceinte douze Chevaliers, tous richement mais différemment armés ; ils s'approcherent des Princes & de la Reine, & les saluerent avec des graces peu communes, ensuite ils se joignirent, tirerent au sort, pour assigner le rang dans lequel ils devoient

combattre, & se disposerent à conquérir le magnifique écu.

Le premier marcha fiérement à la premiere colonne, & mit le pied sur l'une des quatre marches qui lui servoient de base. Mais à peine eut-il fait le premier pas que les jambes lui manquerent. Il se sentoit chanceler, & faisoit de vains efforts pour éviter une chute prochaine. Il dut céder malgré lui à une influence qui le punissoit de sa témérité. Il tomba dans l'arene; on s'empressa pour le relever, mais il lui fallut encore d'autres secours; & l'usage de ses jambes lui étant entiérement ravi, on l'emporta aux yeux de toute l'assemblée, moins étonnée de ce prodige, que ce malheureux Chevalier n'étoit honteux de son aventure.

Le second qui s'offrit pour tenter la victoire, s'avança d'un air noble & plein de graces; son armure superbe attiroit tous les yeux, moins par sa richesse que par son élégance. Avant d'arriver jusqu'au pied de la colonne, il s'arrêta quelques instans pour la considérer, & sans doute pour choisir les moyens les plus sûrs de couronner son entreprise. Ensuite mettant sa lance en arrêt, il s'élance avec précipitation, & semble diriger ses coups sur

la statue qui protégeoit cet écu merveilleux. Au milieu de sa course, il est soudain arrêté, & paroît immobile à tous les yeux; on le fixe, on attend qu'il fasse de nouveaux mouvemens; mais c'est en vain, un nouveau prodige a glacé tous ses sens: on court à lui, on lui parle, on l'excite, on l'interroge, on l'anime; son silence égale son immobilité; enfin il tombe, la pâleur de la mort se répand sur son teint; on n'a que le temps de le dérober à tous les regards que son aspect effraie, & de le conduire loin de l'arene, où il ne reprend ses sens que pour se livrer à la honte & au désespoir.

Peu intimidé de ces prodiges, un troisieme Chevalier s'avance avec la rapidité de l'éclair; il a déjà franchi deux marches, il embrasse la colonne, & se croit assuré du triomphe, lorsque la statue, jusque-là immobile, s'anime tout-à-coup, tire son large cimeterre, & d'un bras vigoureux, charge si violemment ce Chevalier téméraire, qu'il va tomber à vingt pas couvert de sang & de blessures.

Il n'en falloit pas davantage pour convaincre Milanor & toute l'assemblée de l'inutilité des efforts que l'on feroit

pour conquérir un bien visiblement protégé par un pouvoir supérieur ; il alloit ordonner qu'on cessât de tenter une si périlleuse entreprise, lorsqu'un quatrieme Chevalier s'offrit pour combattre encore, & supplia le Roi de lui en laisser courir le hasard. On lui fait des représentations, qu'il rejette ; on lui expose qu'il va se livrer aux plus grands dangers, il les méprise. Milanor, pressé par ses prieres, étonné du feu qui l'anime, croyant appercevoir en lui une ardeur peu commune, se rend à ses instances.

Fier de cette premiere réussite, elle est pour lui le présage de plus grands succès. Plus les premiers prodiges avoient causé de surprise, plus cette nouvelle tentative fixe l'attention des spectateurs. L'assurance du nouvel athlete en impose aux uns, & lui fait dans l'assemblée nombre de partisans, qui s'intéressent à son sort & font des voeux pour son triomphe ; d'autres, & les Princes étoient de ce nombre, ne voyoient dans sa résolution qu'une imprudente témérité. Cependant il s'avance au milieu de l'arene ; un silence général succede au bruit cônfus & sourd de mille voix, dont chacun exprimoit un senti-

ment divers. Tous les yeux ſont fixés ſur lui, & l'on attend avec impatience l'iſſue de cette nouvelle entrepriſe.

Au premier pas qu'il fait, ſa lance tombe de ſa main; mais on ne voit en cela qu'un événement ordinaire. Il s'empreſſe à la ramaſſer; quand il eſt près de la ſaiſir, elle ſe rompt d'elle-même en pluſieurs éclats. Moins frappé qu'irrité de ce revers, qui lui fait preſſentir ſon imprudence, il tire ſon épée, & s'élance ſur la ſtatue; mais, ſoit par un mouvement naturel, ſoit par ſuite de prodige, ſon heaume ſe détache & roule ſur la pouſſiere. Ce nouvel incident ne l'arrête point encore; il s'avance, mais ſon bouclier ſe briſe, & tombe en morceaux; ſa cuiraſſe ſe détache & ſe ſépare, ſon corcelet ſe déchire, & dans un clin d'œil il ſe voit nud & déſarmé; une fuite précipitée fut ſon ſeul refuge.

Milanor n'eut pas beſoin d'intimer de nouvelles défenſes; il étoit bien certain que les Dieux veilloient eux-mêmes ſur ces effets précieux, & que nul mortel, pour le moment du moins, ne pourroit les conquérir. La prédiction des Savans de Londres ſe confirma, & le Roi ne douta plus que c'étoit à un Héros de ſon

sang que cette conquête étoit réservée.

Mais la couronne précieuse qui paroissoit destinée à la plus sensible & à la plus belle des femmes, opposeroit-elle les mêmes prodiges contre celles qui chercheroient à la mériter? c'est ce que Milanor étoit bien curieux d'éclaircir. Le concours fut ouvert: il est vrai que celles qui devoient disputer ce prix merveilleux, étoient fortement intimidées par ce qu'elles venoient de voir; mais le désir de l'obtenir, la gloire d'être déclarée, aux yeux de toute la Cour & du Royaume entier, la plus belle des femmes, l'amour-propre qui séduit toujours & rarement calcule, l'emporterent sur les craintes.

Vingt femmes, plus galamment que richement vêtues, descendirent dans le cercle préparé pour les recevoir. Conduites avec appareil aux pieds de la Reine, elles y reçurent toutes des éloges sur leur beauté, sur leurs graces, & des souhaits heureux sur la préférence que chacune d'elles osoit attendre. Les Rois d'Ecosse & de Norgalles les fixerent avec cette douce émotion que la beauté fait toujours sur les cœurs sensibles. Elles offroient tant d'attraits, tant de graces séduisantes, que qui que ce fût dans l'assemblée n'osoit se

flatter

flatter de pouvoir prononcer entre elles ; & d'ailleurs il étoit un point qu'aucun mortel ne pouvoit connoître. L'inſcription exigeoit qu'on eût un cœur tout neuf. Ces tendres impreſſions que les Belles éprouvent auſſi bien qu'elles les cauſent, les émotions douces & ſi flatteuſes, qui font naître les déſirs au printemps de leur âge, comme les rayons de l'aſtre du jour font épanouir les fleurs au milieu des campagnes ; comment connoître ſi celles qui ſe préſentoient dans le cercle, qui fixoient tous les regards, qui enflammoient, peut-être au moment même, bien des cœurs, ignoroient encore le doux plaiſir d'aimer, quand elles réuniſſoient tous les dons de plaire ! Combien de gens ſe ſont trompés en croyant réſoudre un ſemblable problême !

Après avoir ſalué la Reine & toute la Cour, elles furent ſe placer dans le lieu qui leur étoit deſtiné. Mais elles y étoient à peine, qu'elles connurent toutes à la fois quelle avoit été leur imprudence. Aucune ne fut frappée d'une humiliation particuliere, mais toutes partagerent le même déſaſtre. On vit s'élever peu à peu un nuage de pouſſiere, qui ſembloit agité par un vent furieux ; &, dans le même inſtant, une pluie fine & abondante

les inonde, & cause le plus affreux désordre dans toutes les parures. Les plumes qui flottoient sur leurs têtes sont enlevées par un tourbillon qui les porte loin d'elles; des boucles de cheveux merveilleusement assorties, qui tomboient avec grace sur les épaules, se détachent & roulent aux pieds des Belles; tout ce qui n'appartient qu'à l'Art & n'offre qu'un éclat emprunté, fait place à la seule Nature: quelle différence de ce qu'elles étoient alors, avec ce qu'elles paroissoient l'instant d'auparavant! Mais ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'est que ce vent impétueux, cette pluie si contrariante n'étoient sentis que par elles; les spectateurs n'éprouvoient ni l'un ni l'autre. Qu'on se figure, s'il est possible, le désespoir de tant de Belles, qui s'augmentoit encore par le ris insultant de toute l'assemblée.

Quoi qu'il en soit, ce prodige, dont l'effet étoit si douloureux, ne fit que trop connoître que le cœur de chacune avoit au moins reçu une premiere atteinte. Ne pouvoir plus en imposer sur ce point important, fut (dit le Romancier) le plus cuisant des chagrins que ces Belles éprouverent. Soyons plus réservés, & disons que les Dieux, ou plutôt le pouvoir magi-

que, qui enfantoit tout ce désordre, avoit réservé cette couronne précieuse pour une Princesse charmante, & qui ne voyoit pas encore le jour.

Milanor, pour faire oublier ces mortifications cruelles, donna des fêtes brillantes, où tout le monde fut admis, & auxquelles il invita particuliérement ces jeunes Beautés, que le destin avoit rendues victimes de ses décrets; elles y parurent avec un nouvel éclat; elles y porterent de nouveaux charmes, & les Dieux voulurent, sans doute pour les venger, que tels qui s'étoient méchamment amusés de leur désastre, reçussent de leurs mains des chaînes dont ils firent tout leur bonheur, & jouissent de ces faveurs précieuses dont, malgré tout ce qui s'étoit passé, ils se crurent encore les seuls & les premiers maîtres.

Ces fêtes achevées, les Rois d'Ecosse & de Norgalles retournerent dans leurs Etats; mais avant de quitter Milanor, ils lui promirent de lui envoyer les Princes leurs fils lorsqu'ils seroient en âge, pour être faits Chevaliers, & recevoir de lui l'accolade avec Palladien.

Pendant que celui-ci s'élevoit, & que ses dispositions heureuses donnoient les plus

grandes espérances, la Reine mit au monde deux filles, qui furent nommées Murcilane & Florée. On pense bien que rien n'égaloit leurs graces, leur beauté, & que toutes les perfections imaginables se rassemblerent sur elles. Nous passerons sous silence tous les détails de leur éducation & de leur enfance, ainsi que de celles de Palladien; nous nous hâtons d'arriver au moment où de plus grands intérêts doivent fixer l'attention de nos Lecteurs.

Palladien touchoit à sa dix-huitieme année, c'étoit le moment d'être armé Chevalier; & Milanor étoit d'autant plus empressé de l'élever à cette dignité, que les premieres prédictions faites sur lui s'étant accomplies, il ne doutoit pas qu'il ne mît également à fin toutes les valeureuses entreprises que les mêmes prédictions annonçoient lui être réservées.

Les Rois d'Ecosse & de Norgalles envoyerent leurs fils à la Cour de Londres, ainsi qu'ils s'y étoient engagés.

Landastanis Prince de Norgalles, & Simprinel fils du Roi d'Ecosse, furent reçus de Milanor avec tout l'éclat qu'il devoit à leur rang, & l'empressement que lui inspiroit son amitié pour leurs illustres parens. Dans le même temps &

pour la même cause, Thémoré, Duc de Milan, envoya à Londres son fils Mantilée. Celui-ci joignoit à la plus haute valeur, des graces qui le rendoient intéressant, & lui donnoient même des avantages sur les Princes d'Ecosse & de Norgalles; du moins ce fut le sentiment de Murcilane : elle sentit naître pour lui dans son cœur une préférence dont elle ne s'occupoit qu'à goûter les charmes, sans chercher à en approfondir la cause.

De son côté, Mantilée ne fut point indifférent pour Murcilane; son cœur insensible jusqu'à ce moment, ne put résister à l'impression que firent sur lui les graces de cette Princesse. Il cherchoit toutes les occasions de se trouver près d'elle, de lui parler, & elle ne les éloignoit pas. Leur conversation, qui d'abord étoit vague & sans objet, devint insensiblement plus intéressante. Dans le principe, elle n'étoit pour eux qu'un amusement, bientôt elle fut un besoin; ils se cherchoient & se désiroient l'un & l'autre avec le même plaisir, le même empressement; ils s'aimerent enfin, mais ils n'osoient pas se le dire encore.

Murcilane ne cherchoit point à se

cacher la préférence qu'elle donnoit à Mantilée, parce qu'elle n'y voyoit aucun danger pour sa naïve innocence; Mantilée étoit loin de faire un mystere des hommages qu'il rendoit à Murcilane, parce qu'il étoit persuadé qu'on les lui devoit dès qu'on avoit le bonheur de la connoître. Dans ce premier état de candeur & d'innocence, ils jouissoient d'un plaisir dont la Nature & l'Amour devoient leur faire goûter les charmes, mais qu'ils devoient en même temps rendre plus piquant en le contrariant par quelques peines.

Florée, plus vive que sa sœur, peut être mieux instruite sur ce penchant si doux qui séduit les cœurs & qui les attache l'un à l'autre, ne s'abusoit pas sur ce qui se passoit dans celui de Murcilane. Un peu de jalousie peut-être l'avoit éclairée sur les prévenances de Mantilée pour elle. Son premier soin fut de les observer; le second fut de traverser leur flamme. Elle devint pendant quelque temps leur argus continuel, rompit leurs entretiens, suspendit leurs regards, & les forçoit au silence. Ce fut à cette contrainte que nos Amans durent reconnoître véritablement tout ce qu'ils éprouvoient; ils se l'avouerent,

& jouirent du plaisir de se le dire, en gémissant sur les obstacles qu'ils éprouvoient. Pour les affranchir de cette obsession cruelle, il ne falloit à Florée qu'une occupation plus sérieuse; l'Amour la lui donna : cette Princesse n'aimoit point Mantilée, mais elle étoit jalouse que sa sœur inspirât des sentimens que personne ne paroissoit avoir pour elle. Son cœur ne souffroit point de cette préférence, mais son amour-propre en étoit blessé.

Le remede fut aussi prompt qu'il étoit facile. Landastanis, Prince de Norgalles, lui rendit des hommages qui le firent distinguer; plus elle le regardoit, plus elle découvroit en lui de qualités précieuses. Landastanis fut plus assidu près d'elle; elle fut plus attentive pour lui. Elle s'occupa moins de sa sœur, dès qu'elle fut plus occupée d'elle-même. Ce qui se passoit dans le cœur de Murcilane, ne l'embarrassoit plus; ce que le sien éprouvoit, l'inquiéta davantage. Enfin, Landastanis avoua qu'il aimoit Florée, & Florée laissa croire à Landastanis qu'elle n'étoit pas insensible. Murcilane devenoit plus tranquille à mesure que Florée se sentoit plus agitée : mais elle ne songea

qu'à jouir des momens de liberté qui lui étoient rendus, ſans chercher à connoître ce qui rendoit ſa ſœur moins clairvoyante.

Nos quatre Amans goûtoient ainſi les premieres douceurs de l'amour, lorſque Milanor annonça qu'il alloit donner l'Ordre de Chevalerie aux trois Princes & à ſon fils. En effet, ils firent la veille des armes, & après les épreuves ordinaires, ils reçurent l'accolade; Murcilane permit à Mantilée de ſe dire ſon Chevalier; Florée exigea que Landaſtanis portât ſes couleurs. De ſuperbes tournois furent la ſuite de cette cérémonie; & nos jeunes Chevaliers y firent des prodiges.

Landaſtanis & Mantilée furent les premiers deſtinés par le ſort à tenter la conquête de l'écu enchanté : leurs efforts ne furent couronnés d'aucun ſuccès; ils n'éprouverent cependant aucune diſgrace; mais la Statue, gardienne de l'écu, leur dit qu'ils ceſſaſſent de ſuivre cette entrepriſe, & que les Dieux en réſervoient la fin glorieuſe pour un autre temps : ainſi, pour ce moment, perſonne n'oſa plus la tenter, & Milanor défendit à Palladien même d'y ſonger. Il fallut

donc abandonner cette conquête. Le jour du banquet royal, & dans le moment où chacun venoit de se placer, & où l'on imagine bien que Florée avoit retenu Landastanis près d'elle, tandis que Mantilée demandoit à Murcilane la permission de ne la pas quitter, on vit entrer dans la salle du festin deux jeunes femmes magnifiquement parées; chacune portoit en écharpe une superbe épée dans un fourreau tout garni de pierreries. Elles étoient accompagnées par un Chevalier armé de toutes pieces, dont le heaume baissé déroboit tous les traits.

L'une de ces femmes s'approcha de Milanor, & lui dit : » Sire, le Chevalier que vous voyez est mon frere; il » est victime de l'animosité d'une Fée » cruelle, qui le poursuit depuis son enfance. Cette autre personne est sa » femme. Les plus tendres amours les » unirent; mais à peine eurent-ils formé » les nœuds qui devoient assurer leur » bonheur, que par une suite de cette » persécution barbare, mon frere a conçu » pour l'objet de sa tendresse une haine » implacable, & qui souvent même dégénere en une horrible fureur. Par» tagée entre l'amitié que j'ai pour lui,

» & l'attachement que j'ai pour elle,
» je passe mes jours à prévenir les fu-
» reurs de l'un & le désespoir de l'autre.
» Nous voyagions depuis cinq ans, &
» cherchions de contrée en contrée quel-
» que pouvoir qui détruisît un enchan-
» tement si funeste, lorsqu'en quittant
» l'Egypte nous avons rencontré une
» femme fort âgée, qui, sur le récit de
» nos malheurs, nous a donné ces deux
» épées, en nous assurant que les deux
» Chevaliers qui pourroient les tirer de
» ces fourreaux, romproient seuls le
» charme qui nous poursuit & cause toutes
» nos peines. Elle a ajouté, que le nom
» des Chevaliers qui parviendroient à ti-
» rer ces épées de leur fourreau, paroî-
» troient à l'instant gravés sur leurs
» lames en lettres d'or. Instruite de la
» valeur des illustres Chevaliers qui or-
» nent cette Cour brillante, je viens
» implorer votre faveur & leur assistance,
» en vous suppliant d'ordonner qu'ils
» fassent l'épreuve de ces épées mys-
» térieuses «.

Ce discours étonna toute l'assemblée. Milanor assura l'inconnue qu'elle seroit satisfaite, & que dès le lendemain les Chevaliers tenteroient cette aventure. Les

deux femmes & l'homme s'inclinerent profondément, & se retirerent.

Dès le lendemain l'épreuve fut faite: mais le succès de cette entreprise étoit réservé sans doute à Palladien & au Prince Mantilée; eux seuls purent sortir les épées de leur fourreau, & leur nom parut sur les lames, ainsi que l'inconnue l'avoit annoncé. Alors le Chevalier inconnu éprouva un tremblement épouvantable; une sueur froide & abondante le saisit, il perdit pour un moment l'usage de ses sens: mais revenant aussi-tôt de cette foiblesse qui annonçoit la rupture du charme sous lequel il gémissoit depuis si long-temps, il demanda aux jeunes Chevaliers qui venoient de lui rendre un si important service, de lui promettre d'exécuter ce qu'il attendoit de leur complaisance & de leur générosité. Milanor ne leur donna point le temps de répondre, il jura que son fils & le Prince de Milan exécuteroient fidélement tout ce qu'il exigeroit. Alors l'Etranger dit: » Je demande à ces généreux Chevaliers de » partir dans trois jours avec moi, & » de m'accompagner dans des lieux où » ils trouveront assez de gloire pour les » dédommager de leurs peines «. Palladien

fut transporté de joie de voir s'ouvrir devant lui la carriere de l'honneur. Mantilée n'en étoit pas moins flatté; mais ses yeux ayant rencontré ceux de Murcilane, il sentit combien quelquefois l'amour est peu d'accord avec la gloire. Florée avoit vu avec quelque douleur, que dans les tournois Mantilée l'avoit emporté sur Landastanis; elle avoit été piquée que l'une des deux épées ne portât pas le nom de son Amant; elle sentit du plaisir à voir que le triomphe que Murcilane avoit goûté en voyant triompher Mantilée, alloit lui couter des pleurs: elle rapportoit tout à son amour-propre, & souvent il la rendoit injuste.

Après le souper, Murcilane, qui avoit tant souffert pour se contraindre, disparut, & fut donner un libre cours à ses larmes. Mantilée auroit désiré de la suivre; son cœur voloit après elle, mais la décence arrêtoit ses pas; il alla lui-même gémir en secret sur un départ qu'il étoit forcé tout à la fois de désirer & de craindre.

Le lendemain, son premier, son unique soin fut de joindre celle dont un cruel devoir alloit peut-être le séparer pour toujours; il vouloit la voir, lui jurer du moins qu'elle seroit en tous lieux

l'unique objet de ses pensées ; qu'il ne vouloit vivre & mourir que pour elle ; & que si le Ciel le protégeoit dans ses nobles travaux, il viendroit déposer à ses pieds sa gloire & l'hommage d'un cœur qui ne brûleroit jamais que pour ses charmes. Murcilane avoit d'autres projets ; elle se flattoit de faire naître quelque circonstance qui rompît ce fatal départ. Elle étoit sûre que Mantilée l'aideroit même dans ses desseins ; elle ne concevoit pas qu'on pût abandonner celle qu'on aime, pour aller chercher au loin des dangers où le cœur n'a point part ; la gloire n'étoit à ses yeux qu'une chimere, qu'une folie ; l'amour seul étoit un sentiment raisonnable, & fait pour captiver une ame généreuse. Après s'être approchés vingt fois l'un de l'autre, & avoir hésité vingt fois à s'expliquer, ces Amans s'éclaircirent enfin : » Quoi, vous » partez, lui dit-elle ! une vaine gloire » étouffe en un instant dans votre cœur » tous les sentimens que vous faisiez pa- » roître ! Ah ! cher Prince, est-ce ainsi » que l'on aime ? Ah ! Madame, dit-il, » rendez plus de justice à l'Amant le » plus tendre & le plus malheureux. Oui, » j'adore la belle Murcilane ; mais je

» ferois indigne des bontés de mon in-
» comparable Princeſſe, ſi je fermois
» l'oreille à la voix de l'honneur. Ce n'eſt
» point aſſez de l'aimer, il faut mériter
» d'être aimé d'elle. Eh! quoi, reprit
» cette Amante affligée, eſt-ce en expo-
» ſant vos jours que vous acquerrez des
» droits ſur ma tendreſſe? Faut-il dé-
» chirer un cœur pour en faire la con-
» quête? Les larmes ameres, les craintes,
» les inquiétudes mortelles, ſont-ce là
» les fleurs qui bordent le chemin qui
» conduit au plaiſir? Ceſſez de craindre,
» lui dit Mantilée, trop généreuſe Prin-
» ceſſe; le Dieu qui m'a rendu ſenſible,
» veillera ſur moi, il protégera mes jours;
» il connoît tout le feu qui conſume mon
» ame; il ſait s'il eſt dans ſon Empire
» un Amant plus tendre & plus paſſionné;
» il ne permettra point que le ſort en-
» vieux & barbare termine une vie qui
» vous eſt conſacrée. La gloire embellira
» l'amour, & dans peu vous verrez votre
» Amant revenir à vos pieds expier les
» peines que vous aura cauſées ſon ab-
» ſence «.

Il alloit pourſuivre, mais le Roi pa-
rut, il fallut ſe ſéparer : cependant
Murcilane ſaiſit un moment favorable,

pour donner à Mantilée une bague d'un grand prix, en lui disant : » Tenez, » Prince, prenez ce bijou, & songez » quelquefois à celle qui ne vivra pas » un instant sans songer à vous «. Mantilée reçut ce présent avec transport, & ne put exprimer que par ses regards l'excès de sa reconnoissance.

On ne parloit à la Cour de Milanor & dans Londres, que de l'aventure des deux Dames étrangeres, & du Chevalier enchanté : le départ de Palladien & de Mantilée occupoit tout le monde ; & Florée se faisoit un malin plaisir de jouir de la tristesse de sa sœur.

Le moment vint enfin où nos Amans se séparerent : on imagine bien que ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes ; mais il fallut se contraindre. Toutefois la belle Murcilane ne fut pas la seule qui eût à regretter l'objet dont elle avoit fait choix. Les Princes d'Ecosse & de Norgalles ne pouvoient languir dans la mollesse d'une Cour brillante & remplie de plaisirs, quand l'héritier de cette Couronne & le Prince de Milan s'étoient voués à courir les plus grands dangers. Ils venoient d'être armés Chevaliers comme eux ; il étoit de leur honneur de

montrer qu'ils en étoient également dignes. Florée ſentit à ſon tour tout ce qu'il en coute pour ſe ſéparer de ſon Amant ; mais Murcilane ne ſe réjouit pas de ſa douleur. Ces deux Princes prirent congé de Milanor, de la Reine & des Infantes, & furent enſemble chercher des haſards & de la gloire.

Cependant Palladien & Mantilée ſuivoient les Demoiſelles étrangeres & le Chevalier enchanté. Sur la fin de la premiere journée, Palladien déſira de connoître plus particuliérement les cauſes de cet enchantement, & preſſa le Chevalier de les lui apprendre : celui-ci s'en excuſa ſur la douleur affreuſe que lui cauſeroit ce récit ; il pria ſa ſœur de ſatisfaire la curioſité des Princes ; elle prit la parole, & s'adreſſant aux jeunes Princes :

» Ce que j'ai expoſé au Roi Milanor pour exciter ſa généroſité, n'eſt pas le plus grand malheur dont mon frere ait à ſe plaindre. Une aſſemblée, auſſi impoſante que reſpectable, de jeunes Princeſſes dont il falloit ménager la pudeur, la crainte de rendre tout l'univers confident des maux qui nous accablent, m'ont fait déguiſer pour un inſtant la vérité. Il me ſuffiſoit alors de toucher le cœur ſenſible du Monarque,

narque, & d'émouvoir les vaillans Chevaliers dont nous réclamions l'assistance.

» D'ailleurs, n'eût-il pas été imprudent de révéler ces funestes secrets avant d'être sûrs d'avoir rencontré les deux Héros à qui le sort avoit réservé l'avantage de tirer de leur fourreau les épées mystérieuses? Mais je m'étois bien promis, après qu'ils seroient connus & qu'ils auroient accepté d'embrasser notre cause & de venger mon frere, de les instruire des maux affreux qui déchirent son ame.

» La personne que vous voyez ici, poursuivit-elle, n'est pas, comme je l'avois annoncé, la femme du Chevalier enchanté; elle est ma parente & la sienne, & je dois à son amitié d'avoir daigné partager nos douleurs, nous suivre, & nous consoler dans nos pénibles voyages. La Hongrie est notre patrie, & le théatre de notre infortune. Mon frere y fut marié à une personne aussi recommandable par ses vertus que par ses richesses. Peu de jours après son mariage, un jeune Gentilhomme, qu'il connoissoit dès son enfance, vint le voir dans un Château qu'il possede sur les frontieres de ce Royaume. Deux de ses freres l'accompagnoient; mon frere les reçut avec toute l'honnêteté dont il est

ſuſceptible, & engagea même le Gentilhomme, ainſi que ſes compagnons de voyages, à s'y arrêter quelques jours. Ils y conſentirent. Pouvoit-il imaginer combien cette prévenance lui deviendroit funeſte? Ma belle-ſœur joignoit à la fraîcheur de l'âge, aux charmes de la beauté, des graces touchantes, & une gaieté douce, que l'hymen qu'elle venoit de contracter rendoit plus ſéduiſante encore. Ce Gentilhomme en fut frappé; il oſa former des déſirs ſur la femme de ſon ami; c'étoit un crime ſans doute: la honte ou la crainte ne retinrent pas long-temps ce coupable ſentiment au fond de ſon cœur. Au lieu de chaſſer loin de lui cette paſſion révoltante, il fut aſſez téméraire pour en faire à ma belle-ſœur le coupable aveu. Celle-ci, plus prudente peut-être qu'on ne l'eſt à ſon âge, & trop réſervée ſans doute, puiſqu'elle ne doit ſes malheurs qu'à ſon ſilence, ne ſe ſervit que de ſa vertu pour repouſſer cette déclaration; elle fit ſentir à ce jeune imprudent toute l'horreur d'une conduite auſſi criminelle envers ſon ami, &, pour toute peine, exigea que dès le lendemain il quitteroit des lieux où tout devoit lui reprocher ſon mauvais procédé: à ce prix elle promit de ſe taire, jurant

que ſans cela elle iroit tout révéler à ſon époux. Le criminel Amant promit tout, fit éclater le repentir le plus ſincere en apparence, s'excuſa ſur ſes charmes, & jura qu'il avoit fait tous ſes efforts pour repouſſer lui-même une paſſion dont il avoit connu tout le danger. Ses yeux étoient baignés de larmes; ſon déſeſpoir étoit exprimé de maniere à devoir perſuader : d'ailleurs, quelle eſt l'ame douce & pure qui ne croit pas au repentir ! Ma belle-ſœur le crut, & tout parut oublié. Ce jeune homme annonça ſon départ pour le lendemain. Mon frere (comme les hommes ſont ſouvent dupes de leur bienfaiſance!) en parut affligé, fit mille inſtances pour le retenir; il imaginoit toute ſorte de moyens pour lui faire abandonner ce projet : l'autre étoit inquiet, embarraſſé, il héſitoit; mais un regard de ma belle-ſœur décida ſa réſolution. Peu de momens après il ſortit, ſous le prétexte de quelques ordres qu'il avoit à donner, & revint au moment où l'on alloit ſouper. Le repas fut plus gai qu'à l'ordinaire; ma belle-ſœur s'applaudiſſoit de ſa réſerve; la docilité du jeune homme, ſon obéiſſance, la porterent, pour ainſi dire, à le plaindre. Après le ſouper, il prit congé de ſes hôtes, en aſſurant

qu'au lever du ſoleil il ſeroit déjà loin d'un lieu qu'il ne quittoit que par devoir, & avec les plus vifs regrets. Mon frere le combla d'amitiés, lui fit promettre de revenir le voir, & le quitta.

» Nous n'avons appris que depuis, que, probablement pendant le ſouper, il avoit fait prendre à mon frere & à ſa femme, une liqueur dont l'effet étoit de produire au bout de quelque temps le ſommeil le plus profond, & d'en aſſurer la durée pendant un temps aſſez long, ſans que rien au monde fût capable de le rompre. Au milieu de la nuit, ayant prévenu ſes gens & ſes deux freres, il entre ſans bruit dans la chambre du Chevalier, enleve d'auprès de lui ſa malheureuſe femme, la couvre des premiers vêtemens qu'il rencontre, la prend entre ſes bras, va joindre ſes chevaux qui l'attendent, & s'éloigne avec la rapidité d'un coupable qui fuit le juſte châtiment que les Dieux réſervent au crime.

» Mon frere, retenu ſans doute par l'effet de cette liqueur cruelle, ne s'éveilla que fort tard. On juge aiſément de ſa ſurpriſe, lorſqu'il cherche vainement ſa femme, qu'il la demande, & que perſonne ne peut l'inſtruire de ce qu'elle eſt devenue. Les

premiers ſoupçons ſe tournerent ſur ſon ami ; mais bientôt il s'accuſe d'avoir ces coupables penſées : il ne pouvoit pas ſe perſuader qu'il eût pu former de ſemblables projets ; il le croyoit honnête, & rien ne pouvoit ſe comparer à l'horreur d'un tel procédé. Cependant on va, on vient, on cherche à s'inſtruire, & malheureuſement les premieres idées de mon frere ſe confirment. Deux Voyageurs, que l'on rencontre à quelques lieues du Château, atteſtent qu'ils ont rencontré des hommes à cheval qui emmenoient une femme, dont les cris perçans les avoit engagés de voler à ſa défenſe, mais qu'ils avoient été vigoureuſement repouſſés ; & que ne pouvant oppoſer des forces égales à celles des raviſſeurs, ils avoient été forcés malgré eux d'abandonner cette victime à ſon malheureux ſort.

» Je ne vous peindrai ni notre douleur à cette fatale nouvelle, ni la rage de mon malheureux frere. Réduit à l'affreuſe néceſſité de gémir ſur ſon infortune, ſans pouvoir tirer vengeance d'un affront ſi cruel, il étoit plongé dans une morne ſtupidité qui ne lui laiſſoit pas même la faculté de prendre aucune réſolution. Je fus plus heureuſe que lui ; je partis à

l'inſtant, & fus aux confins de la Hongrie conſulter une de mes tantes, qui avoit autrefois été mariée à un célebre Négromancien. J'eſpérois qu'elle nous aideroit dans cette malheureuſe circonſtance. En effet, épouvantée du récit que je lui fis, elle m'envoya chez une de ſes amies dans le Royaume d'Aquilée, & me chargea de lui mener mon frere. Nous ſuivîmes ponctuellement ſes avis; & nous trouvâmes dans un petit déſert aſſez montueux, une grotte, ou plutôt une eſpece de caverne, près de laquelle nous nous arrêtâmes, parce qu'elle reſſembloit aſſez au lieu qu'on nous avoit indiqué. Il y avoit déjà du temps que nous nous repoſions ſous quelques arbres, & près d'une fontaine, lorſque nous vîmes venir à nous une femme d'un âge avancé, qui, ſans nous donner le temps de lui parler, nous dit: Venez, mes enfans, & fiez-vous à moi. Je connois vos tourmens, je les réparerai. Avant tout, venez vous repoſer, & avant deux heures vous ſerez en route pour chercher le remede à vos peines. En diſant cela, elle s'achemina vers la caverne, & nous la ſuivîmes ſans lui adreſſer, pour ainſi dire, une ſeule parole. Je ne m'arrêterai point à vous faire le tableau de ce ténébreux

séjour. Figurez-vous un antre fait pour être habité plutôt par des bêtes féroces que par des humains : une seule lampe répandoit sa pâle lueur sur ce sombre manoir; quelques branches d'arbres enlacées, & couvertes d'herbes & de mousse, servoient de lit à la Dame de cet affreux logis ; de grosses pierres qu'elle y avoit roulées, furent les seuls siéges qu'elle eût à nous offrir. Nous nous y assîmes : aussitôt elle tira d'une mauvaise cassette les deux épées qui vous ont été remises, & nous dit : Consolez-vous, mes enfans, voici de quoi finir tous vos malheurs. Ensuite elle les trempa dans la fontaine, les y agita fort long-temps, & les remit l'une & l'autre dans leur fourreau. Ces deux épées, dit-elle, ne pourront être tirées que par les deux meilleurs Chevaliers de la terre, & c'est par eux que ce Gentilhomme sera vengé de l'outrage qu'il a reçu. Allez donc de Royaume en Royaume, & cherchez parmi tous les Chevaliers, ceux à qui le destin a réservé de sortir ces épées de leur fourreau, car je ne puis vous les indiquer. Lorsque vous les aurez trouvés, vous les conduirez au lieu où sa femme est retenue ; & vous éprouverez alors combien on doit compter sur leur

vaillance & leur générosité. En achevant ces mots, elle nous remit les deux épées, &, sans attendre que nous lui donnassions aucune marque de notre reconnoissance, elle frappa trois fois la terre d'un bâton qu'elle tenoit à la main, & nous vîmes au même instant disparoître le désert, le bois, la caverne, la fontaine, & la vieille elle-même. Frappés de ce prodige, nous prîmes le parti de retourner près de ma tante, pour l'instruire de ce qui nous étoit arrivé, moins embarrassés de nous mettre à la recherche des illustres Chevaliers dont nous attendions de si précieux services, que de savoir ensuite où nous devions les conduire; car nous ignorions dans quelle contrée ce perfide ravisseur avoit entraîné sa victime. A peine lui eûmes-nous fait part de nos inquiétudes, qu'elle les calma en nous indiquant le Château dans lequel elle étoit renfermée, & en nous assurant que la chambre dans laquelle elle étoit, n'étoit accessible à qui que ce fût; que son ravisseur même ne pouvoit y pénétrer, parce qu'un enchantement lui en fermoit absolument les approches; que mon frere cependant pourroit y entrer, mais seulement avec l'aide des Chevaliers aux épées merveilleuses.

» Il vous eſt réſervé, ajouta-t-elle aux deux Princes, de terminer tant de malheurs, & nous devons tout eſpérer de deux Chevaliers, qui n'ont pas moins d'horreur pour le crime, que d'amour pour la bienfaiſance & pour la gloire «.

Le lendemain de grand matin, ils ſe remirent en marche. Le Romancier donne ici à nos Héros deux aventures peu intéreſſantes, & que nous paſſerons ſous ſilence. Nous dirons ſeulement qu'après avoir vaincu quatre Chevaliers Eſpagnols, qui les avoient inſultés par des rodomontades aſſez ridicules, les deux jeunes Princes leur firent promettre de ſe rendre à la Cour du Roi Milanor, pour y donner de leurs nouvelles. Enfin ils arriverent à peu de diſtance du Château où la femme du Chevalier enchanté étoit enfermée. Il fut réſolu, premiérement, que l'on s'arrêteroit dans un village qui en étoit aſſez près, pour y prendre quelque repos, & que le lendemain la ſœur de ce Chevalier ſe tranſporteroit ſous les murs du Château; qu'elle y accuſeroit de trahiſon & monſtrueuſe félonie le raviſſeur, en lui offrant de combattre ſeul à ſeul, deux contre deux, ou trois contre trois, à ſon choix. Cela fut ponctuellement exécuté,

& l'on pense bien que le Gentilhomme déloyal accepta le défi, & se disposa à combattre.

Les Princes & le Chevalier enchanté se rendirent au Château, où ils trouverent leur ennemi accompagné de ses deux freres. Le combat fut des plus sanglans, & la défaite fut pour les coupables. Mais ceux-ci qui avoient prévu, ou auxquels le rémords avoit inspiré peut-être qu'ils ne seroient pas les plus heureux, avoient aposté à peu de distance tous leurs gens armés, à l'effet de les soutenir du moment qu'on s'appercevroit qu'ils perdroient l'avantage. Ce nouvel attentat eut encore son exécution; & les Princes, ainsi que le Chevalier offensé, alloient succomber sous tant d'efforts réunis, lorsque le fils du Roi de Hongrie (Lydisée), qui, par hasard, chassoit dans les environs, fut attiré par le bruit des armes, & par les cris perçans des deux Demoiselles, qui ne doutoient plus que leur frere & les deux Princes ne cédassent au nombre & ne perdissent la vie dans ce combat inégal. Ce jeune Prince, frappé de cette déloyauté punissable, qui armoit plus de vingt hommes contre trois, fondit sur eux avec tous ceux qui l'accompa-

gnoient, & du premier choc en renversa plus des trois quarts. Palladien & Mantilée, qui avoient, dans le principe, combattu contre les deux freres du ravisseur, se voyant secourus si à propos, pousserent si vivement leur adversaire, que l'un & l'autre perdit la vie. Pour le Chevalier enchanté, il combattoit toujours contre son ennemi, qu'il avoit voulu avoir la gloire de punir lui-même de sa trahison: aucun d'eux n'avoit encore eu l'avantage, lorsqu'enfin ce dernier fut assailli d'un coup si violemment assené, qu'il en perdit un bras, & en même temps reçut une atteinte sur la cuisse, qui le fit rouler au loin sur la poussiere. Cet événement mit fin à toute espece de combat; & le Prince de Hongrie voulut être informé des raisons qui divisoient les deux partis. Sur le récit qu'on lui en fit, il promit au Chevalier qu'il seroit vengé, & après avoir fait lier & garrotter le maître du Château, ainsi que quelques domestiques qui avoient échappé au carnage, ils les fit conduire au Roi son pere, en le priant d'en faire justice. Ensuite on conduisit nos Héros dans la tour où la femme du Chevalier enchanté étoit enfermée. Palladien & Mantilée, auxquels la clef de l'apparte-

ment fut remise, essayerent vainement d'en ouvrir la porte. Cette faculté n'étoit réservée qu'à son mari, qui l'ouvrit sans le moindre effort.

Il est aisé de se figurer les plaisirs que ces époux eurent à se revoir, après avoir essuyé tant de disgraces : les premiers transports de la femme furent pour son mari ; les seconds furent pour ceux qui l'avoient aidé à triompher de celui dont ils avoient tant à se plaindre l'un & l'autre. Nous ne suivrons pas le Romancier dans tous les détails de cette entrevue, qui d'ailleurs ne présentent rien de piquant.

Si l'on se rappelle avec quelle ardeur les assaillans & leurs ennemis s'étoient disputé la victoire, on croira facilement qu'ils avoient besoin de repos. En effet, après avoir pris quelques rafraîchissemens, on se sépara, & chacun fut chercher à goûter les douceurs du sommeil.

Palladien fut à peine endormi, qu'il vit en songe une femme d'une taille majestueuse, & qu'il crut lui entendre dire ces paroles : Prince, je vous ai protégé dès votre plus tendre enfance. C'est par mon pouvoir & mes enchantemens que les trois statues se sont élevées dans la place de Londres au moment même où vous vîtes

le jour. C'eſt moi qui ai forgé les épées merveilleuſes qui vous ont été préſentées à la Cour de votre pere, dont l'une vous étoit deſtinée, & l'autre au Prince Mantilée. Je ſuis enfin cétte vieille femme qui les a remiſes à la ſœur du Chevalier enchanté. Mais ſi vos premiers combats ont été ſuivis de quelques avantages, mon art m'apprend que les Dieux vous réſervent de bien plus étonnantes victoires. Je ſais même qu'un jour vous me rendrez le plus important ſervice. Ne ſoyez donc point étonné de l'intérêt que je prends à vos ſuccès. Je dois vous prévenir qu'une Princeſſe, la plus belle du monde, doit régner ſur votre cœur, & vous faire goûter tous les charmes d'un ſentiment que vous ne connoiſſez point encore. Mais avant de jouir d'une telle faveur, vous avez bien des obſtacles à vaincre. Partez dès demain, pour chercher cette incomparable Beauté; & ſi dans vos travaux ce peut être un ſoulagement aux peines que vous aurez à ſouffrir, ſoyez certain que je ſemerai de lauriers & de roſes le chemin que vous devez ſuivre pour arriver à ce parfait bonheur.

A ſon réveil, Palladien ne ſavoit que penſer de cette viſion, qui ne pouvoit

s'effacer de sa mémoire. Tantôt il n'y voyoit que l'erreur mensongere d'un rêve qui l'avoit vivement frappé, mais auquel il étoit ridicule d'attacher la moindre croyance; tantôt la comparaison de tout ce qu'il avoit cru entendre, avec ce qui lui étoit arrivé, offroit une si parfaite ressemblance, qu'il étoit tenté de reconnoître dans cette vision quelque chose d'étrange & de surnaturel. Mais ce qui l'attachoit encore plus à cette derniere idée, c'étoit la prédiction qui lui avoit été faite, qu'il posséderoit un jour la plus belle personne du monde. Son cœur, jusque-là peu sensible aux charmes de la beauté, fut soudain embrasé d'un feu dont il ne distinguoit pas bien encore la nature, mais dont il bénissoit la douce influence.

A peine le jour commençoit-il à paroître, que Palladien fut joindre Mantilée: son premier mouvement fut de lui raconter tout ce qui l'agitoit; mais un sentiment, inconnu pour lui jusqu'alors, lui fit à l'instant changer de résolution. Il est donc vrai que dans nos cœurs la jalousie est par-tout compagne de l'amour! Le fils de Milanor ignoroit que Mantilée brûloit en secret pour Murcilane; il crai-

gnit qu'en lui confiant le bonheur qui lui étoit annoncé, Mantilée ne conçût, pour celle qui lui étoit destinée, une passion, dont la seule idée lui donna déjà les plus vives inquiétudes. Il prit donc le parti de ne lui rien apprendre ; mais impatient de courir les hasards, & de chercher par-tout cet objet déjà si cher à son cœur, il lui proposa de partir à l'instant, & de quitter des lieux où leurs ennemis subjugués ne leur laissoient plus rien à tenter pour la gloire.

De son côté, le Prince Mantilée formoit d'autres désirs. Son départ de Londres n'avoit eu pour objet que de venger le Chevalier enchanté. Cette entreprise venoit d'être couronnée par le succès ; ses devoirs étoient remplis, l'honneur étoit satisfait ; tous ses soins désormais étoient dus à l'amour. Il avoit promis à Murcilane de revenir bientôt lui jurer de nouvelles ardeurs, & la convaincre de sa constance. Tout lui retraçoit l'importance de cette promesse, & son cœur lui disoit qu'il ne pouvoit se dispenser d'y être fidele. Mais aussi, comment abandonner Palladien, comment le laisser seul exposé à mille dangers, sans partager sa gloire & ses infortunes? Agité par ce qu'exige l'amitié

& ce que l'amour inſpire, Mantilée crut auſſi devoir garder ſur ces combats intérieurs un rigoureux ſilence.

Ce fut ainſi que, ſans s'expliquer l'un & l'autre ſur ce qui les occupoit le plus, les Princes partirent ; Palladien, fâché peut-être que Mantilée le ſuivît, & de l'avoir pour compagnon de ſes recherches ; & Mantilée contrarié de ſe voir par décence attaché à la compagnie de Palladien, qui s'obſtinoit à courir des haſards, dont le partage n'offroit rien de ſéduiſant à ſon cœur. L'amour a toujours été l'écueil de l'amitié.

A la fin de la ſeconde journée, dans un moment où Palladien ſe trouvoit à quelque diſtance de Mantilée & des Ecuyers qui les accompagnoient, le Prince Anglois vit venir à lui une Demoiſelle montée ſur un ſuperbe courſier, dont la courſe auſſi légere que rapide pouvoit à peine ſe ſuivre des yeux. Préoccupé de ſes idées ſur la prédiction qui lui avoit été faite, il s'avance vers elle, la joint, & s'apprêtoit à lui demander ce qui la faiſoit traverſer ſeule ainſi les bois & les campagnes, lorſqu'elle prit la parole, & lui préſentant un écu de l'acier le plus brillant & le mieux poli : » Prince, lui dit-elle,

» recevez

» recevez cet écu, qu'une Dame de la plus
» haute diſtinction vous envoie; elle vous
» conjure au nom de tout ce que vous
» avez de plus cher, & ſur-tout de celle
» qui doit un jour régner ſur votre cœur
» généreux, d'abandonner pour quelque
» temps vos compagnons d'armes, & de
» me ſuivre en Dacie, où un brave Che-
» valier gémit dans les fers d'un Barbare;
» vous n'obligerez point un ingrat, &
» ce même Chevalier doit vous rendre
» un jour un important ſervice «.

Etonné de cette rencontre, qui ſemble atteſter à Palladien la réalité de ce qu'il n'oſoit encore regarder que comme un ſonge, il joint Mantilée, lui raconte ce qui vient de ſe paſſer, lui fait ſes adieux, le quitte, ne ſe fait ſuivre que de ſon ſeul Ecuyer, & jure à la Demoiſelle de marcher ſur ſes pas dans quelques lieux qu'elle le conduiſe.

Cette aventure, en cauſant la ſurpriſe de Mantilée, avoit bien tranquilliſé ſon cœur, & l'on s'imagine facilement qu'il fut à peine ſéparé de Palladien, qu'il prit la route de Londres, brûlé du déſir de revoir l'aimable Murcilane. Nous allons le ſuivre pendant quelques inſtans, laiſſant Palladien courir de nouveaux dangers, & rem-

plir l'attente de celle qui avoit imploré son assistance.

Le Prince Mantilée n'étoit plus qu'à deux journées de Londres, lorsqu'il rencontra Landastanis & Simprinel, qui, de leur côté, venoient de mettre à fin plusieurs aventures, & se rendoient également à la Cour de Milanor. Ils y arriverent ensemble, & furent reçus du Roi avec toute la joie possible. Ce Prince cependant parut étonné que Palladien ne fût pas avec eux, & commençoit à craindre qu'il n'eût essuyé quelque désastre ; mais Mantilée le rassura en lui racontant tout ce qui s'étoit passé dans leur voyage, & ce qui l'avoit séparé de son fils. Milanor & la Reine se calmerent, & l'on ne songea plus qu'à célébrer le retour des Princes de Milan, d'Ecosse & de Norgalles.

La tendre Murcilane vit Mantilée, & ce moment fit disparoître toutes les peines que lui avoit causées son absence. Landastanis ne fut pas moins bien reçu de Florée : ces quatre Amans brûloient également du désir de pouvoir se dire en liberté tout ce qu'ils avoient été contraints depuis long-temps de renfermer dans leurs cœurs.

Chaque jour à Londres se terminoit par une fête nouvelle, & toutes offroient

des instans dont nos Chevaliers profitoient pour exprimer leur amour. Mais leurs transports ne pouvoient encore éclater au point qu'ils l'eussent désiré : ces entretiens, qui d'abord faisoient leur bonheur, leur parurent bientôt un foible avantage.

Murcilane, enchantée de revoir un Prince qu'elle adoroit, & de le revoir fidele, chaque jour devenoit plus tendre & plus sensible, & chaque jour l'heureux Mantilée osoit davantage. » Eh ! quoi, » lui disoit-il, ne puis-je espérer de trouver un instant pour vous faire connoître » tout l'excès de mon amour? & ma Princesse me laissera-t-elle ignorer si j'ai eu » le bonheur de faire quelque impression » sur son cœur « ? Murcilane ne l'écoutoit pas sans être attendrie ; Mantilée paroissoit souffrir de cette contrainte, & son Amante ne vouloit plus lui faire éprouver des peines : enfin, après avoir disputé long-temps avec elle-même, elle assura le Prince qu'elle trouveroit le moyen de le voir librement, pourvu qu'il lui jurât de respecter sa gloire. Mantilée transporté fit ce que font tous les hommes en pareille circonstance, il promit tout; & son Amante crédule & sensible reçut ses promesses.

Landastanis faisoit de semblables pro-

grès sur le cœur de Florée ; nous verrons bientôt à quel terme ils en étoient ensemble.

Un jour que tous les Princes avoient fait une chasse brillante, & que les Princesses, restées seules au Palais de leur pere, ne s'étoient occupées que du trouble de leur ame, Mantilée reçut le soir un billet, qu'une esclave lui remit sans être apperçue de personne. Il le lit ; c'étoit la tendre Murcilane qui marquoit enfin le moment où, libre & sans témoins, elle consentoit à le recevoir en secret.

Dans un endroit écarté du parc, étoit un bosquet charmant, peu fréquenté ; on n'y arrivoit qu'après de longs détours. On y trouvoit sous l'ombrage le plus épais plusieurs lits de verdure, dont la mousse fine & légere n'invitoit pas seulement à goûter les charmes du repos. Mille fleurs réunies dans ce lieu de délices y répandoient le plus agréable parfum. Une fontaine, dont les eaux argentées circuloient avec lenteur, formoit un léger murmure, qui portoit dans tous les cœurs cette douce mélancolie si précieuse aux ames tendres. C'est là que Mantilée verra la Princesse qu'il aime ; mais, crainte de surprise, la nuit est réservée pour cette entrevue délicieuse.

A minuit, lorſque toute la Cour retirée ira chercher les douceurs du ſommeil, nos Amans veilleront; ils veilleront enſemble, ils ſe diront qu'ils s'aiment, & jureront de s'aimer toujours.

Le Prince de Milan conçoit à peine l'excès de ſon bonheur, il voudroit hâter le moment indiqué. Jamais les heures ne coulerent avec plus de lenteur, tout lui paroît immobile dans la nature. Quelle que ſoit ſon impatience, il faut ſe ſoumettre à ce qu'on lui preſcrit, il faut eſſuyer l'inſupportable monotonie d'un cercle ennuyeux qui ſe tient chez la Reine, & la longueur faſtidieuſe d'un banquet royal, dont l'appareil & la magnificence ne ſont à ſes yeux qu'une lenteur de plus. La ſeule conſolation qu'il y trouve, c'eſt du moins de voir ſon Amante, d'interroger ſes yeux, que ſans ceſſe elle détourne, & qui, malgré tous ſes efforts, reviennent ſans ceſſe ſe fixer ſur les ſiens. De moment en moment le teint de la Princeſſe ſe colore du vif éclat de la pudeur: on voit dans ſon maintien un embarras dont Mantilée s'applaudit, parce qu'il croit en deviner la cauſe. Elle eſt tout à la fois tremblante & agitée; intérieurement elle s'applaudit, & tout bas elle ſe veut du

mal de sa complaisance; son état ne peut se définir. Oh! si elle pouvoit retenir ce fatal billet! s'il lui étoit possible de rompre cette entrevue!... Amour, disoit-elle en elle-même en poussant un profond soupir, j'ignore tes plus grandes douceurs, & tu me causes déjà de cruelles alarmes!

Landastanis & Florée étoient dans une situation bien différente. Jamais plus de gaieté ne régna dans leurs discours. La Princesse étoit charmante; Landastanis sembloit avoir à sa suite tous les plaisirs. Qu'ils sont heureux, disoit Murcilane, de n'être pas si sensibles que moi! Elle ne voyoit encore que ce qui se passoit dans son cœur.

Le temps vint enfin où chacun fut chercher dans le doux repos de la nuit, le délassement des plaisirs du jour. Mantilée prend congé du Roi, de la Reine, & des Princesses; un regard jeté sur Murcilane lui exprime quel est le bonheur qu'elle lui prépare. Cependant c'est elle-même qui a fixé le rendez-vous; comment pouvoir s'en dédire? D'ailleurs, quelle douleur pour son Amant, si, après l'avoir flatté d'une grace pareille, elle y mettoit obstacle? Quand on aime véritablement, on n'a point le courage de

faire du mal à ce qu'on aime. Il faut donc s'y résoudre. Murcilane, sous un prétexte quelconque, au lieu de ses riches vêtemens que le faste des Cours exige, prend un déshabillé galant, quoique simple; elle éloigne ses femmes, reste seule, & n'attend plus que l'instant où tout paroîtra plongé dans un profond silence, pour hasarder cette démarche, qui, en même temps qu'elle lui cause tant de craintes, lui promet aussi bien des plaisirs.

Mantilée, non moins soigneux de ménager la gloire de son Amante, qu'empressé à jouir de ses faveurs, écarte tout ce qui l'environne, s'enveloppe d'un large manteau, & vole vers le lieu où les Amours l'attendent.

Tout concouroit à rendre ces momens délicieux; le ciel étoit pur & serein; la lune, à la fin de son cours, ne laissoit plus appercevoir que le reflet de sa douce lumiere; les seules étoiles éclairoient le céleste azur; elles sont le guide de Mantilée: il prend un long circuit, pour mieux cacher sa marche & se rendre à l'endroit indiqué. Plus il en approche, plus ses pas augmentent de vîtesse; leur mesure se regle sur son impatience: enfin il arrive,

entre dans le bosquet, le parcourt tout entier, y cherche ſon Amante, ne l'y voit point encore, attend quelques inſtans; & ne voyant rien paroître, il s'inquiete, s'agite, ſe tourmente : mille ſoupçons s'élevent dans ſon cœur. Si Murcilane.... mais non; il s'accuſe, ſe veut du mal de s'arrêter à de pareilles idées.... tous ſes ſoupçons ſe détruiſent; mais, malgré lui, le moment d'après, toutes ſes craintes renaiſſent. Au milieu de ces agitations cruelles, un léger bruit ſe fait entendre; il prête une oreille attentive.... c'étoit un doux zéphyr qui murmuroit dans le feuillage. Il faut attendre encore. Le même bruit recommence, il écoute.... il ne ſe trompe pas, on vient, c'eſt elle, c'eſt Murcilane! eh! quelle autre pourroit-ce être? il en eſt ſûr, il reconnoît à ſes pas mal aſſurés, que ſa timidité, que ſa pudeur combattent encore au fond de ſon ame, & qu'elles reprochent à l'Amour tout ce qu'il lui fait faire. Quel moment! il triomphe.... il court au bruit.... mais quelle eſt ſa ſurpriſe! à la foible lueur des étoiles, que l'ombrage le plus épais diminue de beaucoup encore, il apperçoit, ou croit appercevoir un homme.... dont la contenance, en le voyant paroître, ne lui prouve

que trop que son étonnement ne le cede point à celui qu'il lui cause. L'un & l'autre, incertain d'abord de ce qu'il doit faire, s'arrête, examine, fixe son adversaire avec autant d'attention que d'inquiétude, & cependant garde un profond silence.... Après quelques momens, Mantilée, qui se croit découvert, & qui craint qu'on n'en veuille à sa vie, ne songe qu'à la vendre bien cher. Un seul ennemi n'a rien qui l'épouvante; mais est-il sûr qu'il soit seul? c'est un nouveau sujet de crainte. Quoi qu'il en soit, il faut prévenir ce danger, & commencer par vaincre celui que le sort lui présente, c'est la résolution de Mantilée. Son adversaire a fait sans doute les mêmes réflexions, & formé le même projet. Mantilée met l'épée à la main; son ennemi fait de même, & le combat s'engage. Une égale valeur, une adresse pareille tiennent long-temps la victoire incertaine. Plus chacun d'eux éprouve de résistance, plus il s'anime, plus son courage augmente. Dans le moment où ils sont le plus échauffés, conduits par leurs différens mouvemens dans un lieu moins obscur & moins ombragé, Mantilée croit reconnoître dans son adversaire, Landastanis. » Me trompé-je,

» s'écrie-t-il .... est-ce vous, Prince de Nor-
» galles? .... Dieux! c'est Mantilée, répond
» Landastanis (car en effet c'étoit lui-
» même) .... à sa valeur, poursuivoit-il,
» j'aurois dû le reconnoître.... Mais quel
» hasard, ou plutôt quel dessein vous
» conduit en ces lieux au milieu de la
» nuit? Excusez mon erreur, reprend
» Mantilée : mais vous-même, Prince,
» peut-on savoir ce qui vous attire ici? ....
» Vous êtes trop généreux, & trop dis-
» cret, répond Landastanis, pour que je
» refuse de vous en faire l'aveu; mais j'ose
» me flatter que vous imiterez ma fran-
» chise. Je vous le promets, dit Man-
» tilée «.

Je viens ici, dit Landastanis, conduit par les Amours. La plus belle personne de l'Angleterre m'a ordonné de m'y rendre, & j'y cherche une autre victoire que celle que tout à l'heure nous nous disputions l'un à l'autre. = L'aventure est étrange; le même sujet m'amene. Une Beauté, que rien n'égale dans l'univers, doit recevoir ici l'aveu de la flamme la plus vive & la plus constante; & je ne vous dissimulerai pas que c'étoit elle, & non pas le Prince de Norgalles que je croyois y rencontrer.

= C'eſt au retour de la chaſſe, que j'ai reçu l'ordre de me trouver ici à minuit.

= C'eſt auſſi pour minuit que l'heure de m'y rendre eſt marquée, & c'eſt en revenant de la chaſſe que l'ordre m'en a été donné, dans un billet qu'une eſclave m'a remis. = C'eſt de même par un billet, reprit Landaſtanis, que j'ai été prévenu, & je l'ai reçu pareillement d'une eſclave. = Je ne reviens pas de ma ſurpriſe.... Quoi! dans le même lieu, à la même heure, par un ordre ſemblable; & notifié de même? = Ah! s'écria le Prince de Norgalles, que je crains qu'on ne ſe ſoit fait un plaiſir barbare de cette ſcene, que l'on n'aura ſans doute regardée que comme plaiſante! & ſans prévoir les ſuites qu'elle pouvoit avoir, la jeune & fémillante Florée.... Florée! = Sans doute, c'eſt elle dont mon cœur étoit enchanté; & on ne peut regarder comme une indiſcrétion, l'aveu que je viens de vous faire. = Non, répliqua le Prince de Milan, ſi la charmante Florée a pu vouloir ſe jouer de vos feux, le cœur de celle que j'adore ſe refuſeroit à un auſſi odieux badinage.

Mantilée prononçoit ces derniers mots, lorſqu'ils entendirent marcher quelqu'un près du boſquet. C'étoit les deux Infantes

qui s'étoient pareillement rencontrées, qui n'avoient pas été moins surprises de se voir, & qui n'avoient pu se faire l'une à l'autre un mystere du motif qui les conduisoit au même lieu. Nos quatre Amans se joignirent; & le Romancier, qui, après cette premiere entrevue, conduit Landastanis & Florée d'un côté, tandis que Murcilane est doucement entraînée de l'autre, entre dans les détails de cette nuit délicieuse, que nous rendrions moins intéressante peut-être en ne la laissant pas enveloppée de ses voiles. Nous quitterons ces Amans pour ne point troubler leurs plaisirs, & nous nous hâterons de rejoindre Palladien, que nous avons laissé avec la Demoiselle qui l'avoit obligé de se séparer du Prince de Milan, pour aller en Dacie acquérir une nouvelle gloire.

Ils avoient traversé toute la Hongrie, & se trouvoient depuis deux jours dans le Royaume de Dacie, lorsque Palladien renouvela ses instances auprès de la Demoiselle, pour apprendre d'elle quel étoit ce Chevalier malheureux qu'il devoit secourir. » J'espere, lui répondit-elle, que » nous le verrons aujourd'hui; qu'il vous » suffise pour le moment de savoir qu'il » est prêt à devenir la victime de la féro-

» cité la plus barbare ; mais que si, comme
» j'ai lieu de l'attendre de votre bravoure,
» vous parvenez à le sauver de ce danger
» pressant, vous n'aurez point à vous
» plaindre de l'avoir obligé ; & quelque
» jour il reconnoîtra cet important ser-
» vice «.

En parlant ainsi, ils arriverent dans une plaine assez agréable, que bordoit un petit bois assez épais. On découvroit au loin & sur la hauteur un Château qui sembloit bien fortifié, & capable de résister à une attaque vigoureuse. Après l'avoir fait remarquer à Palladien, la Demoiselle lui proposa d'entrer dans le bois, & d'y laisser reposer leurs chevaux, afin d'éviter que de ce même Château l'on ne pût les appercevoir, lui promettant qu'ensuite elle l'instruiroit sur ce qu'il avoit à faire. Palladien, qui ne cessoit de songer à la prédiction qui lui avoit été faite, & qui n'étoit pas moins étonné de la rencontre de la Demoiselle, & de tout ce qu'il avoit appris d'elle, la pressoit de calmer ses inquiétudes, & d'éclairer les doutes que lui causoient ces événemens extraordinaires. Mais la Demoiselle s'amusoit de son impatience, sourioit en le regardant au lieu de lui répondre, & le laissoit

plongé dans la même incertitude. Bientôt ils entendirent un bruit de plusieurs chevaux, & des gens qui parloient ensemble ; la Demoiselle se leve, s'avance au bord du bois, & découvre, à moins de deux cents pas, quatre Chevaliers à cheval, suivis de leurs Ecuyers, & au milieu d'eux un homme enveloppé d'un mauvais manteau, & lié sur un petit cheval, comme auroit pu l'être un criminel dont le supplice est près d'expier les forfaits.

» Prince, dit la Demoiselle à Palladien, » voilà celui dont je vous ai parlé, que » quatre Chevaliers menent prisonnier » dans le Château que nous venons de » voir. Hâtez-vous de les combattre & de » le dégager ; vous n'avez pas un mo» ment à perdre ; car si une fois ils arri» voient au Château & l'y faisoient en» trer, vos efforts seroient inutiles, & sa » mort seroit inévitable «. Palladien, sans s'arrêter au nombre des ennemis qu'il avoit à vaincre, monte à cheval, marche à eux la lance en arrêt, &, sans leur donner le temps de se reconnoître, fond sur le premier qui se présente, avec tant d'impétuosité, que du premier coup il l'étend mort à ses pieds. On pense bien que les autres, outragés d'une attaque si vive

& si imprévue, se mirent en devoir de venger leur compagnon; mais leurs efforts ne firent que rendre la victoire de Palladien plus complette; il est vrai qu'il fut merveilleusement secondé par son Ecuyer d'une part, & de l'autre par le Chevalier malheureux dont il avoit embrassé la défense; parce que pendant que ceux qui le tenoient prisonnier étoient occupés à se défendre contre Palladien, la Demoiselle s'étoit approchée de lui, avoit brisé ses liens, & l'avoit mis en liberté d'agir lui-même. A peine dégagé, il s'étoit saisi de la lance & du bouclier de celui qui le premier avoit reçu la mort, &, se joignant à Palladien, il avoit accéléré sa victoire. Enfin trois des Chevaliers périrent dans ce combat; un seul, croyant trouver son salut dans la fuite, se sauva à toute bride du côté du Château; mais il y fut poursuivi, & Palladien l'atteignant à l'instant où il étoit près d'entrer sur le pont, lui donna un coup de sabre si vigoureusement assené, qu'il le fendit en deux. Son cheval, blessé du même coup, roula sur la poussiere avec une moitié du cadavre, l'autre tomba dans le fossé du Château.

La Demoiselle les suivoit de près, &

les joignit au moment où le dernier ennemi recevoit ce coup mortel. » Vos » travaux ne sont point finis, dit-elle à » Palladien, il faut emporter le Château » & s'en rendre maître; mais soyez pru» dent, car le nombre de ceux qu'il » renferme est considérable : ainsi mé» fiez-vous de toutes les positions où » vous pourriez être vaincu par le » nombre «.

Palladien profite de ces avis, prescrit à son Ecuyer tout ce qu'il doit faire, dit au Chevalier dégagé de le suivre, & marche droit au Château. Un des Domestiques l'apperçoit, & voyant son épée teinte de sang, ne doute pas qu'il n'ait triomphé des fils de son Maître. Plein de douleur & d'effroi, il jette des cris perçans, appelle à l'aide, au secours, & communique ses craintes au Seigneur du Château, autant que le saisissement qu'il éprouve lui permit d'en expliquer la cause. Le pere irrité se jette sur ses armes, se fait suivre de ses Valets; il court à la porte du Château, reconnoît le Chevalier dont il avoit juré d'exterminer les jours, ne doute plus de tout le malheur qu'on lui a fait entrevoir, &, soutenu par le nombre de ses

ſes gens armés d'épieux, de javelines, & autres armes qu'ils avoient pu raſſembler, leur donne l'ordre de fondre tous enſemble ſur ce téméraire; lui-même voyant que Palladien l'attendoit de pied ferme, & voulant avoir la gloire de frapper le premier, s'élance ſur le Prince Anglois, & lui donne un coup de cimeterre ſi vigoureux, que notre Héros en fut un moment étourdi, &, ſans la bonté de l'écu que la Demoiſelle lui avoit remis, il y a lieu de croire qu'il y eût ſuccombé: mais le Chevalier, qui le ſeconde & qui lui doit ſon ſalut & ſa vie, ſaiſit le temps avec adreſſe; & à peine Palladien a-t-il reçu le coup, que d'un revers violemment détaché, il fait voler la tête à celui qui venoit de frapper ſon défenſeur.

Tous les Valets voyant leur Maître privé de la vie, ſe jeterent aux genoux des vainqueurs, & implorerent leur pitié: on les déſarma, & on les obligea de ſe retirer dans des ſalles ſouterraines, dont on ferma les portes ſur eux; après quoi le Chevalier fut chercher la Demoiſelle, qui s'étoit tenue à quelque diſtance pour attendre l'iſſue de cette périlleuſe entrepriſe. Il la conduiſit dans le Château, où elle s'empreſſa de panſer les bleſſures

de Palladien, étant heureusement munie d'une petite boëte qui renfermoit un baume souverain, & dont l'application étoit toujours suivie de la guérison la plus prompte.

Ces précautions étoient à peine prises, que Palladien s'adressant à la Demoiselle & au Chevalier, dit à celui-ci : » J'ai entrepris un long voyage, dans le désir de » vous rendre service ; je suis bien loin » de m'en repentir ; le Ciel a couronné » mes efforts : mais ne puis-je apprendre » qui vous êtes, & par quelle fatalité » vous vous trouviez exposé au sort le » plus funeste ? Sans doute, répondit le » Chevalier ; je dois au moins cet éclair- » cissement à votre générosité «.

Le Chevalier lui raconta alors, qu'ayant voulu secourir la fille d'un de ses Vassaux, contre les poursuites injurieuses de l'aîné des fils du maître du Château, ce jeune homme en avoit été si furieux, qu'il l'avoit insulté lui-même ; mais qu'il avoit péri dans le combat qui avoit été la suite de ses déloyautés ; que depuis ce moment, le pere & les freres du mort avoient juré sa perte & qu'il étoit prêt à éprouver toute leur barbarie, lorsque Palladien l'avoit secouru. Nous ne nous éten-

drons pas davantage sur le récit de cette histoire, qui n'a rien de piquant, afin d'arriver à un événement qui nous paroît mériter mieux l'attention de nos Lecteurs.

La nuit étant venue, & nos Chevaliers ayant pris toutes leurs précautions pour que rien ne troublât leur tranquillité, ils songerent à prendre du repos; mais avant de se séparer, la Demoiselle dit à Palladien : » Vous avez rempli l'engagement » que vous aviez contracté, recevez-en » mille actions de grace ; j'en rendrai » compte à celle qui attendoit de vous » ce service. Au surplus, il est temps de » vous la faire connoître : c'est elle qui » vous a apparu en songe ; c'est elle qui » vous a fait remettre l'épée merveilleuse » sur laquelle votre nom est gravé ; c'est » elle qui vous assure que vous posséderez » un jour la plus belle personne du monde ; » en un mot, c'est la sage Orbiconte, » sœur du Roi d'Aquilée : fassent les » Dieux que vous jouissiez bientôt de » tous les biens qu'elle vous prépare «!

Palladien, à qui la Demoiselle venoit de confirmer tout ce qui lui avoit été prédit, & d'attester la vérité du songe, dont il conservoit toujours le souvenir,

vouloit s'expliquer avec elle ; mais il n'étoit plus temps, elle avoit disparu, & ne laissoit après elle à Palladien que le plus grand étonnement, & le désir le plus vif de voir accomplir sa destinée.

Le lendemain, le jour commençoit à peine à paroître, lorsque Palladien, impatient de suivre le cours de ses exploits, ou plutôt brûlé du désir de trouver cette Beauté incomparable qui lui étoit promise, prit congé du Chevalier qu'il avoit sauvé de la mort, &, malgré les instances de celui-ci, résolut de partir au moment même.

Il suivoit sans dessein la premiere route qui s'étoit offerte à lui, sans s'inquiéter des lieux où elle le devoit conduire, lorsque s'étant rappelé que cette sage Orbiconte, dont le pouvoir paroissoit si étendu & la bienveillance si grande à son égard, étoit sœur du Roi d'Aquilée, il se décida à marcher du côté de ce Royaume, dans l'espérance d'y voir sa protectrice ; mais le sort dérangea ses projets. Arrivé sur les frontieres de la Dacie, il rencontra un Chevalier armé de toutes pieces, suivi d'un Ecuyer ; il l'aborda, & lui ayant demandé vers quel endroit il dirigeoit ses pas, celui-ci lui répondit qu'il alloit en Bulga-

rie, pour s'éprouver contre un formidable Chevalier, qui maintenoit joûte contre tout venant, pour l'amour de la Duchesse Brizalde, que l'on regardoit comme la plus belle personne du monde : on nommoit ce terrible joûteur Dardalon le superbe, non seulement à cause de sa fierté, mais encore parce qu'il étoit si cruel, qu'il ne faisoit aucune grace aux Chevaliers qui joûtoient contre lui, quand même ils s'avouoient vaincus & se rendoient à sa merci.

Palladien, moins frappé de cette barbarie que de ce qu'il venoit d'entendre, que Brizalde passoit pour la Beauté la plus accomplie, perdit toute idée sur le Royaume d'Aquilée. Il crut toucher au moment de voir s'accomplir une prédiction qui intéressoit si essentiellement son cœur. Il proposa au Chevalier qu'il avoit rencontré, de l'accompagner, & de se rendre avec lui en Bulgarie.

La proposition étant acceptée, ils passerent le Danube, côtoyerent la Valachie, & arriverent enfin au pays des Bulgares. Une joûte étoit préparée pour le lendemain : le compagnon de Palladien résolut de s'y présenter & de combattre Dardalon ; mais notre Héros l'en-

ſoit à lui trancher la tête! Notre Héros indigné s'élance avec impétuoſité, vole aux combattans, pour prévenir cette action horrible; mais il étoit déjà trop tard, le malheureux Chevalier avoit perdu la vie : ne pouvant plus le ſecourir, Palladien réſolut de le venger. Il crie à Dardalon de ſe mettre en défenſe, en répétant pluſieurs fois qu'il ne peut regarder que comme une lâcheté inſigne, l'action qu'il vient de faire; qu'il le cite au Tribunal de tous les Chevaliers du monde, en déclarant qu'il veut être le premier à tenter de punir cette injure.

Dardalon, ſurpris de ſe voir traiter avec tant de fierté, le fut bien davantage en conſidérant la jeuneſſe de celui qui le provoquoit avec tant d'aſſurance. En ſouriant avec mépris de la témérité d'un pareil adverſaire : » Jeune imprudent, lui dit-il, vois le ſort que je » réſerve aux audacieux; frémis, & ſois » plus ſage «. Palladien, ſans lui répondre, baiſſe la viſiere de ſon armet, & court à lui la lance ajuſtée. Dardalon voyant cependant que cet adverſaire, tout jeune qu'il lui paroît, ſe préſente avec une mâle aſſurance, ſonge à ſe défendre; il preſſe les flancs de ſon deſ-

trier, & vient fondre avec fureur ſur le fils de Milanòr; celui-ci le reçoit ſi à point, qu'il lui fait perdre ſes étriers. Ce premier événement étonna toute l'aſſemblée, qui, depuis long-temps, n'avoit jamais vu Dardalon foiblir dans aucun combat : l'attention ſe fixe de toutes parts, & l'intérêt augmente ; mais les vœux étoient pour le Chevalier inconnu. On vit à chaque inſtant des prodiges de vigueur, d'adreſſe & de courage. Les combattans ſe portoient les coups les mieux aſſurés, mais ils les paroient avec une égale dextérité ; enfin, après une heure du combat le plus vif & le plus acharné, aucun d'eux ne triomphoit encore.

Dardalon, que tant de réſiſtance irrite, fait un dernier effort, & ſe promet enfin de fixer la victoire. Sa lance rompue l'oblige de recourir à l'épée ; il tire un long & large cimeterre, dont tout le monde frémit, mais que Palladien ne fixe que pour en rompre les meſures. Lui-même il ſaiſit ſon épée merveilleuſe, & fonde ſur elle un nouvel eſpoir. Dardalon s'avance avec impétuoſité, &, d'un coup aſſuré, frappe Palladien, qui n'évite la mort qu'en op-

posant son écu ; mais le fer, en glissant, porte sur le cou de son cheval, & le renverse. Notre jeune Héros, affoibli par cette perte, ne cherche qu'à rendre égal un combat qui ne l'est plus. Sans cesser de porter des coups & de parer ceux qu'on lui porte, il tourne sur un cercle étroit avec une rapidité qui ôte à son adversaire la faculté de diriger contre lui son destrier avec assez de vîtesse. Palladien profite du moment où l'animal lui présente le flanc, le perce, & le fait, ainsi que son maître, rouler sur la poussiere. Dardalon devint encore plus furieux de cet événement, qu'il avoit été loin de prévoir, & qui lui enlevoit un avantage sur lequel il fondoit de grandes espérances. » Malheureux, s'écria-t-il, je vais te combattre à outrance.
» Orgueilleux adversaire, répliqua Palladien, tu viens de prononcer l'arrêt de ta mort «. A ces mots, un murmure confus s'éleva dans toute l'assemblée ; mais il ne faisoit qu'animer davantage les combattans. Ils s'attaquoient avec tant de fureur & d'acharnement, qu'on eût vainement essayé de compter les coups qu'ils se portoient : ce ne fut pas sans s'at-

teindre l'un & l'autre ; leurs armures en partie fracassées, étoient teintes de leur sang, & laissoient entrevoir une mort prochaine & peut-être mutuelle, lorsqu'enfin Dardalon, pressé par son ennefait un faux pas, perd l'équilibre, tombe, & reçoit le coup mortel.

Un cri général s'éleve, & célebre la victoire du Chevalier inconnu ; mais cette joie fit bientôt place à la crainte. Palladien, excédé par la fatigue & la longueur d'un combat qui n'avoit point d'exemple, affoibli par le sang qu'il avoit perdu, tombe lui-même évanoui. On court à lui, on leve son armet : l'air qu'il respire, peu à peu le ranime ; mais une pâleur affreuse se répand sur son front, & renouvelle toutes les inquiétudes.

Brizalde, qui n'avoit pu s'empêcher de former des vœux pour lui sans le connoître, qui se voyoit délivrée d'un barbare, sous l'empire & la tyrannie duquel elle gémissoit, ne put cacher sa sensibilité pour l'état du vainqueur. Elle envoya vers lui pour le complimenter, mais il en pouvoit rien entendre ; personne ne le connoissoit, mais il intéressoit tout le monde. La Duchesse ordonna qu'il fût porté dans son Palais,

lui fit donner un appartement où tous les secours lui furent prodigués, tandis que, retirée au fond du sien, elle faisoit secrétement des vœux pour sa convalescence.

Le baume dont la Demoiselle d'Orbiconte avoit fait présent à notre Héros, hâta sa guérison ; à chaque instant du jour, la belle Duchesse envoyoit savoir de ses nouvelles : tant de soins flattoient Palladien, & lui faisoient désirer avec la plus vive impatience d'être en état de la voir, & de s'assurer si ses premiers regards ne l'avoient pas trompé lorsqu'il lui avoit trouvé tant de graces & de charmes. Cependant, comme les messages de la Duchesse se répétoient si fréquemment, & que c'étoit toujours la même personne qui en étoit chargée, Palladien imagina de l'interroger, & de s'instruire avec adresse de mille particularités qui devenoient intéressantes par l'état où se trouvoit son cœur.

Un jour donc que cette même Demoiselle, que l'on nommoit Zélénie, s'étoit rendue à l'appartement de Palladien, & qu'elle venoit lui témoigner toute la part que sa Maîtresse prenoit à son rétablissement, & le désir qu'elle avoit de le

connoître, notre Héros la retint quelques inſtans. Il apprit que Brizalde, âgée de ſeize ans au plus, étoit en effet la plus belle perſonne du monde; qu'elle devoit poſſéder le Royaume de Bulgarie par droit de naiſſance; mais que Dardalon, encore plus envieux de ſa couronne que de ſa beauté, avoit formé le projet de l'épouſer; que la Ducheſſe ayant marqué de l'éloignement pour cette alliance, il l'avoit menacée de raſſembler tous ſes amis & des troupes en aſſez grand nombre pour ravager ſes Etats & la priver de toutes ſes poſſeſſions; qu'effrayée de ſes menaces, Brizalde, ſans appui & ſans amis peut-être, avoit cru devoir diſſimuler & demander des délais; qu'alors il avoit été convenu qu'on attendroit un an, pendant lequel Dardalon joûteroit contre tous ceux qui ſe préſenteroient; & que s'il demeuroit vainqueur, elle ſeroit, au bout de l'année, le prix de ſa victoire: que ce terme enfin alloit expirer, lorſque Dardalon avoit reçu la mort, & que Brizalde s'étoit vue délivrée d'une perſécution qui l'auroit infailliblement conduite au tombeau.

Après le récit de ces faits, dont Palladien voulut connoître tous les détails, il haſarda quelques queſtions ſur l'état du

cœur de la Duchesse : Zélénie vouloit garder le silence ; mais vivement pressée de répondre, elle assura Palladien qu'elle haïssoit mortellement Dardalon, mais sans avoir accordé à qui que ce fût aucune préférence ; du moins, ajouta-t-elle avec un souris fin & politique, jusqu'au jour où elle s'est vue délivrée du Tyran cruel qui faisoit le tourment de sa vie.

» Quoi ! dit Palladien, c'est en perdant » celui qui aspiroit à lui plaire qu'elle seroit » devenue sensible ? Je ne dis point qu'elle » le soit, reprit adroitement Zélénie ; » mais depuis le jour où vous avez acquis » tant de gloire, & où vous lui avez rendu » en quelque façon sa liberté en donnant » la mort à Dardalon, il me semble qu'elle » n'est plus la même. Indifférente à tout » ce qui l'approchoit, aujourd'hui tout » l'occupe ; une aimable vivacité a pris la » place d'une langueur cruelle dans la» quelle elle étoit continuellement plon» gée. Rien ne pouvoit l'amuser, ni même » la distraire ; à présent elle désire des » fêtes, & veut qu'on rassemble à sa Cour » toute sorte de plaisirs. Tous les hommes » lui étoient, pour ainsi dire, odieux ; » & dans ce moment-ci elle les voit tous » avec moins de répugnance ; peut-

» être, ajouta Zélénie en hésitant, en
» est-il un que son cœur préfere. = Dieux!
» elle aimeroit! s'écria Palladien, & de-
» puis l'instant.... = Arrêtez, dit Zélénie,
» ce n'est qu'une conjecture, & sans doute
» je commets une grande imprudence en
» vous confiant ainsi ce que j'ai cru re-
» marquer. Je vous laisse; je ne me suis
» arrêtée ici que trop long-temps; on
» m'attend avec impatience, & vous serez
» cause que je serai grondée. Non, non,
» dit Palladien, votre belle Maîtresse ne
» peut faire que le bonheur de tout ce qui
» l'approche. De grace, en mettant à ses
» pieds mes remercîmens & mes homma-
» ges, dites-lui que jusqu'ici je n'avois
» connu que la gloire, & que je dois à
» mon arrivée dans ses Etats, d'avoir
» senti les premiers mouvemens de mon
» cœur «.

C'étoit précisément là le secret que Zélénie étoit chargée de découvrir. On juge de son empressement à porter à la Duchesse les dernieres paroles de Palladien, & l'on s'attend à toute l'impression qu'elles vont faire sur elle. Mais une chose la tourmentoit encore, & lui causoit de vives inquiétudes. Quel étoit ce jeune Chevalier, à qui, pour acquitter sa reconnois-

ſance, elle ſouhaitoit de donner ſon cœur ? Ses titres, ſa naiſſance, s'accorderont-ils avec les ſentimens qu'il inſpire ? Elle interroge vingt fois Zélénie, & ſes demandes ſont toutes les mêmes. Le connoît-on ? quel eſt ſon nom, ſon rang, ſon pays ? Zélénie ne peut rien répondre, n'eclaircit point ces doutes fatigans ; on la gronde, elle s'excuſe. » Autant » que j'ai pu connoître, dit-elle, à ſa con- » tenance fiere & majeſtueuſe, aux char- » mes répandus ſur toute ſa perſonne, je » ſerois tentée de croire qu'il eſt de noble » & riche Maiſon. =Vraiment je le ſuis de » même, reprit Brizalde avec un peu » d'humeur ; croyez-vous avoir été ſeule » à faire toutes ces remarques ? mais, en- » core une fois, ce ne ſont que des con- » jectures. Si ce n'étoit qu'un ſimple Che- » valier, s'il n'avoit pour lui que ſa va- » leur, comment eſpérer de pouvoir..... ? » Ah ! que les grandeurs, qu'un rang » illuſtre, ſont incommodes, & qu'ils exi- » gent ſouvent de cruels ſacrifices« ! Au milieu de toutes ces incertitudes, l'amour faiſoit dans ſon cœur de rapides progrès.

Après une nuit paſſée dans des agitations continuelles, elle réſolut d'écrire elle-même

elle-même au Chevalier, pour lui faire connoître tout l'intérêt qu'elle prenoit à celui qui lui avoit rendu le service important de la soustraire à la domination d'un Barbare; c'est un prétexte honnête qui ne compromet point sa gloire, & qui semble acquitter sa reconnoissance. Ce que l'on désire a toujours un point de vue favorable sous lequel on l'envisage. Elle écrit:

» Je ne m'accoutume point à me voir » éloignée de la personne du monde qui » m'intéresse le plus; & je vois plus im» patiemment encore ses souffrances. On » dit que votre blessure est prête à se gué» rir. Si vous saviez combien je l'espere » & je le désire! Pourquoi d'odieuses » bienséances s'opposent-elles au désir que » j'aurois à la soigner moi-même? j'irois » lui prodiguer mes secours; & je hâterois » un rétablissement dont la lenteur doit » vous déplaire autant qu'elle m'afflige «.

BRIZALDE.

La fidelle Zélénie fut chargée de porter cette lettre à Palladien, dont l'ame n'avoit pas été plus tranquille. En la lui donnant, elle voulut chercher à le con-

noître, & lui fit à ce ſujet pluſieurs queſtions; mais notre Héros, occupé de la lecture de ce billet, & du trouble qu'il portoit dans ſon cœur, ne ſongeoit point à la ſatisfaire : il traça à la hâte la réponſe ſuivante, & la remit à Zélénie, en la priant d'aſſurer la Ducheſſe qu'il n'étoit point indigne de ſa ſenſibilité.

Oui, j'ai verſé mon ſang pour vous ſervir,
Et vous y paroiſſez ſenſible;
Mais en vain de mes maux vous voulez me guérir;
Non, cette cure eſt impoſſible.
Mon corps ne ſent plus de douleur;
Mais des attraits comme les vôtres,
En le plaignant bleſſent ſi bien un cœur,
Que pour une bleſſure il en reçoit mille autres.

Brizalde ne ſe méprit point au ſens de cette réponſe; & ſi ſon cœur y trouvoit de nouveaux ſujets de s'enflammer, ſon eſprit y voyoit de nouveaux ſujets de craintes. Il fallut pendant quelques jours encore qu'elle fût tourmentée par elles; mais Palladien parut enfin à la Cour. Il y fut reçu avec une pompe toute particuliere; chacun exaltoit ſon courage, & s'empreſſoit tellement pour le voir, l'admirer, lui parler, que Brizalde en étoit impatientée; c'étoit autant de momens qu'on lui déroboit à elle-même. De ſon

côté, Palladien désiroit vivement de connoître comment avoit été reçu l'aveu qu'il avoit osé lui faire. Il sut bientôt qu'il étoit aimé; & son Ecuyer, par une indiscrétion que notre Héros ne désapprouva pas, ayant répandu qu'il étoit l'héritier du trône d'Angleterre, Brizalde vit avec une joie difficile à peindre, que celui que son cœur avoit choisi étoit digne de la main & de la couronne qu'elle lui vouloit offrir.

La satisfaction de l'ame est un fard de plus pour la beauté; jamais Brizalde n'avoit été plus belle & plus séduisante, ses yeux, qui peignoient sa joie, étoient plus brillans & plus tendres. Palladien, persuadé que l'Oracle qui le regardoit étoit accompli, que la Duchesse étoit cette rare Beauté qui lui étoit promise par Orbiconte, s'applaudissoit de sa flamme. Ils s'aimerent, se le dirent, & les Bulgares ne douterent plus que notre Héros ne dût un jour régner sur eux. En effet, Brizalde ayant fait connoître à Palladien les desseins qu'elle avoit sur lui, & voulant tout à la fois acquitter sa reconnoissance & contenter son amour, offrit à son libérateur de lui donner la main. Le fils de Milanor, au comble du bonheur, accepta ses offres précieuses; mais avant

que les Dieux reçussent leurs sermens, il crut devoir en informer son pere. Brizalde vit avec peine que ce respect filial, qu'intérieurement elle ne pouvoit désapprouver, alloit éloigner un moment qu'elle souhaitoit avec bien de l'ardeur; mais il fallut y souscrire. On envoya des Ambassadeurs à Londres, & ce qu'on leur recommanda le plus, fut de hâter leur retour.

Pour charmer cet intervalle, Brizalde ordonna des fêtes. La Duchesse y brilloit toujours par de nouvelles graces, & Palladien n'en sortoit jamais que son cœur n'eût reçu de nouvelles atteintes.

Un jour, ou plutôt sur la fin d'une nuit embellie par un bal délicieux, où cent femmes aimables de la Cour avoient étalé tous leurs charmes, que ceux de Brizalde avoient effacés, notre jeune Héros, fatigué de la danse, cherchoit à prendre l'air; il sort sur une terrasse où mille fleurs différentes répandoient le plus agréable parfum. Il s'y promene seul quelques instans, s'éloigne sans dessein des différentes salles où la danse continuoit encore, & se trouve insensiblement près d'un pavillon qui terminoit ce lieu de délices: les portes en étoient ouvertes, mais il n'étoit éclairé par aucune lumiere. Il croit

entendre quelqu'un se plaindre & soupirer; l'intérêt ou la curiosité lui font prêter une oreille plus attentive; il distingue ces mots, quoique prononcés d'une voix basse & entrecoupée.

» N'accuse pas mon cœur de chercher » à se faire des peines : il m'aime, il me » l'a dit, il est vrai ; mais pourquoi dif- » férer notre bonheur mutuel ? pourquoi, » sous un vain prétexte, différer un » hymen « ?....

Une autre voix de femme répondit : » C'est pour mieux en assurer les nœuds. » Cette délicatesse qu'il a fait paroître, » doit vous le rendre encore plus cher : » ma Princesse, vous êtes ingénieuse à » vous tourmenter, & vos inquiétudes » sont une injustice «.

» Mes inquiétudes (reprit la premiere » personne qui avoit parlé) sont fondées » sur un pressentiment qui m'obsede sans » cesse, & que rien ne peut détruire ; je » crois à chaque instant voir naître mille » obstacles, mille contrariétés s'élever, » se détruire & reparoître encore : que » veux-tu, Zélénie ! une voix intérieure » me dit, m'assure que cet hymen, qui » seul peut me rendre heureuse, ne s'ac- » complira pas.... Dieux ! quel feroit mon

» fort « ! A ces mots, prononcés d'une voix plus élevée, Palladien reconnoît aisément Brizalde ; il n'hésite point à paroître, & cherche à calmer ses craintes.

Brizalde surprise jette un cri ; c'est une raison de plus à Palladien pour la rassurer ; il s'approche, lui parle, il est à ses pieds, & sa bouche, collée sur une de ses mains, ne s'en détache que pour lui jurer une flamme éternelle. Zélénie, persuadée que l'Amant de la Duchesse a bien plus de moyens qu'elle pour dissiper ses inquiétudes, s'éloigne, & ni l'un ni l'autre ne s'empresserent à la retenir.

Plus Palladien assure Brizalde qu'il ne vivra que pour elle, plus la jeune Duchesse lui fait voir des doutes qui l'alarment. Palladien ose la blâmer de s'arrêter à de pareilles chimeres ; il les combat par tout ce que la raison a de plus fort, il les détruit par ses sermens ; mais le langage froid de la raison est foible contre les maux que l'amour cause, & les sermens ne persuadent que les ames crédules. Palladien avoit employé toute son éloquence pour convaincre Brizalde, qu'il ne pouvoit être heureux que par elle, qu'un pouvoir supérieur lui avoit même annoncé qu'elle feroit son bonheur... = Et vous le refusez

ce bonheur, lui dit Brizade, en poussant un profond soupir!... = Moi, je le refuse, cruelle ! est-ce ainsi que vous jugez de l'impression dont mon ame est remplie ? ... = Votre ame.... quoi ! tandis que toute la Cour, que le peuple même vous nomme pour mon vainqueur, & vous choisit pour vous asseoir avec moi sur un trône où secrétement je vous plaçai la premiere, une vaine condescendance vous retient ? vous craignez de former des nœuds sans l'aveu de votre pere ? tous ces retards que le respect mal entendu occasionnent, ne vous causent pas la plus légere impatience? votre amour ou votre indifférence veut donc dépendre de l'auteur de vos jours?... Ingrat, pour vous aimer, moi .... je n'ai consulté que mon cœur.

Palladion, moins piqué qu'attendri par ce discours, n'entreprend point de se justifier; les reproches sont souvent un puissant aiguillon de l'amour. Il se jette une seconde fois aux pieds de sa belle Maîtresse, qui, nonchalamment étendue sur un sopha, ne répondoit à ses sermens que par des soupirs mêlés de larmes. Palladien vouloit qu'elle se convainquît qu'elle étoit adorée ; il vouloit qu'elle l'assurât qu'elle étoit plus tranquille : il la pressoit

de répondre; mais elle s'obstinoit à garder le silence. Palladien, après avoir épuisé tout ce que le raisonnement a de plus fort, tout ce que les sermens ont de plus sacré, ne sachant plus quelles assurances lui donner, & de la vérité & de la constance de sa flamme, la tenoit doucement dans ses bras; & lui-même il ne parloit plus.... Ils resterent quelques instans dans cette situation : Brizalde ne cessoit point de soupirer ; & à chaque soupir Palladien la serroit davantage ; insensiblement leurs bras s'entrelacerent, leur bouche étoient plus près l'une de l'autre ; les larmes échappées à Brizalde mouillerent les joues de Palladien .... qui bientôt sentit aussi couler les siennes.

Les pleurs de deux Amans sont pour leurs ames ce qu'est la rosée pour les fleurs ; elle les fait épanouir, & leur donne une seconde vie. Ils étoient seuls dans un lieu délicieux, dont l'ombre incertaine aidoit à la témérité : l'amoureux Palladien vouloit persuader son Amante ; Brizalde n'étoit pas assez ennemie d'elle-même pour se refuser à des preuves qui devoient la convaincre : l'Amour les inspira, Palladien les fit valoir, & les répéta tant de fois, qu'il fallut bien enfin que Brizalde

avouât qu'elle en étoit contente. Palladien fut heureux, ſon Amante crut l'être, & tous deux ſe promirent la plus conſtante ardeur.... O vous, jeunes Beautés que l'Amour cherche à rendre ſenſibles, ne croyez pas ſi facilement aux promeſſes des Amans ! Si leurs ſermens, quand ils ſuivent l'impulſion des déſirs & provoquent le bonheur, ſont ſi ſouvent trahis, quel fond pouvez-vous faire ſur ceux que vous ne leur arrachez que comme le prix d'un ſacrifice imprudent ?

Brizalde étoit ſans expérience, elle crut ſon Amant ; & Palladien lui-même, à ſa premiere intrigue, croyoit être ſincere. Que ne fera-t-il point pour moi, diſoit cette aimable Princeſſe, quand j'ai tout fait pour lui? Je ſuis le plus heureux des hommes, ſe diſoit Palladien à ſon tour ; je ſuis aimé de la plus belle perſonne de l'univers : les Dieux me l'avoient deſtinée ; mon oracle eſt accompli ; il n'eſt plus de Beauté qui puiſſe me rendre ſenſible.

Brizalde, raſſurée par la poſſeſſion de celui qu'elle aime, n'attendoit plus avec autant d'impatience le retour des Ambaſſadeurs qu'elle avoit envoyés à la Cour de Milanor ; du moins elle charmoit ſon attente, s'amuſoit à former les plans des

fêtes brillantes qui devoient célébrer ſon hymen. Palladien s'amuſoit de la voir ſans ceſſe livrée à ces occupations flatteuſes ; mais comme il avoit anticipé ſur les plaiſirs, qui naturellement n'en auroient dû être que la ſuite, & que chaque jour il en répétoit l'uſage, le retard qu'eſſuyoit la cérémonie ne lui cauſoit ni regrets ni inquiétudes.

Il vivoit depuis quelques ſemaines dans cette douce ſécurité, lorſque la fortune, jalouſe de ſon bonheur, ou qui peut-être lui en préparoit un plus grand, s'aviſa de le troubler.

On ſe rappelle que Landaſtanis & Mantilée goûtoient mille plaiſirs à la Cour d'Angleterre, & que les deux Infantes y tenoient leurs cœurs enchaînés. Le ſeul Simprinel y étoit inactif ; il s'ennuya de ſon indifférence. Réſolu de courir les haſards, & de donner à la gloire des momens qui n'étoient point occupés par l'Amour, il partit de Londres. Ses pas le conduiſirent d'abord au Royaume de Norgalles ; il y vit le pere de Landaſtanis, & reçut de lui les marques de diſtinction dues à l'héritier du trône d'Ecoſſe. Son projet étoit d'y reſter peu de jours ; mais la beauté de Bellanicie, fille du Roi

de Norgalles, fit tant d'impreſſion ſur lui, qu'elle dérangea tous ſes deſſeins. Parvenu à lui faire l'aveu de ſa flamme, aſſez heureux pour ſe voir écouter ſans colere, une ſeule condition lui fut impoſée ; la fierté ſeule de Bellanicie la dicta. Nous avons dit que la renommée avoit porté, dans tous les pays du monde, le bruit de la beauté de Brizalde ; ſur-tout à la Cour de Norgalles on en avoit fait les plus rares éloges. Bellanicie ne les avoit point écoutés tranquillement ; elle en étoit jalouſe : elle brûloit de l'emporter ſur elle ; l'amour de Simprinel lui en offrit les moyens. » Allez, lui dit-elle, en Bul-» garie, portez-y mon portrait que je » vous confie, & faites reconnoître à » tous les Bulgares, & par ſuite à tout » l'univers, que celle que vous aimez peut » diſputer à Brizalde la palme de la beauté, » & même l'emporter ſur elle ; défiez » en champ clos quiconque oſera com-» battre en ſa faveur ; ſoyez aſſuré, » Prince, que ma main ſera le prix du » vainqueur : ſi vous m'aimez autant que » vous le faites paroître, vous devinez » aſſez ce qui vous reſte à faire «.

Simprinel, enhardi par l'amour & l'eſpoir de poſſéder un jour l'aimable &

fiere Bellanicie, part & se rend à Varne (1).
Mais sans se faire aucunement connoître, il annonça le but de son voyage, & défia quiconque oseroit prétendre que Brizalde l'emportoit en beauté sur celle dont il exposeroit le tableau dans l'arene, & qu'il publioit être la Dame de ses pensées & la plus belle de l'univers.

Un défi si étrange arma bientôt nombre de Chevaliers Bulgares, pour le maintien de la beauté de Brizalde; & le combat s'engagea contre Simprinel : mais, soit hasard, soit adresse ou valeur, il triompha d'eux. Fier de ces avantages, & la fin du jour ne lui offrant plus d'ennemis à combattre, Simprinel alloit se retirer, se hâter de partir, & de rapporter aux pieds de Bellanicie ses lauriers & son amour, lorsque Palladien, qui s'étoit absenté de Varne pour peu de jours, y revint. Instruit de ce qui s'étoit passé, étonné de l'audace de ce Chevalier inconnu, bien éloigné de souffrir que la beauté de Brizalde fût ainsi dégradée, il envoya sommer le Chevalier de se trouver le lendemain au même lieu; qu'il y trouveroit

(1) Selon le Romancier, c'étoit la capitale de la Bulgarie & la résidence de Brizalde.

un émule digne de ſa valeur, & qui maintiendroit la beauté de la Ducheſſe.

Simprinel, en acceptant ce défi, demanda que le portrait de Brizalde fût expoſé dans l'arene, comme il expoſeroit celui de la Princeſſe qu'il aimoit, & que les deux portraits appartiendroient au vainqueur.

Ces conditions furent la loi du combat, & le lendemain les Chevaliers ſe meſurerent, & combattirent avec une valeur qui étonna tous ceux que la curioſité avoit conduits à ce ſpectacle : mais il étoit écrit que Palladien triompheroit de tous ſes adverſaires ; Simprinel fut vaincu, & le portrait de Bellanicie appartint au fils de Milanor, qui s'en empara, le fit porter dans l'appartement de Brizalde, & le plaça lui même au deſſous de celui de la belle Ducheſſe, comme un hommage qu'il rendoit à ſes charmes. Mais au milieu du plaiſir que lui cauſoit cette victoire, il regardoit ſouvent le portrait de Bellanicie : une eſpece de reproche qu'il ſe faiſoit à lui-même en détournoit ſes yeux ; mais un mouvement ſecret & plus fort que lui les y ramenoit ſans ceſſe. La nuit venue, il prit congé de Brizalde un peu bruſquement. La Ducheſſe en fut éton-

née ; mais, ingénieuse à s'abuser elle-même, elle n'attribua cette prompte retraite qu'à la fatigue du combat.

Palladien, seul au fond de son appartement, avoit toujours l'image de Bellanicie présente à sa mémoire ; sans le vouloir il la comparoit à Brizalde, & quelquefois il la croyoit plus belle.... Infortunée Souveraine de Bulgarie, pourquoi votre Amant connoissoit-il si bien tous vos charmes ! l'Amour n'est bien souvent que l'enfant des désirs ; vous allez en faire la funeste expérience.

Livré à toutes ces incertitudes, Palladien s'endormit, & crut, pendant son sommeil, entendre une voix qui lui disoit: *Jeune Héros, ce n'est ici que tu dois démourer, parquoi sui la bonne fortune qui t'est promise.*

Ciel ! s'écria-t-il en s'éveillant, me serois-je abusé? La Duchesse ne seroit-elle donc point cette Beauté si rare que le Ciel me destine ? Malheureux !... & j'ai pu triompher de sa douceur, de sa complaisance, de sa foiblesse !... C'est sur la foi des sermens que je lui ai prodigués, c'est dans l'attente des nœuds les plus sacrés, que cette sensible Amante m'a fait jouir d'un bien qui combloit tous mes vœux...

& je la trahirois !...... Non...... Ma mort ſeroit infailliblement ſuivie du parjure..... Mais ſi les Dieux ont parlé, ... ſi leur deſſeins ſur moi exigent que je la fuie,..... que puis-je oppoſer à leurs décrets ?......... Si ce ſont eux qui me rendent coupable, leur influence n'eſt elle pas mon excuſe ?

Agité par ces réflexions cruelles, Palladien vit dans les airs cette foible lueur qui annonce le jour ; il ſentit combien il auroit de peine à ſupporter les regards de ſa tendre Brizalde, & tout ce qu'il auroit à ſouffrir de ſes juſtes reproches. Il appela ſon Ecuyer, donna ſes ordres pour ſon départ, & lorſque le ſoleil parut, il étoit déjà loin de la malheureuſe Ducheſſe.

Nous ne rapporterons point tout ce qu'éprouva Brizalde à ſon réveil, lorſqu'elle apprit que Palladien avoit quitté ſes Etats ; ſa douleur fut inexprimable : mais elle fut bien plus grande encore, lorſqu'après quelques ſemaines elle s'apperçut que ſon Amant ne lui avoit pas ſeulement laiſſé des regrets à dévorer, & qu'elle connut qu'elle portoit dans ſon ſein le gage d'une tendreſſe qu'elle s'étoit flattée de voir durer toujours. A quelles craintes, à quelles inquiétudes ne fut point livrée cette Amante délaiſſée ! que de

pleurs ſes beaux yeux répandirent, & combien ſes mortelles douleurs durent influer ſur le malheureux enfant dont elle ne pouvoit plus douter qu'elle ſeroit mere un jour ! Laiſſons-la s'affliger de l'infidélité de ſon Amant, & ſuivons-le dans les nouveaux haſards auxquels la fortune va l'expoſer encore.

Nous ne nous arrêterons point à raconter toutes les joûtes auxquelles Palladien ne ſe préſenta que pour remporter des victoires plus ſignalées les unes que les autres. Le Romancier, peu ſoigneux de lui éviter des fatigues, le fait courir avec une rapidité incroyable de Royaume en Royaume, par-tout le rend vainqueur & amoureux, & par-tout lui fait abandonner les Beautés qui le ſéduiſent, ſous divers prétextes, & très-ſouvent parce qu'il eſt averti par Orbiconte, que celle qu'il veut aimer n'eſt pas celle que le Sort lui réſerve.

C'eſt principalement ce qui lui arrive en France, où il combat à outrance un Chevalier amoureux de la belle Roſemonde, fille du Roi de Paris. Au moment qu'il eſt près de lui donner la mort, il eſt averti que Roſemonde doit épouſer ce même Chevalier qu'il a vaincu, que tel eſt l'arrêt du Deſtin ; conſéquemment, qu'il

qu'il doit donner la vie à ſon adverſaire, & ne plus ſoupirer pour cette belle Princeſſe; Palladien obéit avec ſa docilité ordinaire. Orbiconte le prévient encore qu'il doit arriver le lendemain à Paris un Prince de Turquie avec le portrait d'une Princeſſe charmante, qui eſt enfin celle à laquelle il doit prétendre; elle lui annonce qu'il faut qu'il combatte ce Prince, qu'il lui faſſe avouer le nom de cette Beauté & le lieu qu'elle habite, qu'il s'y rende, & que c'eſt là qu'il doit enfin recueillir le prix de tous ſes travaux.

Cet avertiſſement lui donne un nouveau courage. Lancarnel arrive en effet (c'eſt le nom du Prince Turc): il ſe meſure avec Palladien, qui reſte vainqueur. Son adverſaire lui remet le portrait d'une Princeſſe, qu'il lui dit être la fille du Roi d'Aquilée & niece de la ſage Orbiconte. Palladien, au comble de ſa joie, quitte Paris couvert de gloire, comblé des préſens de toute la Cour, & prend la route d'Aquilée.

Il lui arriva encore bien des aventures; mais enfin, en entrant ſur les frontieres de ce Royaume, il rencontra le Chevalier Broantin, celui qu'il avoit ſauvé d'un ſi grand danger, & pour lequel la Demoi-

ſelle, envoyée par Orbiconte, avoit imploré ſon aſſiſtance. Ce Chevalier, ſurpris, mais enchanté de revoir Palladien, à qui il devoit l'honneur & la vie, lui offrit ſes ſervices, & lui demanda quel haſard l'avoit conduit ſi loin des lieux où jadis ils s'étoient rencontrés. Palladien l'ayant ſatisfait, Broantin lui promit de le préſenter au Roi d'Aquilée, dont il étoit parfaitement connu, & même conſidéré : mais comme ils n'étoient alors qu'à une journée du Château de la Dame Orbiconte, Palladien fit réflexion qu'il lui avoit trop d'obligations pour ne pas ſe détourner & lui aller rendre ſon hommage. D'ailleurs Broantin le prévint qu'Orbiconte étoit ſœur du Roi d'Aquilée, qu'elle avoit ſur lui le plus grand pouvoir, & qu'avec le deſſein qui le conduiſoit dans ce Royaume, il étoit important de la mettre dans ſes intérêts. Ils convinrent donc de ſe rendre auprès de la Fée, & le lendemain vers le midi ils y arriverent.

L'Art d'Orbiconte lui avoit appris que Palladien viendroit inceſſamment la voir, ou plutôt ſes enchantemens avoient préparé cette viſite, & un Oracle du Deſtin avoit impoſé à la Fée la loi irrévocable de

le recevoir, & de se prêter à tout ce qui devoit se passer pendant le séjour de notre Chevalier dans son Palais enchanté. Orbiconte avoit trois nieces ; il devoit naître de chacune d'elles un Héros, qui, par la suite, surpasseroit en vaillance & en courage tous ceux connus jusqu'alors ; &, par une singularité digne d'un Oracle romanesque, le Destin avoit prononcé que ces trois Héros auroient le même pere. La Fée, soumise à ce décret, avoit jeté les yeux sur Palladien pour l'accomplir. On juge aisément, d'après cela, de l'accueil qu'elle lui fit, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnoient.

Vers le milieu d'un côteau de l'aspect le plus riche & le plus riant, on appercevoit de loin le superbe Château de la Dame Orbiconte. L'architecture en étoit aussi rare par son élégance, qu'étonnante par l'éclat des matériaux qui y étoient employés. Une immense avenue de six rangées d'arbres d'une hauteur extraordinaire, conduisoit à une grille dont le travail recherché surpassoit tout ce que l'Art avoit produit jusqu'alors. De larges fossés, revêtus de marbre blanc, & remplis d'une eau limpide & plus transparente que le cristal, entouroient

le Château, & étoient bordés, en dedans comme en dehors, d'une magnifique colonnade. Les cours étoient immenſes, & ornées de ſtatues merveilleuſement travaillées. On paſſoit enſuite ſous un périſtile auſſi noble que riche, où des bas-reliefs d'une élégance ſurprenante repréſentoient tous les amours des Dieux. Nos Voyageurs y furent abordés par un Officier d'Orbiconte, à la tête d'une troupe nombreuſe de ſoldats armés de toutes pieces, d'une taille & d'une force peu communes. Broantin annonça que Palladien venoit rendre ſes hommages à Orbiconte, & qu'il la ſupplioit de le recevoir. L'Officier répondit qu'il alloit la prévenir, & les fit paſſer dans un premier ſallon en rotonde, rempli de vaſes précieux, & orné de peintures de la plus grande beauté. Palladien ne pouvoit ſe laſſer d'admirer tant de merveilles, & les conſidéroit encore, lorſque l'Officier vint le prévenir qu'Orbiconte alloit paroître. En effet, après quelques inſtans on la vit arriver du fond d'une galerie ſuperbement décorée : elle étoit accompagnée de trois jeunes perſonnes vives & jolies; c'étoient ſes trois nieces ; elles n'étoient pas filles du Roi d'Aquilée, mais d'un autre

frere de la Fée. Elle marqua d'abord à Palladien le plaisir qu'elle avoit de le voir, & Palladien s'empressa de lui témoigner sa reconnoissance de tout ce qu'elle avoit fait pour lui: ensuite elle lui dit qu'elle attendoit de lui un important service; que son frere le Roi d'Aquilée étoit en guerre avec un ennemi puissant; que les armées étoient en présence, & probablement à la veille d'une bataille; qu'elle espéroit qu'il ne refuseroit pas de s'y trouver, & que le fond qu'elle faisoit sur sa valeur & son intrépidité dans les combats, la rassuroit d'avance sur un événement d'où dépendoit peut-être la Couronne de son frere. Elle lui ajouta, que ce service qu'elle lui demandoit ne resteroit sûrement pas sans récompense, & que le Roi d'Aquilée le reconnoîtroit de la maniere la plus éclatante. Palladien, toujours ardent à saisir les occasions de se signaler, vouloit dès le jour même aller joindre l'armée; mais Orbiconte changea sa résolution, en l'assurant que rien ne pressoit encore, & qu'elle lui promettoit de l'avertir assez à temps pour s'y rendre: en attendant, elle lui dit qu'elle vouloit jouir de l'avantage de le recevoir & de lui procurer tous les plaisirs qu'elle pourroit

raſſembler. En diſant ces mots, ils arriverent dans un ſallon dont rien ne pouvoit égaler la richeſſe & l'élégance. Palladien ne ceſſoit d'admirer tout ce qui s'offroit à ſes regards ; mais ce qui les fixoit le plus, c'étoit la beauté de chacune des nieces d'Orbiconte ; rien de plus parfait n'étoit ſorti des mains de la Nature ; jamais plus d'appas, plus de graces ne s'étoient trouvés raſſemblés. Orbiconte s'en apperçut, & ne ſongea plus qu'à mettre à fin ſes projets, & à preſſer l'accompliſſement de la prédiction qui lui avoit été faite.

Sur la fin de la journée, après avoir parcouru des jardins immenſes, & qui offroient à chaque pas tout ce que l'Art, joint à la Nature, peut réunir de plus agréable, on ſe rendit dans un boſquet placé à l'extrémité d'un ſuperbe canal ; & l'on y fut à peine arrivé, que l'on entendit un concert délicieux. L'aînée des nieces d'Orbiconte (Junonie) y chanta. Rien n'égaloit la douceur & la légéreté de ſa voix ; elle mettoit tant d'ame & d'expreſſion dans ce qu'elle débitoit, que Palladien ne put s'empêcher de ſe dire à lui-même, qu'on ne pouvoit rendre avec tant de juſteſſe & de force

les charmes de l'amour, ſans avoir le cœur diſpoſé à devenir ſenſible. Cette réflexion lui fit fixer Junonie avec une attention particuliere, & le décida à lui donner ſur ſes couſines une préférence qui juſqu'alors étoit reſtée indéciſe. Notre Héros ne ſe flattoit point que Junonie fût celle que le Ciel avoit marquée pour combler un jour tous ſes vœux; mais un attrait inconnu, un ſentiment dont il n'étoit pas le maître, l'entraînoit, & le forçoit à lui rendre des hommages. Il l'aborda pour lui adreſſer tous les éloges dus à ſes talens, & ce prétexte naturel & ſimple les conduiſit à une converſation qui, de vague qu'elle étoit d'abord, devint peu à peu plus intéreſſante, & finit par rendre Palladien amoureux. Orbiconte voyoit ſans peine leurs entretiens; elle faiſoit plus, elle les protégeoit en quelque ſorte, &, ſans affectation, veilloit à ce qu'ils ne fuſſent point interrompus. Junonie, de ſon côté, avoit vu Palladien avec un plaiſir qu'elle n'avoit point encore éprouvé; aucun mortel ne l'avoit juſqu'alors rendue ſenſible, mais elle avoit diſtingué le fils de Milanor dès le premier moment. Flattée des éloges qu'il lui avoit prodigués, elle les avoit reçus avec cette

ſatisfaction que l'on éprouve à s'entendre dire des choſes agréables par la perſonne à qui l'on ſe propoſe de plaire. Deux cœurs qui ſe cherchent l'un & l'autre, ont bientôt trouvé le moyen de s'entendre & de ſe réunir. Palladien fut heureux, & Junonie apprit de lui à devenir ſenſible. Mais il étoit difficile que l'on ne s'en apperçût pas; l'amour ſatisfait eſt rarement ignoré; tout le décele, & des yeux attentifs ou jaloux ne s'y trompent pas. Junonie ne conſerva pas long-temps ſa conquête; quelques jours s'étoient à peine écoulés, que Palladien fut ſéduit par d'autres charmes, & qu'il brûla d'en devenir le maître.

L'on étoit au cœur de l'été. Après une journée, dont la chaleur avoit été preſque inſupportable & s'étoit ſoutenue même pendant une partie de la nuit, Palladien ſortit de ſon appartement à l'inſtant où le jour commençoit à peine à paroître, & fut chercher dans les jardins d'Orbiconte ce frais délicieux, qui, dans les beaux jours de l'été, prévient, devance l'aurore, & rend aux fleurs le parfum dont l'ardeur brûlante du ſoleil les avoit privées. Il ſuit ſans deſſein la premiere allée qui ſe préſente; elle le conduit dans un endroit écarté, où déjà mille oiſeaux chan-

toient les douceurs de l'amour & de leur liberté; des eaux jaillissantes joignent à la beauté du spectacle, un murmure flatteur. Il avance : quel est son étonnement, lorsqu'à travers le feuillage il apperçoit une femme dans le bain ! Son premier mouvement est de respecter, & de fuir ; le second est, avant de quitter ces lieux, de jeter au moins le coup d'œil de la curiosité sur la Beauté que le hasard offre à ses yeux. Ce coup d'œil suffit pour le retenir, & les appas qu'il voit & qu'il admire, de discret qu'il vouloit être, le rendent téméraire, audacieux, & vont en faire un infidele. En effet, il approche, & n'est apperçu que lors qu'il n'est plus temps de rien dérober à sa vue : c'étoit Palladie, seconde niece d'Orbiconte, que le hasard lui offroit. Se croyant seule, & n'imaginant pas qu'elle pût être surprise, elle étoit sans suite, sans précaution, & sans défense. D'abord, véritable ou dissimulée, elle montra la plus grande colere : notre Héros s'excusa du mieux qu'il lui fut possible. La fureur de la niece d'Orbiconte dégénéra peu à peu en reproches simples; &, pour les faire cesser, ou plutôt pour les mieux mériter, Palladien s'ap-

prochoit insensiblement : enfin, la Baigneuse eut recours aux prieres, pour l'engager à s'éloigner ; mais, dans une pareille circonstance, devoit-elle être écoutée ? Elle eut beau prier, presser, conjurer, ordonner, c'étoit le cas de la désobéissance ; le soleil qui doroit à peine la cime des montagnes de ses rayons, l'air pur & frais qu'on respiroit dans ce lieu plein de délices, la circonstance aussi flatteuse qu'imprévue, la beauté de Palladie, ses charmes que rien ne cachoit aux regards de notre Héros, tout le portoit à la témérité, &, pour la seconde fois, l'amour le combla de ses faveurs pendant son séjour au Palais d'Orbiconte.

Toutefois revenu du premier moment de délire où le plaisir l'avoit plongé, Palladien s'inquiéta lui-même des suites de ces aventures ; il craignoit de se trouver avec deux femmes, qui, sans le savoir, prétendroient également à ses prévenances & à ses soins. Il ne se flattoit pas de les tenir long-temps dans l'ignorance des plaisirs qu'elles lui avoient procurés l'une & l'autre. Il voyoit déjà leurs doutes s'élever, leurs soupçons s'accroître, leur jalousie se manifester, & peut-être leur dépit & leur colere se

réunir pour l'accabler. Effrayé de ses conjectures, il attendit avec impatience le moment où Orbiconte seroit visible, résolu de prendre congé d'elle, & ne doutant pas que l'ardeur qu'il montreroit pour se rendre auprès du Roi d'Aquilée & combattre ses ennemis ne lui fût agréable : il se flattoit qu'il seroit déjà loin de ces lieux, que pourtant il ne pouvoit s'empêcher de regretter, lorsque le soleil auroit fourni la moitié de sa course; mais il ignoroit que dans tout ceci il obéissoit aux décrets d'une Puissance supérieure. Orbiconte ne se rendit point à ses instances; au contraire, elle l'assura que le temps n'étoit point encore arrivé où sa valeur devoit se signaler pour le Roi son frere; qu'elle seroit exactement informée du moment où sa présence seroit nécessaire à l'armée d'Aquilée, & qu'alors elle seroit la premiere à le presser de s'y rendre. Elle ajouta, que jusqu'à ce moment elle désiroit le retenir près d'elle, & qu'elle y rassembleroit assez de plaisirs, pour qu'il n'eût point à regretter d'y avoir prolongé son séjour.

Il étoit impossible de résister; Palladien fut forcé d'abandonner le projet qu'il avoit formé de s'éloigner : toutes ses craintes

se renouvelerent sur le motif qui lui avoit fait désirer la fuite; mais il s'arma de courage, en se promettant d'user d'une circonspection si étudiée, que du moins il retarderoit, autant qu'il lui seroit possible, un éclat qu'il croyoit inévitable, & dont il redoutoit tant les suites.

Orbiconte en effet préparoit chaque jour une nouvelle fête ou de nouveaux plaisirs. Ce jour même où Palladien croyoit s'éloigner d'elle, il y eut une chasse brillante : toute la Cour d'Orbiconte y fut rassemblée, & y parut avec le plus grand éclat. Les Princesses ses nieces principalement s'y montrerent vêtues en Amazones, avec une élégance qu'il seroit impossible de définir. Palladien, monté sur un cheval de grand prix, caracoloit autour d'elles avec une assurance plus apparente que réelle : elles le reçurent avec une égale bonté, & l'on parut de tous les côtés ne s'occuper que des plaisirs du moment. Toutefois Junonie s'approchoit souvent de notre Héros, lui parloit à demi-voix, & l'embarrassoit beaucoup pour lui répondre. Palladie voyoit avec peine sa cousine rechercher ces entretiens secrets, &, dès qu'elle s'en appercevoit, se hâtoit de les interrompre,

en se joignant à la conversation. Junonie remarqua cette affectation ; Palladie s'étonna de ce que sa cousine cessoit de parler toutes les fois qu'elle s'approchoit. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer leurs esprits ; & l'on sait avec quelle rapidité la jalousie conduit ses progrès. Palladien voyoit s'allumer entre elles le flambeau de la discorde ; il en jugeoit par des reparties seches, & souvent très-ameres, qui échapperent à l'une & à l'autre. La chasse finit. On rentra dans le Château, où l'on n'eut que le temps de changer de vêtemens, pour paroître dans un bal qui devoit terminer cette journée. Pour le rendre plus piquant, Orbiconte permit qu'on y parût masqué (1). Palladien craignoit ce moment. Il se doutoit bien que les deux Princesses profiteroient de la liberté du masque pour s'attaquer réciproquement, & peut-être pour faire éclater toute leur jalousie. Son premier dessein fut de n'y pas paroître ; mais il étoit arrêté sans doute que ses résolutions demeureroient sans effet. Orbiconte

(1) On a peine à comprendre que l'usage des bals masqués ait déjà été connu dans ces temps héroïques ; mais du moins ils l'étoient au seizieme siecle, & lorsque le Roman de Palladien a été composé : ainsi cette erreur sur l'ancien costume doit être imputée au premier Auteur.

l'y conduisit elle-même, & le retint auprès d'elle assez long-temps ; ensuite elle lui rendit sa liberté, & fut joindre d'autres personnes. Palladien cherchoit à reconnoître les Princesses dans le bal ; il étoit certain qu'elles y étoient masquées : il passoit continuellement d'une salle à l'autre, examinoit tout avec attention, prêtoit l'oreille à chaque conversation, sur-tout à celles qui paroissoient couvrir quelque mystere. Beaucoup de masques l'attaquerent ; il leur répondoit, les suivoit, les agaçoit à son tour, toujours persuadé qu'enfin il découvriroit ce qui lui paroissoit si important à connoître : mais ce fut inutilement. — Il y avoit quelques instans qu'il étoit seul, lorsqu'un masque, qu'il crut être une femme, l'aborda, &, après quelques propos vagues, lui dit tout bas, qu'elle avoit quelque chose de très-intéressant à lui communiquer. En même temps, ce masque l'entraîna dans une piece moins fréquentée, & l'ayant fait asseoir, lui dit qu'il étoit bien étonnant qu'un Chevalier dont la valeur & le courage retentissoient dans tout l'Univers, fût insensible à l'amour, & que loin de s'enflammer pour mille objets, qui sans

doute s'empresseroient à lui plaire, il poussât la froideur au point de ne pas s'apperçevoir même du trouble qu'il portoit dans les cœurs. Ce discours convenoit si peu à Palladien, qu'il étoit indécis sur ce qù'il avoit à répondre. Cependant, craignant que ce ne fût quelque piége & qu'on ne cherchât peut-être à le forcer d'être indiscret, il se tint sur la réserve, & ne montra que de la curiosité de connoître celle qui lui faisoit un tel reproche. La conversation s'échauffa insensiblement; & comme on le pressoit vivement de déclarer si son cœur étoit libre, & si l'on pouvoit espérer que la plus vive ardeur fût payée d'un égal retour, notre Héros crut que la prudence exigeoit qu'il se séparât de ce masque importun : il s'étoit levé dans ce dessein; mais on l'arrêta, en lui disant que l'indifférence cruelle dont il payoit un aveu que le plus brûlant amour avoit arraché, alloit causer la mort d'une personne charmante, & qui, s'il la connoissoit, n'éprouveroit sûrement pas ses mépris. Etonné de ce qu'il entend, il ne peut cacher le désir qu'il a de connoître l'objet que, sans le savoir, il a rendu sensible. Plus on refuse à le satisfaire sur ce dernier point, plus il insiste. Le masque alors feignant de se rendre à ses

empreſſemens, lui dit d'aller l'attendre dans une galerie qu'il lui indique, l'aſſurant que dans peu de momens on viendra l'y trouver. Mille réflexions nouvelles s'éleverent alors dans ſon eſprit; mais toutes furent écartées : il promit de s'y rendre, après s'être montré quelques inſtans dans le bal, pour que la longueur de ſon abſence fût moins remarquée.

En effet, arrivé dans le lieu qui lui avoit été indiqué, une femme dont il ne put démêler les traits, à cauſe du peu de lumieres dont le lieu étoit éclairé, l'aborde & lui dit : » Venez, Prince, ſuivez un » guide auſſi diſcret que fidele, & ſachez » jouir de tous les plaiſirs que l'amour « vous prépare «.

La ſurpriſe de notre Héros augmentoit à chaque pas ; mais réſolu de mettre à fin cette nouvelle aventure, il ſuit en ſilence celle qui le conduiſoit. Après de longs détours, il arrive enfin dans un ſallon dont la richeſſe & l'élégance ſeroient impoſſibles à dépeindre. Là, ſon guide le quitta, en lui diſant encore de l'attendre. Après quelques inſtans, on reparut ; &, après avoir exigé de lui le plus grand ſecret, on le fit paſſer par pluſieurs petits cabinets, qui tous inſpi-

roient une douce volupté ; le dernier n'étoit éclairé que par une ſeule bougie, dont la lumiere étoit encore diminuée par un garde-vue ; l'ombre, généralement répandue, laiſſoit tout appercevoir, mais ne permettoit pas de rien diſtinguer.

Palladien fut laiſſé dans ce lieu de délices, & celle qui l'y avoit conduit ſe retira. Il portoit de toutes parts ſes regards étonnés, lorſque dans une eſpece d'alcove, où l'ombre étoit plus forte encore que dans le reſte de l'appartement, il entendit pouſſer un profond ſoupir. Il s'en approche, & croit voir une femme nonchalamment couchée ſur des carreaux, dans le déshabillé le plus galant & le plus voluptueux........ Eh quoi ! dit-il, ſuis-je donc au ſéjour d'Amathonte ou de Paphos ? Eſt-ce Vénus qui repoſe en ces lieux ?...... » Ceſſez Prince, lui répondit-» on, cette galanterie déplacée ; & con-» venez que vous ne voyez ici qu'une » perſonne malheureuſe & bien à plain-» dre, puiſqu'elle n'a pu ſe défendre de » vous aimer, & que vous n'avez pas » diſtingué le moindre de ſes regards «.

Palladien ne démêla point, au ſon de la voix, à qui il avoit affaire ; mais il y reconnut

du moins que ce n'étoit ni l'une ni l'autre des Princesses qui l'avoient déjà comblé de leurs faveurs. Rassuré par cette certitude, il s'empressa de désabuser cette Belle sur ce qu'elle appeloit son malheur. Il n'eut pas de peine ; sa démarche annonçoit assez qu'elle-même cherchoit à le croire.

Nous ne rapporterons point tout ce qu'ils se dirent ; il suffit seulement à nos Lecteurs d'apprendre que le Destin réservoit à Palladien cette troisieme victoire ; & si l'on se rappelle l'Oracle prononcé sur les trois nieces d'Orbiconte, on ne doutera plus que cette Beauté ne fût Vénérée, la derniere des Princesses.

Depuis quelques heures le bal étoit fini, chacun étoit retiré, le jour même commençoit à paroître, lorsque la même femme qui avoit conduit Palladien, vint mettre fin aux plaisirs qu'il avoit goûtés. Ce ne fut pas sans de vifs regrets que Vénérée vit la nécessité de se séparer d'un Héros à qui elle avoit tout sacrifié : mais combien de fois le devoir, la bienséance, le respect humain n'ont-ils pas coupé le fil des plaisirs !

Palladien, comblé de tant de faveurs, ignoroit encore à qui il les devoit, mais

il se promettoit bien de faire à cet égard toutes les recherches possibles : ces projets s'évanouirent encore. Dès le lendemain, Orbiçonte, que son art avoit instruite sans doute de ce qui s'étoit passé, & qui peut-être en avoit facilité les moyens, déclara au fils de Milanor que la gloire l'attendoit aux plaines d'Aquilée. Il partit, non sans laisser après lui bien plus de regrets qu'il n'en éprouvoit lui-même.

Après une marche de trois jours, notre Héros, suivi de Broantin & de son Ecuyer Licelie, arriva à Baldine. Les armées étoient en présence sous les murs de cette ville. Les Pannoniens avoient prodigieusement resserré l'armée du Roi d'Aquilée, & l'on ne voyoit d'autre ressource que de leur livrer bataille. Nos Voyageurs furent présentés au Roi & aux Princes d'Aquilée dans le moment où ils faisoient la revue de leurs troupes. Ils furent reçus avec honneur ; Orbiconte avoit prévenu son frere de la valeur de Palladien, & de tout ce qu'il avoit droit d'attendre d'un courage que rien encore n'avoit pu vaincre.

Dès le lendemain le combat s'engagea, & bientôt les deux armées furent aux mains. Palladien, qui jusque-là n'avoit encore pris aucun poste fixe, examinoit

attentivement quel étoit le côté où les ennemis rassembloient le plus de forces; c'étoit où le péril étoit le plus grand, qu'il vouloit se porter. A peu près vers le centre, il apperçut un corps de troupes formidable, à la tête duquel il vit un Géant nommé Murimalde, qui portoit par-tout devant lui le carnage & la mort. Une troupe d'élite du Roi d'Aquilée venoit d'être repoussée par lui avec une perte considérable, & contrainte de céder à la force; Palladien y vole avec Broantin, Licelie, & cent jeunes Chevaliers. La foudre n'est pas plus prompte que sa marche rapide vers l'ennemi, & ses effets sont bien moins terribles encore. Cette troupe formidable que commandoit Murimalde est enfoncée au premier choc, le Chef est tué, & le reste est livré au plus affreux carnage. La victoire a bientôt abandonné les Pannoniens, qu'un succès si imprévu étonne & déconcerte; l'épouvante gagne tous les esprits; la mort qui vole de toutes parts frappe ceux qui ne peuvent trouver leur salut dans la fuite. La défaite est complette, & les Rois de Thrace & de Pannonie ne doivent qu'à la vîtesse de leurs chevaux le triste avantage de conserver des jours qu'ils vont couler dans l'amertume & dans la honte.

Almiden & Rorian, fils du Roi d'Aquilée, conduisirent eux-mêmes à leur pere le brave Palladien, en l'assurant que c'étoit à lui seul qu'on devoit la victoire. L'armée prit ses quartiers, & les Princes suivirent le Roi dans la ville d'Aquilée. Ce Monarque étoit impatient d'y présenter son libérateur à la Reine & à la Princesse sa fille, & de lui marquer toute sa reconnoissance.

Cette entrevue décida du sort de Palladien; l'accueil que lui fit la Princesse d'Aquilée, sa beauté, ses graces, quelque nouvel attrait enfin qu'il ne pouvoit définir, fit sur lui une telle impression, qu'il ne put s'empêcher d'avouer à Broantin, qu'il aimoit enfin véritablement, & qu'il aimoit pour sa vie.

De son côté, la Princesse n'avoit pas vu le Héros sans éprouver des sentimens jusqu'alors étrangers à son cœur, mais qui lui étoient chers par le plaisir & la douce émotion qui en étoient la suite.

Quoiqu'intérieurement ils formassent les mêmes désirs, leur secret à l'un & à l'autre étoit encore renfermé dans le fond de leur pensée. Ils se cherchoient sans cesse, se rencontroient toujours avec plaisir; enfin ils s'aimoient, mais n'osoient encore se le dire.

Au milieu des fêtes brillantes qui célébroient la victoire importante que Palladien avoit décidée, tandis que chaque jour augmentoit l'intérêt que nos Amans prenoient l'un à l'autre, un événement imprévu pensa changer en cyprès les myrtes que l'Amour leur avoit destinés.

Le Géant Sulberne, parent & ami de Murimalde, vint à la Cour d'Aquilée, & demanda vengeance de sa mort. Il dit au Roi, avec une fierté insultante, qu'il venoit défier son vainqueur, & que s'il lui refusoit de le combattre, il étoit décidé à rassembler assez de troupes pour envahir ses Etats & les réduire en cendres.

Le Roi, indigné de cette menace, mais redoutant ses effets, ne savoit que répondre. Palladien ne le laissa pas long-temps dans cette cruelle incertitude; il se présenta à Sulberne, &, après avoir jeté sur lui le regard de la fureur & du mépris, il supplia le Roi de permettre qu'il punît son audace. Le combat fut indiqué pour le surlendemain, & le Roi voulut que toute la Cour en fût témoin.

Le jour où cette scene se passa, avoit été marqué pour des fêtes qui devoient se terminer par un banquet royal, où Palladien fut admis, quoiqu'on ne fût point

encore qu'il devoit sa naissance au Roi d'Angleterre. Les services qu'il avoit rendus étoient d'une nature à écarter toute étiquette contraire aux honneurs qu'il étoit juste de lui rendre. Notre Héros n'étoit ni moins tranquille, ni moins amoureux, en attendant le moment de combattre le nouvel ennemi qui s'offroit à sa valeur; mais il n'en étoit pas de même de la Princesse d'Aquilée. Inquiete, tremblante sur le sort de celui que son cœur préfere, elle pouvoit à peine dérober à tous les regards sa tristesse, & des larmes qui, malgré ses efforts, couloient de ses beaux yeux. Palladien s'en apperçut; il osa lui demander le motif du chagrin qu'elle faisoit paroître. » Eh quoi! lui répondit cette » Princesse, vous allez courir les plus » grands dangers, vos jours sont menacés, je puis vous perdre, & vous me » demandez ce qui m'afflige?... Ah! lui » dit Palladien, daignez vous rassurer; » ces mots que vous venez de prononcer, » ces mots qui font tout mon bonheur, » ont décidé la victoire. Oui, Prin» cesse adorable & sincérement adorée, » je triompherai, je le jure, & c'est à » vos pieds que je veux déposer ma nou» velle gloire; puisse-t-elle vous con-

» vaincre de tous les ſentimens que vous » m'avez inſpirés, & qui ſont ſi profon- » dément gravés dans mon cœur, que la » mort même ne pourroit les en arracher «!

Cet aveu fit plaiſir à la Princeſſe, mais ne fit que redoubler ſes craintes. Enfin, le moment arriva où Palladien devoit combattre Sulberne. Toute la Cour ſe plaça ſur une eſtrade magnifiquement ornée; le Roi d'Aquilée étoit plein de confiance dans la bravoure extrême de Palladien; la Princeſſe faiſoit des vœux pour ſes ſuccès, & jamais, dit le Romancier, priere n'avoit été plus fervente.

Dès que les Juges du camp furent arrivés, les deux champions parurent, &, après avoir été témoins de la lecture des conditions du combat, ils prirent du terrein l'un & l'autre, & ſe diſpoſerent à vaincre.

Sulberne joignoit à la force, qu'il tiroit de ſa taille monſtrueuſe, une adreſſe & une agilité peu communes; il fournit pluſieurs paſſes, dans leſquelles la lance de Palladien ne fit que gliſſer légérement ſur ſon armure: au contraire notre jeune Chevalier avoit été atteint par ſon ennemi avec une telle vigueur, qu'il en avoit perdu ſes arçons, & que l'on crut, dans le premier moment, que ce combat alloit être le

terme de sa gloire. Mais s'étant raffermi, il rassembla de nouvelles forces, prépara de nouvelles attaques contre un ennemi qui lui parut mériter toute son attention, & fit voir à l'assemblée, déjà inquiete sur son sort, qu'il étoit bien loin d'abandonner la victoire.

Nos champions s'assaillirent de nouveau; leurs lances se rompirent au premier choc, & volerent en éclats: c'étoit le cas de recourir à leurs épées. A peine Sulberne eut-il sorti la sienne du fourreau, qu'on fut étonné de voir, au lieu de la lame, un rayon de flamme d'une vivacité extraordinaire. Cette vue inquiéta moins Palladien que le reste de l'assemblée; mais il connut toutefois combien il étoit important d'écarter les effets d'une arme qui tenoit du prodige. Du premier coup que Sulberne porta, le cheval de Palladien fut blessé à mort: celui-ci le sentant foiblir sous lui, dirigea sa chute de maniere qu'il tomba sur celui du Géant, & qu'il eut la faculté de lui porter un coup si vigoureux, qu'il le renversa lui-même dans l'arene. Nos deux combattans s'étant relevés, rien ne fut comparable à leur animosité; ils s'attaquoient, se cherchoient, se repoussoient avec un achar-

nement incroyable. Déjà le ſang ruiſſeloit de part & d'autre, lorſque la Princeſſe d'Aquilée, voyant couler celui du Héros qu'elle aimoit, perdit l'uſage de ſes ſens; une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage, ſes beaux yeux ſe fermerent, & l'on trembla pour ſes jours, en l'emportant au fond du Palais de ſon pere.

Un pareil événement ne pouvoit que cauſer une prodigieuſe rumeur. Le Roi, la Reine, toute la Cour effrayée, s'empreſſoient auprès de la Princeſſe, & lui prodiguoient des ſoins dans l'eſpoir de la rappeler à la vie. Quoique nos champions duſſent s'occuper, moins de ce qui ſe paſſoit hors de la lice, que de leur combat, cependant Palladien avoit levé les yeux ſur l'eſtrade; il avoit cru s'appercevoir de ce qui s'y paſſoit. Le danger d'une Princeſſe qu'il avoit juré d'adorer toujours, & qu'il ne doutoit point être celle que le Ciel lui réſervoit comme la récompenſe de ſes nobles travaux, lui rendit de nouvelles forces. Il fond ſur Sulberne avec une telle impétuoſité, que ſon ennemi, non ſeulement en fut étonné, mais qu'il fut forcé de foiblir. Cependant le combat peut-être eût encore duré long-temps, ſi,

en perdant l'équilibre, il n'eût rendu à ſon adverſaire un avantage dont celui-ci profita pour le renverſer abſolument. Vainement après ſa chute, qui fit trembler toute l'arene, implora-t-il la clémence du vainqueur. Palladien étoit trop irrité; ſans vouloir l'écouter, il lui trancha la tête; ce fut le dernier acte de ſes forces épuiſées dans un combat, dont la longueur & la vivacité n'avoient point d'exemple. Le vainqueur tomba lui-même, exténué de fatigues, & par la perte de ſon ſang. Broantin & Licelie, qui avoient mille fois tremblé pour ſa vie, coururent à lui, le placerent ſur un brancard, & le firent tranſporter au Château. Le peuple, en prodiguant tous les éloges poſſibles à ſon courage, donnoit en même temps des regrets à ſa perte, car on ne doutoit pas qu'il n'expirât de la ſuite de ſes bleſſures. Arrivé dans ſon appartement, il reprit l'uſage de ſes ſens, & fut bien étonné d'y remarquer cette Demoiſelle que lui avoit autrefois envoyée la ſage Orbiconte. Elle venoit lui apporter un baume encore plus ſalutaire que celui qu'elle lui avoit donné précédemment, & voulut elle-même l'appliquer ſur les plaies du Chevalier. Il produiſit ſur le champ un effet

favorable ; Palladien ouvrit la bouche, & ce fut pour marquer toute ſon inquiétude ſur l'état de la Princeſſe d'Aquilée. On le raſſura, & il devint plus calme. De ſon côté, la belle Aquilée (car elle portoit le nom des Etats dont elle étoit héritiere) n'avoit éprouvé de ſoulagement qu'après avoir appris que Palladien étoit victorieux, & qu'on lui eut aſſuré que ſes bleſſures étoient ſans danger.

Orbiconte elle-même ne tarda point à ſe rendre à la Cour de ſon frere, & ſes ſoins acheverent bientôt de rendre à Palladien la ſanté & ſa premiere vigueur. On penſe bien qu'il n'eut rien de plus preſſé, quand il fut rétabli, que de faire à la Princeſſe d'Aquilée l'hommage de ſa victoire. Orbiconte connoiſſoit l'attachement qu'ils avoient l'un pour l'autre, & le favoriſa ; elle leur promit de les unir enſemble, & jugea à propos que Palladien ſe fît connoître. Si les fêtes que l'on préparoit pour célébrer l'avantage qu'il avoit remporté ſur le Géant Sulberne, devoient être brillantes, elles le devinrent bien davantage quand le Roi d'Aquilée ſut qu'il devoit ſon Royaume & ſa tranquillité au fils du Roi d'Angleterre. Orbiconte ſaiſit les diſpoſitions favorables

dans lesquelles son frere paroissoit être, pour le porter à donner à Palladien la main de sa fille. Elle ne voyoit rien que d'honorable dans cette alliance, & ne prévoyoit pas qu'aucun obstacle pût empêcher de le conclure à l'instant même; mais elle ignoroit que le Grand Turc avoit déjà fait pressentir le Roi d'Aquilée sur les intentions qu'il avoit de lui demander sa fille en mariage. Elle fut bien fâchée lorsqu'elle apprit cette nouvelle, & que même, sous très-peu de jours, on attendoit à cet effet des Ambassadeurs. Elle crut devoir en informer nos Amans, moins pour les affliger, que pour les conseiller sur ce qu'ils avoient à faire. Mais ceux-ci, quoiqu'ils comptassent fermement sur l'appui de la Magicienne, ressentirent la plus vive douleur de ce fâcheux contre-temps. Ils s'affligerent d'autant plus, que notre Romancier, toujours empressé de rendre heureux les Amans qu'il présente à ses Lecteurs, leur avoit fait goûter les plaisirs du mariage, avant qu'ils en eussent observé les formalités. La sage & complaisante Orbiconte avoit elle-même favorisé leurs entretiens secrets; elle avoit échauffé leurs cœurs; l'amour & la nature avoient fait le reste. D'après

cela, on jugera facilement de tout ce qu'ils éprouverent; mais Orbiconte les rassura. Elle leur promit d'employer sa science à déranger des projets si contraires à leur bonheur, & ne leur demanda que de s'observer & de se taire.

En effet, peu de jours après, les Ambassadeurs du Grand Turc arriverent; ils furent reçus avec pompe, & firent la demande de la Princesse. Le Roi d'Aquilée, qui avoit les plus grands ménagemens à garder vis-à-vis d'un Prince si puissant dont il étoit vassal & tributaire, ne put leur refuser ouvertement la main de sa fille. Aussi-tôt les Ambassadeurs étalerent, aux yeux de toute la Cour, les riches présens qu'ils avoient apportés; & la Princesse, le cœur plein d'un autre amour, fut forcée de se parer des dons que son cœur rejetoit, mais que la bienséance & le devoir l'obligeoient d'accepter.

Après la cérémonie, elle se retira dans son appartement, & s'y livra à toute sa douleur. Palladien, qui l'avoit suivie, & qui, depuis quelque temps, avoit le droit d'y entrer, même à toute heure, cherchoit en vain à la rassurer, & à lui rappeler les promesses de sa tante; rien ne

pouvoit calmer ses chagrins. Comme il ne cessoit d'insister, la Princesse lui dit: » Cher Prince, si vous n'éprouvez pas » comme moi l'amertume la plus affreuse, » si votre cœur n'est pas déchiré par les » plus cruelles souffrances, vous ne m'avez » point aimée, ou bien vous avez cessé » d'être sensible «. Palladien alloit se justifier d'un reproche si peu mérité, quand Orbiconte parut & résolut de calmer leurs craintes.

Elle exigea que Palladien partît dès le jour même, & fût l'attendre en Angleterre: » Soyez discret & tranquille, ajouta-» t-elle, je vous promets que sous très-» peu de temps j'y conduirai moi-même » la Princesse d'Aquilée. Ne m'interrogez » ni sur les moyens que j'emploierai, ni » sur les projets que j'ai formés pour » vous réunir; bornez-vous à la confiance » entiere que vous devez avoir en ma » puissance, & dans le désir que je vous » ai toujours marqué de travailler à votre » bonheur. Partez, Prince, & que ce jour » même vous voie déjà loin des Etats » d'Aquilée «.

C'étoit un ordre; il fallut s'y soumettre; l'amitié, la confiance, l'espoir, en firent disparoître toute la rigueur. Nos Amans

ne répondirent qu'en ſe précipitant dans les bras l'un de l'autre : leurs larmes coulerent ; de long ſoupirs étoient les ſeules expreſſions de tout ce qu'ils reſſentoient. On les ſépara, & Orbiconte voulut conduire elle-même le Prince d'Angleterre au Roi, & être témoin du congé qu'il alloit prendre.

Le Roi d'Aquilée fut auſſi ſurpris que fâché, de voir le généreux Chevalier quitter ſa Cour dans un moment où les circonſtances alloient y amener des fêtes continuelles ; mais, quelques inſtances qu'on fît à Palladien, un regard d'Orbiconte décida ſa réponſe. Il partit.

Le Romancier lui donne encore beaucoup d'aventures merveilleuſes avant d'arriver en Angleterre ; mais comme elles ſe reſſemblent toutes, & que celles-ci n'ont rien de plus piquant que les autres, nous croyons devoir en épargner le récit à nos Lecteurs, & nous hâter de les mener à la concluſion de cette Hiſtoire.

Palladien fut reçu de Milanor avec des tranſports de joie difficiles à rendre, mais que l'on croira bien naturels, après le temps qu'ils avoient été ſéparés. Il trouva à la Cour de ſon pere, le Prince Mantilée & Landaſtanis, qui, toujours heureux

reux dans leurs amours, n'attendoient que le moment de voir légitimer une flamme que rien n'avoit encore altérée. Palladien envioit leur bonheur, & les rendit bientôt les confidens de ses peines. Laissons-le gémir de l'absence de sa Princesse, & retournons à elle.

Les Ambassadeurs du Sultan, après avoir resté quelque temps à la Cour du Roi d'Aquilée, annoncerent leur départ, & demanderent que la Princesse leur fût remise, pour la conduire en Turquie. Cette demande ne pouvoit être refusée, &, dix jours après le départ de Palladien, celui de la Princesse fut fixé. Mais Orbiconte représenta qu'il n'étoit ni décent, ni convenable, que sa niece fût seule en Turquie, sans y être accompagnée par quelque Dame dont le rang, la naissance & les conseils guidassent ses premieres démarches. Elle fit sentir que sa jeunesse même avoit besoin d'être éclairée, surtout en arrivant dans un Empire dont elle ignoroit les usages. Ces réflexions parurent sages, & le Roi ne s'occupa plus que du choix qu'il avoit à faire. Après avoir inutilement jeté les yeux sur beaucoup de personnes, il crut devoir marquer à Orbiconte son embarras & son

indécision : c'étoit ce qu'elle demandoit. Elle annonça qu'elle vouloit lui donner une marque signalée de l'amitié qu'elle lui portoit, en se chargeant elle-même d'accompagner sa niece ; mais elle voulut monter avec elle un vaisseau séparé de celui des Ambassadeurs : elle exigea que l'on formât un cortége brillant pour la suivre, & nomma elle-même vingt Chevaliers, qu'elle choisit entre les plus braves pour le composer.

Les choses ainsi disposées, le jour du départ arrêté, la Princesse prit congé de son pere & de sa mere, & s'embarqua, non sans verser beaucoup de larmes, quoique ceux qu'elle quittoit en ce moment ne fussent pas ceux qu'elle regrettoit davantage.

A peine fut-elle entrée dans le vaisseau, que les vents le porterent en pleine mer. Celui des Turcs voguoit en avant à quelque distance, & traçoit la route que la Princesse devoit tenir. A peine Aquilée se vit-elle en quelque façon livrée à des mains étrangeres, qu'elle se plaignit amérement à sa tante de l'inexécution de ses promesses. » Vous deviez, lui disoit-» elle, assurer mon bonheur ; vous aviez » promis de me réunir à celui que mon

» cœur a choisi, & dont vous m'avez
» permis de recevoir l'hommage ; mais
» je ne vois que trop où m'a conduite mon
» aveugle crédulité. La premiere chose
» que vous ayez exigée de nous, a été
» le départ du Prince d'Angleterre ; la
» seconde est de me livrer entre les bras
» d'un autre ; &, pour mieux vous as-
» surer de l'exécution de ces barbares pro-
» jets, c'est vous..... oui, c'est vous-même
» qui me conduisez dans des lieux où
» ma seule espérance est de trouver la
» mort «.

» Ce reproche, répondit Orbiconte,
» mériteroit que je vous abandonnasse ;
» mais j'ai pitié d'un cœur que la douleur
» égare, & qui ne sait pas, au milieu
» de ses chagrins, conserver une confiance
» que je croyois avoir suffisamment affer-
» mie. Retenez ces plaintes injustes, &
» croyez que mes promesses ne peuvent
» être vaines. Au surplus, je ne vous en
» parlerai pas davantage ; c'est par les
» effets que je veux vous en convaincre :
» ils se manifesteront à la troisieme
» journée «.

La Princesse se repentit d'avoir marqué tant de méfiance ; mais tout ce qu'elle voyoit sembloit l'autoriser à se plaindre.

Elle s'excusa près de sa tante, redoubla de tendresse & d'amitié ; & la sage Orbiconte, touchée de l'état où elle la voyoit, lui dit : » Sois tranquille, mon enfant, » mon pouvoir veille sur ton bonheur «.

En effet, sur la fin de la troisieme journée, le ciel, qui jusqu'alors avoit été pur & calme, se chargea insensiblement de quelques nuages. Les ténebres succéderent au jour, & il s'éleva un vent furieux, avant-coureur d'une effroyable tempête. Bientôt les vagues irritées agiterent les vaisseaux & les séparerent. Les Turcs, qui craignoient cette division, crurent y remédier en allumant plusieurs fanaux, persuadés que, d'une part, on en useroit de même sur le vaisseau de la Princesse ; & que, de l'autre, ils serviroient à celui-ci de guides pour les suivre. Mais Orbiconte en ordonnoit autrement ; & l'effet de la précaution des Turcs fit tout le contraire. La lumiere qu'ils croyoient devoir attirer à eux le vaisseau Aquiléen, ne servoit qu'à l'en éloigner. Orbiconte prescrivit aux Pilotes d'éteindre tous les feux, de prendre une route opposée, & de fuir les Turcs avec le plus de vîtesse qu'il leur seroit possible. Celui qui les commandoit voulut s'op-

poser à cette manœuvre; il prétendit qu'il ne devoit obéir qu'aux ordres du Roi, dont il étoit porteur. Un prompt châtiment fut le prix de sa désobéissance à ceux d'Orbiconte; les Chevaliers le prirent, le chargerent de chaînes, & l'entraînerent au fond du vaisseau. Un autre Pilote fut chargé de conduire la manœuvre; on le prévint que la plus légere inexécution dans ce qu'on lui prescriroit, seroit suivie de sa mort: il fut docile. Les ombres de la nuit commençoient à se dissiper, lorsque le calme revint. Mais les Turcs, jetés au loin par la tourmente qu'ils avoient essuyée, cherchoient vainement le précieux dépôt qu'ils s'étoient flattés de conduire à leur Empereur. Ils erroient de toutes parts pour retrouver le vaisseau de la Princesse; mais l'art d'Orbiconte les décidoit toujours à prendre une route qui les en éloignât davantage; & l'on ne les vit plus reparoître. Le Romancier même ne nous dit point ce qu'ils devinrent. On peut croire que s'ils aborderent en Turquie, ils furent mal reçus & mal récompensés de leur message.

D'un autre côté, la Princesse, après une navigation que la Fée rendit courte &

facile, aborda sur les côtes d'Angleterre. Orbiconte écrivit à Palladien, & lui manda qu'elle étoit avec la Princesse d'Aquilée dans l'Isle de Sainte-Hélene; qu'il eût à instruire le Roi son pere, & à venir de son aveu au devant d'elles.

On se figure aisément quelle fut la joie de Palladien à cette nouvelle : il gémissoit depuis plus d'un mois dans une attente que tout lui faisoit regarder comme inutile. Mais la joie la plus vive fit bientôt place à son extrême douleur; il courut se jeter aux pieds de Milanor, lui avoua tout, & le pressa avec de telles instances, que son pere ne lui fit d'autre objection que l'impossibilité de s'unir avec une Princesse de la Religion Mahométane. Cet obstacle étoit facile à lever. Dans les premiers momens de leurs amours, Palladien avoit obtenu de la Princesse d'Aquilée, qu'elle renonceroit au culte des Barbares, pour suivre la Religion de son Amant. Il assura Milanor de ces dispositions, & obtint la permission d'aller la chercher & de la conduire à Londres. Dès le jour même il partit avec douze vaisseaux, & fut à la rençontre de celle qu'il croyoit avoir perdue pour jamais. Nous ne dirons rien

de leur entrevue, ni des remercîmens que Palladien fit à Orbiconte : passons rapidement à l'arrivée de nos Amans à la Cour d'Angleterre. La Princesse y fut reçue avec la plus grande magnificence ; &, peu de jours après son arrivée, elle demanda elle-même d'être baptisée. Cette cérémonie donna lieu à de nouvelles fêtes, après lesquelles Milanor, par le conseil d'Orbiconte, dépêcha des Ambassadeurs au Roi d'Aquilée, pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé, de l'amour de Palladien pour la Princesse sa fille, & de la demande qu'il lui faisoit de les unir ensemble. Il le rassura sur les craintes qu'il pouvoit avoir de l'animadversion du Grand Turc, en lui proposant un traité d'alliance, par lequel il lui promettoit de le secourir de toutes ses forces, si l'Empereur Ottoman prenoit le moindre ombrage.

On pense bien que ces nouvelles furent agréables au Roi d'Aquilée, qui étoit livré aux plus grandes inquiétudes sur le sort de sa fille, qu'il savoit n'être point arrivée en Turquie ; il approuva tout, & renvoya à Milanor ses Ambassadeurs, chargés de présens & de tous ses pouvoirs.

Ils ne furent pas plutôt arrivés, que Milanor ordonna tous les préparatifs nécessaires pour le mariage de Palladien & de la Princesse d'Aquilée. Ce Prince, instruit par Landastanis & Mantilée, de leur amour pour Murcilane & pour Florée, demanda à son pere de réunir en même temps trois couples d'Amans, dont il pouvoit d'un seul mot assurer pour jamais le bonheur. Milanor étoit trop bien disposé pour rien refuser à son fils. D'ailleurs, les alliances proposées ne pouvoient que lui être agréables à toutes sortes d'égards.

Au milieu de l'une des fêtes qui célébroient cette triple alliance, on vit arriver, sous les murs du Château de Milanor, un Ecuyer qui accouroit à toute bride. A peine descendu de cheval, il demanda à être présenté au Prince Palladien, & lui remit une lettre de la Duchesse Brizalde, qu'on se rappelle avoir été l'objet des premieres amours de notre Héros.

Elle lui faisoit des reproches tendres sur ce qu'il ne lui gardoit pas la foi qu'il lui avoit jurée. Mais, bien différente de lui, elle l'assuroit qu'elle ne l'oublieroit jamais, & que qui que ce soit dans la

Nature n'auroit de droits sur son cœur. Pour le convaincre plus sûrement de cette vérité, elle l'instruisoit des suites d'un amour dont elle se rappeloit avec peine & plaisir tout ensemble les précieux momens : qu'elle avoit donné le jour à une fille, qu'elle avoit nommée Union ; qu'elle lui parloit moins de sa beauté, que de la ressemblance qu'elle avoit avec le Prince qu'elle avoit le plus aimé, & qu'elle n'oublieroit de sa vie.

Palladien répondit en s'excusant sur les décrets du Ciel, qui avoient ordonné de son sort ; mais en jurant à Brizalde qu'il auroit pour leur fille commune la plus tendre amitié ; & pour elle des sentimens d'attachement, de reconnoissance & de sensibilité, dont Aquilée même ne s'offenseroit pas, & que rien ne pourroit détruire.

Orbiconte, après avoir assuré la félicité de nos Amans & être restée assez longtemps à la Cour de Milanor, retourna dans ses Etats, pour voir naître de chacune de ses nieces un enfant, qui devoit un jour marcher sur les traces de notre Héros leur pere, dans le chemin de la

gloire. On les nomma *Clariſée*, *Clariſart*, & *Clariſan.*

L'Auteur du Roman de Palladien promet de parler de leurs hauts faits, cependant il n'en eſt pas queſtion dans ce Volume; probablement Claude Colet eſt mort ſans avoir pu écrire les aventures de ces trois Princes.

Landaſtanis & Mantilée, peu de temps après, conduiſirent leurs femmes à la Cour de leur pere, qui tous deux abdiquerent en leur faveur le trône qu'ils avoient occupé.

Milanor fit de même à l'égard de Palladien, qui, après s'être rendu ſi célebre par ſes hauts faits d'armes, ne s'occupa plus que de rendre heureux des peuples dont il fut béni juſqu'à ſa mort.

LA plaisante & délectable Histoire de GERILEON d'Angleterre, contenant ses hauts faits d'armes & chevalereuses prouesses, avec les amours d'icelui, & plusieurs mémorables adventures, nouvellement mis en François par Estienne de Maison-Neufve, Bordelois.

QUOIQUE nous ayons annoncé l'Histoire Palladienne comme le dernier des Romans de Chevalerie, en voici encore un dont nous nous dispenserons de donner un extrait étendu, n'ayant point été achevé par l'Auteur. La premiere édition de l'Histoire de Gérileon est de 1572, Paris, *in*-8°. La seconde est de Lyon, 1589. Il y en a une seconde édition de la premiere Partie, de Lyon, 1602, que l'on peut joindre à l'édition de la seconde Partie; mais il n'en a jamais paru de troisieme.

Etienne de Maison-Neuve s'est plu à rassembler les aventures les plus extravagantes, & à les lier par l'intrigue la moins vraisemblable; en sorte que s'étant pris dans ses propres filets, & ne sachant comment s'en débarrasser, il a fini par abandonner la partie.

FLORIDAMANT, Roi de la Grande-Bretagne, Prince fort aimé de ses sujets, épousa la belle Bellizenne, & ces deux

époux vécurent ensemble plusieurs années dans la plus parfaite union. Un jour que le Roi revenoit de la chasse, pendant laquelle il s'étoit égaré de sa suite, il fut abordé par une Damoiselle qui embrassa ses genoux & implora sa pitié en faveur de son pere, qu'un certain Chevalier Nabot retenoit injustement dans une obscure prison. Floridamant fut touché du récit de la Damoiselle, & ne fit point de difficulté de la suivre : mais ce n'étoit qu'un piége tendu à ce bon Roi, pour le livrer entre les mains du méchant Magicien Minofol, ennemi des Rois d'Angleterre, qui avoient enlevé quelques Provinces à ses ancêtres, & ne lui avoient laissé de ses nombreux Domaines que la petite Isle Verte, où il faisoit sa résidence. En effet, la Damoiselle, qui n'étoit qu'un Lutin sous la figure d'une femme, abandonna Floridamant au milieu d'une forêt. Pour comble de malheur, son cheval expira de lassitude. Heureusement qu'un Chevalier, qui l'insulta & fut puni de son arrogance, se vit forcé de lui céder le sien, avec lequel il gagne les bords de la mer. Il y rencontre un Matelot qui lui demande s'il ne cherche pas une Damoiselle : » Oui, dit le Roi. Eh bien,

» répond le Matelot, je viens de la passer
» à l'Isle Verte que vous voyez devant
» vous. Elle m'a ordonné de vous dire
» qu'elle vous y attendroit, pour ter-
» miner l'entreprise que vous lui aviez
» promis de mettre à fin «. Floridamant ne se fit pas prier pour entrer dans la nacelle, qui partit aussi-tôt; mais par un prodige singulier, le Matelot disparoît, sans que les rames cessent de fendre les vagues & d'approcher la nacelle du rivage de l'Isle Verte. Le Roi y aborde après quelques heures de navigation : mais à peine a-t-il mis pied à terre, qu'il est assailli par une douzaine de gens armés, qui le lient fortement avec des chaînes & le conduisent dans un cachot, où, pour suivre autant qu'il est possible la marche du Romancier, nous allons le laisser quelque temps.

Bellizenne, n'ayant point vu revenir son époux, fut dans la plus grande inquiétude : tous les Chevaliers se répandirent dans la forêt pour le chercher ; mais ce fut inutilement, ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Lorsque la Reine fut instruite du mauvais succès de leurs recherches, elle se livra à une telle douleur, qu'étant dans le dernier mois de sa gros-

ſeſſe, elle mit au monde un fils, qui, au baptême, reçut le nom de Gérileon. La naiſſance de cet enfant précieux, dit le Romancier, fut marquée par pluſieurs prodiges. Le ciel s'obſcurcit, la terre trembla, la foudre éclata, &, pendant cet orage, on vit à l'entrée du parc, qui tenoit au Palais royal, s'élever un ſuperbe perron de marbre noir, au deſſus duquel étoit la ſtatue d'or d'une femme déployant un long rouleau d'un métal inconnu, où étoient gravés des caracteres, ſans doute magiques, & qu'on ſoupçonna devoir annoncer la deſtinée de Gérileon; car tous les Savans de l'Angleterre, appelés pour les lire, ne purent les déchiffrer.

Sur le récit qu'on fit à Bellizenne de cet événement, elle ſe perſuada que le Ciel prenoit ſon fils ſous ſa protection, qu'il ne la refuſeroit pas à ſon illuſtre époux, & que certainement elle le reverroit. Dans cette douce attente, elle ſe livra aux plus flatteuſes eſpérances. Cependant dix années ſe paſſerent ſans qu'il eût été poſſible de découvrir ce qu'étoit devenu Floridamant. Les Chevaliers Anglois ne ceſſoient de viſiter les pays les plus éloignés, & ils apprenoient avec douleur que le nom de leur Roi n'y étoit pas même

connu. Le Prince Dorian d'Eſpagne, ami intime & compagnon d'armes de Floridamant, ne fut pas plus heureux dans les courſes qu'il entreprit pour le même ſujet; mais loin de ſe rebuter, il en commença de nouvelles, & jura de ne remettre le pied dans ſes Etats, que lorſqu'il auroit retrouvé ſon ami.

Pendant ce temps, Gérileon croiſſoit en âge, & déjà par ſon eſprit & ſon adreſſe à tous les exercices, il annonçoit ce qu'il devoit être dans la ſuite. Sa tendre mere, qui ne tenoit à la vie que par l'amour qu'elle avoit pour lui, ne négligeoit aucun moyen de cultiver ſes heureuſes diſpoſitions. Un jour qu'on avoit permis à Gérileon d'aller à la chaſſe aux oiſeaux, il apperçut un faiſan ſur la branche d'un arbre aſſez près de lui; il bande ſon arc, & veut lui décocher une fleche; l'oiſeau ſaute ſur un autre arbre, & l'enfant le ſuit; le faiſan fuit toujours, mais ſans trop s'éloigner à chaque vol, de ſorte que le petit Chaſſeur n'en eſt que plus ardent à le pourſuivre. Que dirons-nous? Il s'enfonce dans la forêt, & ceux qui le ſuivent, & qui ont ce jeune Prince ſous leur garde, ont la douleur de le voir s'évanouir à leurs yeux, ainſi que le faiſan.

Vainement ils l'appellent, ils crient, ils ſe lamentent, Gérileon eſt perdu pour eux. Comment apprendre cette fatale nouvelle à la plus tendre des meres ! Bellizenne en fut frappée, au point de demeurer immobile pendant pluſieurs heures : elle ne reprit l'uſage de ſes ſens que pour prononcer avec l'accent du déſeſpoir : » Mon époux n'eſt plus, j'ai » perdu mon fils, la vie n'eſt plus rien » pour moi, je dois mourir «. Ses femmes chercherent inutilement à la calmer: » Je » veux, leur dit-elle, qu'on me conduiſe » à l'endroit où mon fils m'a été ravi, » c'eſt là que je déciderai de mon ſort «. On partit auſſi-tôt, & lorſqu'on fut parvenu au lieu même où Gérileon avoit diſparu, Bellizenne ordonna à ſes femmes & à ſes Ecuyers de la laiſſer ſeule, & de s'éloigner. Ils obéirent par reſpect. Dès qu'elle ſe crut certaine de n'être ni vue ni entendue, elle tira un poignard qu'elle avoit caché ſous ſa robe, & rappelant à haute voix tous ſes malheurs : Ils ſont » affreux, ajouta-t-elle, ils ſont ſans » remede, ma mort en doit être le terme «. A l'inſtant elle leve le bras pour ſe percer.

» Que

» Que faites-vous, barbare Bellizenne ?
» Voulez-vous me percer le cœur, s'écrie
» un Chevalier, en lui arrachant le glaive
» meurtrier « ?... C'étoit Floridamant. Ce Prince venoit d'être délivré des prisons de l'Enchanteur Minofol par le vaillant Dorian d'Espagne, & il revenoit, plein de joie, jouir des embrassemens de sa tendre épouse. La Reine reconnut cette voix qui lui étoit si chere, & se jeta dans les bras de son époux, qui, après lui avoir rendu caresses pour caresses, voulut être instruit de la cause de son désespoir. Bellizenne lui apprit & la naissance & la perte de son fils Gérileon : ils le pleurerent ensemble, & Floridamant chercha à consoler son épouse, & l'engagea à s'en remettre de leur bonheur aux bontés de la Providence, qui venoit de rompre les fers qu'il avoit portés pendant dix ans. Ensuite il la ramena dans son Palais, & se montra à ses sujets, qui avoient perdu tout espoir de le revoir, & qui le reçurent avec les marques de la plus grande alégresse.

Disons maintenant ce qu'étoit devenu le jeune Gérileon. Une Fée, nommée Oziris, protectrice des Princes d'Angleterre, s'étoit transformée en faisan, pour

l'attirer jusqu'auprès d'une fontaine enchantée, & là, par son art, l'ayant endormi, elle l'avoit fait transporter dans son Palais. C'étoit un lieu de délices, & bien au dessus de ceux décrits par les autres Romanciers. En entrant dans ce séjour enchanté, Gérileon perdit le souvenir de sa mere, & ne vit dans la bonne Fée Oziris qu'une amie empressée à prévenir ses désirs, & dans les Damoiselles qui composoient sa Cour, que des compagnes aimables qui cherchoient à lui plaire. Il lui fut aisé de s'accoutumer à ce genre de vie; mais il n'avoit pas perdu son inclination pour la chasse, qui désignoit l'audace & le courage qu'il porteroit dans les combats. Il pria Oziris de lui permettre d'aller chasser dans la forêt. Aussi-tôt un cheval lui fut amené, & on lui donna des armes proportionnées à sa foiblesse. Il pénetre dans le bois, suivi de quelques Piqueurs qui conduisoient une petite meute de chiens. Il n'avoit jamais vu de ces animaux redoutables que l'homme n'attaque pas sans danger. Le premier qui se présente à lui, c'est un lion. Gérileon n'est point intimidé par son énorme taille; il s'avance sur lui, & veut l'attaquer; mais l'animal, au lieu de chercher à se

défendre, se couche à ses pieds, le regarde, & lui léche les mains : le jeune Chasseur est charmé de la douceur du lion; il défend au Piqueur de lâcher les chiens, &, sans descendre de son petit cheval, il saisit la criniere de l'animal, le conduit au Palais, & le présente à la Fée. » Ne » soyez point étonné de sa douceur, lui » dit Oziris, ce lion est un homme à qui » je rendrai sa premiere forme lorsque le » temps sera venu «.

Ce fut dans de pareils exercices, & au milieu des plaisirs innocens que la Fée Oziris lui procuroit chaque jour, que Gérileon passa cinq années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de recevoir l'Ordre de Chevalerie, sa protectrice lui fit présent d'une armure enchantée, qu'aucun fer, soit de lance ou d'épée, ne pouvoit endommager; elle lui donna une épée de la meilleure trempe, & un bon cheval nommé Lycocephale; & ayant rendu la forme humaine au lion : » Voilà, dit-elle à Gérileon, un » Ecuyer fidele, qui jamais ne vous quit- » tera. Il se nomme Géliaste; partez avec » lui pour Constantinople, & lorsque vous » serez Chevalier, suivez vos hautes des- » tinées «. L'espoir d'acquérir de la gloire pressoit vivement Gérileon; mais avant

de s'éloigner de la bonne Fée Oziris, il auroit désiré être instruit de sa naissance. La Fée lui dit seulement qu'elle étoit illustre, & qu'un jour il retrouveroit ses parens en Angleterre.

Notre Héros, accompagné de son Ecuyer Géliaste, fut s'embarquer au plus prochain port, & sa navigation fut si heureuse, qu'en moins d'un mois il aborda sous les murs de Constantinople. Etant monté à cheval, il se rendit dans la cour du Palais Impérial, & se présenta à l'Empereur, comme il revenoit de passer quelques troupes en revue. Ayant mis pied à terre & fléchi le genou : » Seigneur, lui dit-il, je suis Anglois, & » d'une illustre origine, si j'en crois la » savante Fée Oziris, qui a bien voulu » veiller à mon éducation ; j'aspire à mar» cher sur les traces de mes valeureux » parens, & viens vous supplier de m'élever » au grade de Chevalier. Si vous m'accordez » cette grace, j'ose vous protester que je » ne m'écarterai jamais du chemin de » l'honneur «.

L'Empereur, charmé de la bonne grace & de la noble audace de Gérileon, & qui d'ailleurs connoissoit la puissance de la Fée Oziris, promit au jeune Ecuyer

de remplir ses désirs, & ordonna qu'on lui préparât un appartement dans le Palais. Pendant cette conversation, la Princesse Porphyrie, fille de l'Empereur, étoit à une fenêtre : elle fut frappée de la bonne mine du jeune Etranger, & elle en fit un si grand éloge, qu'il fut possible aux personnes qui l'accompagnoient, de s'appercevoir que l'amour entroit pour beaucoup dans la justice qu'elle lui rendoit.

Cependant, dès le soir même, le fils de Floridamant & de Bellizenne se rendit à la Chapelle Impériale, où il fit, selon l'usage, la veille des armes ; & le lendemain matin il se présenta devant l'Empereur, qui lui donna l'accolade, & qui voulut que la Princesse sa fille lui ceignît l'épée. Le nouveau Chevalier jeta les yeux sur Porphyrie, & le trait qui partit de ceux de cette Princesse, le blessa jusqu'au cœur. Ayant été invité au dîner, il fut très-étonné d'y voir tous les Chevaliers armés & debout, excepté l'Empereur. » Votre surprise cessera, lui dit le » Monarque Grec, lorsque vous saurez » que chaque année, pendant les trois » jours destinés par mes sujets à célébrer » celui de ma naissance, un barbare » Géant, nommé Ferclaste, qui habite

» dans une caverne peu éloignée, vient
» à Conſtantinople, y tue quelques-uns
» de mes Chevaliers, & enleve quel-
» ques Pucelles, ſans que juſqu'ici l'on
» ait pu le prendre ou lui donner la
» mort «. Gérileon ne fit plus de queſ-
tion à l'Empereur, il reſta debout, &
mangea ainſi avec les autres Chevaliers;
mais, le repas fini, il ſe déroba ſecréte-
ment, &, étant monté à cheval avec
ſon Ecuyer, ils ſe rendirent à la mon-
tagne de Rochalpine, où on leur avoit
dit que demeuroit le Géant Ferclaſte &
ſes freres.

Comme ils arrivoient près de ce lieu,
dont les plus braves n'oſoient approcher,
ils entendirent la voix d'une femme,
qui ſe plaignoit douloureuſement. Géri-
leon arrête ſon cheval, & voit devant
lui un Géant, d'une figure terrible &
hideuſe, portant un ſac, dont il ſe dé-
barraſſe ſur le bord d'un précipice, au
fond duquel roule une eau noire, bour-
beuſe & puante. Ce monſtre, s'adreſſant
au ſac, lui dit, en adouciſſant ſa voix:
» Ne voudriez-vous pas plutoſt eſtre
» la mie d'un brave Chevalier & Gentil-
» homme de bonne part, lequel vous
» prendra à femme ſi vous le voulez,

» que vous laisser ainsi mourir à crédit? » Car voicy le fossé où il faut que vous » soyez précipitée «. Lors sortit une voix du sac, qui dit : » Ouy dea, mais je » veux plutost veoir «. Adonc le vilain desliant son sac, qui estoit de cuir bouilli, laissa sortir la tête à une belle Damoiselle qui estoit dedans, qui, regardant de toutes parts, lui demanda où estoit le Gentilhomme qui avoit parlé à elle? » Le voici, dit le vilain de soy. Va, » infame, dit la Damoiselle, je voudrois » plutost estre desmembrée piece à piece, » que ta chair touschât à la mienne «. A grant peine eust-elle parlé, que le vilain relia le sac, & se mist en devoir de le précipiter.

Gérileon, ayant entendu ce discours, courut sur le vilain, & le prenant par la barbe : » Traître, s'écria-t-il, tu n'exé» cuteras pas ton horrible dessein «. En disant ces mots, il l'atterra d'un seul coup. Aussi-tôt il commanda à Géliaste de tirer la Damoiselle du sac, & la pria de lui dire qui elle étoit. Elle lui répondit qu'elle étoit fille d'un des Chevaliers de l'Empereur ; qu'ayant été enlevée la veille dans un des fauxbourgs de Constantinople, elle avoit été présentée au Géant Fer-

classte, qui, lui ayant fait des propositions malhonnêtes qu'elle avoit refusées, l'avoit condamnée à être jetée dans ce précipice. » Il suffit, dit Gérileon, le » vilain y sera jeté à votre place «. L'Ecuyer le saisit, l'enferma dans le sac, malgré ses cris & ses prieres, & le laissa rouler dans le torrent bourbeux. La Damoiselle fit mille remercîmens à son libérateur, qui les reçut avec modestie, en lui disant que son devoir l'obligeoit à secourir les Belles opprimées. Il s'engagea à la remettre entre les mains de son pere, aussi-tôt qu'il auroit combattu le Géant Ferclaste; & il ordonna à Géliaste de garder la Damoiselle, & de l'attendre à l'entrée d'une forêt qui bordoit le précipice.

Notre Héros, plein d'audace, s'avançoit seul vers la Rochalpine, lorsqu'ayant été vu par quelques gens du Géant Ferclaste, ils vinrent l'entourer, dans l'espérance de le faire prisonnier & de le conduire à leur Maître. Gérileon les laissa approcher, & alors, tirant sa bonne épée, il en tua un grand nombre & mit le reste en fuite. Ferclaste, ayant apperçu ce qui se passoit au bas de la roche, prit ses armes, & vint, non pour combattre

l'audacieux qui venoit de massacrer ses gens, mais pour l'assommer de sa lourde massue. Le fils de Floridamant l'attendit, & esquivant le coup, il lui en porta un de son épée dans la cuisse, qui entra dans les chairs si profondément, que le Géant chancela, & fit, en tombant, retentir la terre du poids énorme de son corps. Il fut facile au vainqueur de lui trancher la tête. Les deux freres du Géant arriverent alors; ils voulurent venger sa mort: mais l'un d'eux fut percé d'un coup de lance, & expira dans l'instant; & l'autre s'enfuit à travers les rochers, & se crut en sûreté. Gérileon l'y suivit, massacrant tous ceux qui se rencontrerent sur son chemin. Loin de trouver aucune résistance, lorsqu'il fut arrivé au débouché de l'étroit chemin qui conduisoit à la retraite des Géans, il y vit ce qui restoit de leurs gens, à genoux, les mains élevées, qui implorerent sa miséricorde. Il eut pitié de ces malheureux, qui le conduisirent à travers les appartemens que Ferclaste s'étoit fait construire, jusqu'au lieu où s'étoit caché le frere de ce méchant. » Je veux » bien, lui dit Gérileon, te faire grace » de la vie, à condition que tu partes » dans ce moment avec ces gens qui sont

» mes prisonniers, & que vous alliez
» tous vous remettre à la pitié de la
» Princesse Porphyrie; mais, avant tout,
» il faut ouvrir vos cachots, & que vous
» délivriez les infortunés qui y sont re-
» tenus «. Il fut à l'instant obéi. Les prisons ayant été ouvertes, il en sortit vingt Chevaliers, que les Géans se plaisoient à faire combattre contr'eux, & qu'ils rejetoient dans leurs prisons après les avoir griévement blessés : ils rendirent grace à leur libérateur, & partirent avec les prisonniers & le Géant, excepté un brave Chevalier, nommé Pharisor, qui pria notre Héros de l'accepter pour son compagnon d'armes. Laissons, avec le Romancier, cette troupe arriver à Constantinople, & suivons Gérileon, à qui le sort prépare encore bien des aventures.

L'Ecuyer Géliaste & la Damoiselle délivrée n'étoient plus auprès du précipice lorsqu'il y revint. Des brigands avoient voulu leur faire insulte; mais ils avoient été secourus par ceux qui se rendoient auprès de l'Empereur. La Damoiselle les avoit suivis, & Géliaste s'étoit mis à la quête de son Maître : c'est ce qu'il apprit en entrant dans Constantinople, où l'on

préparoit un magnifique tournoi, pour célébrer la victoire qu'il venoit de remporter sur les Géans. Cette nouvelle le détermina à ne paroître à la Cour qu'*incognito*; & il proposa à son nouvel ami Pharisor, de se déguiser tous deux en Sauvages, & de rompre quelques lances dans les joûtes, avant de se faire connoître. Ces deux Chevaliers y firent des merveilles, & sur-tout Gérileon, qui, de l'aveu des Juges du camp, mérita le prix destiné au vainqueur; mais qui, par modestie, se déroba aux éloges qui lui étoient dus. Comme il s'enfonçoit dans une forêt peu éloignée de Constantinople, il rencontra Géliaste, qui, ne l'ayant point trouvé à la Rochalpine, revenoit sur ses pas : il lui ordonna d'aller de sa part saluer l'Empereur & la Princesse Porphyrie, & les instruire que bientôt il viendroit leur présenter le bon Chevalier Pharisor. Ce message, & peut-être l'indiscrétion de l'Ecuyer, firent connoître à l'Empereur & à sa fille, que les deux Sauvages n'étoient autres que Gérileon & Pharisor, & ils s'en réjouirent, dans l'espérance de les revoir incessamment.

Cependant nos deux Chevaliers avançoient dans la forêt, cherchant quelque

lieu pour y paſſer la nuit & ſe repoſer des fatigues des joûtes; mais le cheval de Phariſor refuſant de marcher, Gérileon ſe chargea d'aller à la découverte, & promit à ſon compagnon de venir le chercher auſſi-tôt qu'il auroit trouvé une maiſon. Effectivement, étant ſorti de la forêt, il apperçut un très-beau Château: il courut à Phariſor pour lui annoncer cette nouvelle; mais il eut beau l'appeler de tous côtés, ce fut ſans ſuccès, & il ſe vit contraint de s'approcher ſeul du Château pour y demander l'hoſpitalité. La jeune Damoiſelle à qui il appartenoit, reçut notre Chevalier avec beaucoup de politeſſe; elle étoit d'une beauté raviſſante, quoique ſur ſon viſage on remarquât les traces d'une profonde triſteſſe. Pendant le ſouper, Gérileon tint à ſon hôteſſe les propos les plus gracieux; &, comme la converſation tomba ſur l'amour, il oſa lui demander ſi le chagrin dont elle paroiſſoit pénétrée, n'étoit pas la ſuite d'une paſſion malheureuſe: » Il eſt » trop vrai, répondit la Damoiſelle, » j'aime, &, pour comble d'infortune, » j'aime un être qui n'eſt plus; & la ſeule » mort peut éteindre cet amour. Ce diſ» cours vous étonne, Chevalier, mais ſi

» vous daignez m'écouter, vous convien-
» drez de la vérité de ce que je vous dis,
» & qu'il n'y a jamais eu de femme aussi
» malheureuse que je le suis «. La belle affligée apprit alors à Gérileon que son pere ayant été tué dans un combat par le Géant Ferclaste, elle étoit restée maîtresse de ses biens; & que pour veiller à la garde de son Château, elle avoit choisi deux braves Chevaliers. L'un d'eux étoit devenu éperdument amoureux d'elle, & avoit voulu user de violence, à dessein de satisfaire ses infames désirs: indignée contre lui, elle l'avoit honteusement chassé du Château. Ce félon, quoique brave Chevalier, car l'honneur n'accompagne pas toujours le courage, se voyant déshonoré, tenta mille moyens pour se venger de l'affront qui venoit de lui être fait. Un jour il rencontra dans la forêt un Pélerin qui revenoit de la Terre-Sainte, où il avoit été en expiation de bien des méchancetés qu'il avoit commises; car cet homme, quoique Chrétien, étoit fort habile dans l'Art magique. Il avoit composé un vase, qui, présenté par un homme à une Pucelle, la rendoit aussitôt amoureuse de lui, pour peu qu'elle en approchât les levres. » C'est ce vase,

dit le Pélerin au Chevalier, » qui m'a » perdu dans l'esprit du Soudan, mon » Souverain ; il a prétendu l'obtenir de » moi, afin de l'employer à se faire » aimer de la Princesse, fille de l'Em- » pereur de Constantinople. Il m'a me- » nacé de la mort, si je le lui refusois; » & moi, pour me dérober au sort qu'il » me préparoit, j'ai fui vers Jérusalem, » & je vais à Constantinople, où je » compte finir mes jours. Et l'avez-vous » encore ce vase mystérieux «, lui dit le Chevalier ? » Le voici «, répondit le Pélerin, en le lui montrant. A l'instant le Chevalier conçoit & exécute le plus horrible dessein; il se retire deux pas en arriere, & revenant sur le pauvre Péle- rin, il lui passe sa lance à travers le corps, & l'étend mort sur la place. Ensuite se saisissant du vase, il s'en vint à la porte du Château. Ayant fait appeler un jeune Ecuyer, il lui dit que, repentant de sa faute, il avoit trouvé le moyen d'obtenir son pardon, s'il vouloit l'aider ; qu'il n'avoit qu'à prendre le vase, le remplir d'hippocras, & le présenter à sa Maîtresse; qu'aussi-tôt elle oublieroit l'offense qu'il lui avoit faite, & lui rendroit ses bonnes graces. » Le Damoisel, continua la Dame

du Château en reprenant son discours, » fut séduit par les feintes larmes du Che» valier; il prit le vase, & la premiere » fois que je demandai à boire, il m'en » servit dans cette déteſtable coupe. A » peine y eus-je porté les levres, qu'un » feu brûlant commença à circuler dans » mes veines: je regardai le jeune Ecuyer, » je le trouvai charmant; sans honte, » sans pudeur, en présence de mes fem» mes, je lui tins les propos les plus » tendres, & lui fis une déclaration » d'amour la moins équivoque. Le Da» moisel étonné, prenant peut-être cet » excès de tendresse pour un transport » causé par quelque fievre imprévue, » s'échappa, & fut rendre compte au Che» valier de ce qui venoit de se passer. » S'il est ainsi, dit ce barbare, je suis » vengé: le reste de sa vie elle n'aimera » & n'embrassera qu'une ombre; à l'ins» tant il poignarde mon jeune Ecuyer. » Il fuit aussi-tôt, & depuis ce temps » on n'en a pas entendu parler. De ce mo» ment, je brûle d'amour, je parle à » mon Amant, j'étends les bras pour » l'embrasser, & je n'embrasse en effet » qu'une ombre. Tel est mon sort af» freux «.

Gérileon témoigna à la Damoiselle du Château combien il étoit touché de son état. Après le souper, il fut témoin de ses tendres propos, & des extravagances qu'elle fit, croyant tenir dans ses bras son cher Ecuyer; ensuite il se retira dans l'appartement qui lui avoit été préparé. Dès la pointe du jour, notre Héros se réveilla; mais quel fut son étonnement! excepté sa lance, ses armes lui avoient été enlevées : il courut à l'écurie; son bon cheval Cynocephale n'y étoit plus. Le second Chevalier de la Dame, aussi félon que celui qui s'étoit vengé si cruellement d'elle, les lui avoit dérobés, & s'étoit sauvé à travers la forêt. Gérileon furieux monta sur le premier cheval qu'il trouva sous sa main, & marcha sur les traces du voleur. Il n'étoit pas encore fort éloigné du Château lorsqu'il rencontra un énorme sanglier, qui, d'un coup de défense, ouvrit le ventre à son cheval. Ce ne fut que par sa grande dextérité, & en perçant l'animal avec sa lance, qu'il évita la mort. Obligé pour lors de marcher à pied, & fort chagrin, il suivit un petit sentier qui paroissoit conduire hors de la forêt. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il apperçut le corps de son voleur noyé dans

dans ſon ſang ; mais il ne vit ni ſes armes, ni ſon cheval : ſeulement auprès du cadavre étoit une armure complette, que Gérileon reconnut pour être celle du Chevalier qu'il avoit combattu, & à qui il avoit arraché le prix aux joûtes de Conſtantinople : il jugea que ſon voleur avoit été volé par ce Chevalier, &, heureux dans ſon déſaſtre, il ſe revêtit de ces armes, & ſe propoſa de retrouver l'endroit où il avoit laiſſé la veille ſon compagnon Phariſor. Comme il avançoit toujours, il entendit des gémiſſemens, & voulant ſavoir d'où ils partoient, s'étant approché, il vit un cheval, auprès duquel étoit un Ecuyer tout en pleurs. » Qu'eſt-ce, lui dit Géri- » leon, qu'avez-vous, mon ami ? Ah ! » Ciel ! s'écria l'Ecuyer en levant les » yeux, c'eſt vous, mon cher Maître, je » vous revois ! Eſt-ce la bonne Fée Ozi- » ris qui vous a, par ſon art, rappelé à la » vie « ? Notre Héros fut fort ſurpris de trouver Géliaſte dans cette forêt, car c'étoit lui. Il lui demanda ce que ſignifioient ſes regrets & ſon diſcours. L'Ecuyer lui raconta, qu'ayant fait auprès de l'Empereur & de la Princeſſe Porphyrie la commiſſion dont il l'avoit chargé, il étoit revenu auſſi-tôt, eſpérant le rejoindre

dans la forêt, mais qu'il n'avoit rencontré que Pharisor, auquel il s'étoit joint; que peu après, ils avoient entendu un Chevalier qui tenoit des propos injurieux contre l'honneur du vainqueur des joûtes; & que Pharisor, ne pouvant souffrir qu'on insultât son ami, avoit été à cet insolent, & lui avoit proposé le combat; mais que ce combat avoit été funeste au brave Pharisor, que l'Ecuyer avoit vu tomber sur la place. » Voyant ce malheur, ajouta » Géliaste, j'ai pris le parti de fuir; le » Chevalier inconnu m'a poursuivi, & il » étoit près de m'atteindre, lorsque je » vous ai vu venir à nous, monté sur votre » bon Cynocéphal; je vous ai crié: Pour » Dieu, mon Seigneur, secourez-moi, » & vengez la mort de votre bon ami » Pharisor, que ce méchant vient d'occire. » Outré de colere, vous avez couru sur » le félon Chevalier; mais après un rude » combat, où vous avez fait merveilles, » vous avez été tué, & j'ai eu la douleur » de vous voir dépouiller de vos armes; » & le meurtrier, étant monté sur Cy- » nocéphal, après m'avoir poursuivi pour » me massacrer, n'ayant pu me joindre, » a pris une autre route. Je pleurois votre » perte, & je me préparois à vous aller » donner la sépulture, lorsque vous-vous

» êtes présenté à moi. Jugez quelle a été » ma frayeur, & quelle est ma joie de » vous voir vivant «.

Gérileon fut charmé du bon cœur de son Ecuyer, mais il lui fut impossible de rien comprendre à son récit. Désespéré de la mort de son ami Pharisor, il ordonna à Géliaste de le conduire sur le lieu du combat, pour s'assurer si tous secours étoient inutiles. Ils retrouverent aisément l'endroit, mais le corps de Pharisor n'y étoit plus. Le Géant, frere de Ferclaste, qui avoit été envoyé par l'Empereur pour apprendre des nouvelles de Gérileon, ayant trouvé Pharisor qui respiroit encore, l'avoit fait conduire à Constantinople, où de prompts secours lui avoient été administrés.

Notre Héros versa bien des larmes sur le sort de son ami ; il fit serment de ne point s'arrêter qu'il n'eût puni son meurtrier, & ne lui eût repris ses armes & son bon cheval. Dans cette idée, il sortit de la forêt avec Géliaste, & s'enquit à tous ceux qu'il rencontra, s'ils n'avoient pas vu un Chevalier armé de telle maniere. Un Hôtelier lui en donna des nouvelles, & lui dit que celui qu'il cherchoit étoit allé s'embarquer au petit port de Byzan-

tine, pour paſſer dans la Gaule. Gérileon, ſans s'arrêter, marcha ſur les traces de ſon ennemi; il étoit déjà embarqué lorſqu'il arriva ſur le bord de la mer. Elle étoit alors très-groſſe; mais cela ne l'empêcha pas d'engager un Pilote, à force d'argent, à le recevoir dans ſa barque, & ils partirent auſſi-tôt, faiſant force de voiles, pour regagner la premiere, qui n'avoit que quelques heures d'avance ſur celle-ci.

La barque n'étoit pas à dix lieües des côtes, lorſqu'il s'éleva une tempête effroyable qui dura toute la nuit, & mit vingt fois la barque en danger de périr. Au lever du ſoleil, les vents ſe calmerent, & Gérileon apperçut quelques débris de navire, ſur l'un deſquels étoit un homme qui faiſoit de vains efforts pour approcher de la barque. Emu de compaſſion, il ſe déshabille, ſe jette à la mer, ſaiſit la piece de bois, la tire à lui, prend l'homme d'une main, & l'enleve dans la barque. Il étoit évanoui, & l'on eut beaucoup de peine à le faire revenir. Lorſqu'il ouvrit les yeux, il parut étonné de voir Géliaſte, & plus encore les armes de Gérileon, qui étoient jetées auprès du lit où on l'avoit couché. Notre Chevalier fit cette remar-

qué ; mais il eut la prudence de feindre, l'inconnu ne se trouvant pas en état d'être questionné.

Les Matelots furent obligés d'employer toute une journée à réparer les dommages que la barque avoit reçus pendant la tempête ; & ce ne fut qu'après ce temps, que l'inconnu fut en état de remercier son libérateur : il le fit dans les termes les plus affectueux. » Je vous dois la vie, » lui dit-il, & il n'y a rien que je ne fasse » pour m'acquitter de ce service. Appre- » nez-moi à qui j'en suis redevable ; si c'est » un secret, comptez que vous le verserez » dans le sein d'un Prince qui honore la » valeur, & qui sait la récompenser «. Deux mots, répondit Gérileon, me feront connoître ; mais j'exige de vous une pareille confidence. » Je suis né dans la » Grande Bretagne, j'ai été élevé par la » puissante Fée Orizis. L'illustre Empe- » reur de Constantinople m'a reçu Che- » valier ; j'adore sa fille, la charmante Prin- » cesse Porphyrie ; c'est la Dame de mes » pensées, & je n'entreprends des actions » courageuses, que pour mériter ses bonnes » graces «.

Tandis qu'il parloit ainsi, un navire s'étoit approché de la barque, & deux

Guerriers s'étoient jetés dedans, l'épée à la main, & menaçoient de mettre l'équipage aux fers. Gérileon & l'inconnu n'eurent que le temps de prendre l'un une épée, & l'autre une lance, & de courir ſur le tillac. Ils attaquerent ces téméraires avec tant de furie, que bientôt ils les mirent hors de combat & jeterent leurs corps à la mer. Ceux du navire, ayant vu cette action, entrerent en fureur, accrocherent la barque avec des crampons de fer; mais tous ceux qui voulurent y ſauter, furent maſſacrés. Les autres ſe rendirent aux vainqueurs, & leur livrerent le navire, où l'on trouva des proviſions de toute eſpece. Il n'y eut, de ces corſaires, qu'un petit nombre qui ſe ſauva dans l'eſquif.

La barque de Gérileon n'étant plus en état de tenir la mer, il l'abandonna, & paſſa avec l'inconnu ſur l'autre bâtiment. Ayant fait raſſembler tout ce qui reſtoit de l'équipage, il s'informa ſi perſonne ne pouvoit lui donner des nouvelles d'un Chevalier qui s'étoit embarqué au port de Byzantine peu d'heures avant lui. » Lorſque la tempête approchoit de nous, » lui dit un des priſonniers, nous avons » été pouſſés vers une barque, ſur laquelle

» j'ai apperçu un Chevalier dont l'armure
» étoit extrêmement brillante, & qui
» tenoit par la bride un ſuperbe cheval,
» & tel que je n'en ai jamais vu de pareil.
» C'eſt le Chevalier que je cherche, s'écria
» Gérileon; le traître, je le joindrai, &,
» aux dépens de ſa vie, je trouverai mes
» armes & mon bon Cynocéphal. Mais
» vous, qui me parlez, continua-t-il,
» apprenez-moi qui vous êtes? Seigneur,
» répondit le Matelot, je ne dois point
» vous diſſimuler que nous faiſons le
» métier de Pirates. Les deux Guerriers
» qui, les premiers, ont ſauté ſur votre
» bord, & qui ont ſuccombé ſous vos
» coups, étoient nos Chefs. L'un l'étoit
» depuis long-temps, & demeuroit dans
» une petite Iſle de cette mer, qu'on
» nomme l'Iſle Belle, d'où il ſortoit plu-
» ſieurs fois l'année, pour piller les barques
» qui naviguent ſur les côtes de la Grece;
» l'autre n'étoit avec nous que depuis
» peu de jours. L'ayant fait priſonnier
» dans une de nos courſes, il a plu à
» notre Chef, qui l'avoit nommé ſon
» Lieutenant; & leur prompte amitié a
» eu un motif aſſez extraordinaire. Et
» quel eſt-il, demanda Gérileon? Sei-
» gneur, reprit le Matelot, cet étranger

» étoit possesseur d'un vase mystérieux,
» qu'il disoit tenir d'un Pélerin : ce vase,
» en le présentant plein à une Dame, si
» elle y porte les levres, a la vertu de
» la rendre amoureuse de celui qui le lui
» offre. Notre Chef étoit éperdument
» épris d'une charmante Pucelle, que je
» crois être l'Infante Porphyrie, fille de
» l'Empereur de Constantinople, & il
» alloit faire l'essai de ce vase, lorsque la
» tempête nous a surpris «.

Ce récit ne laissa aucun doute à Gérileon que ce ne fût le félon Chevalier, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, s'étoit vengé si cruellement du mépris que la Damoiselle du Château avoit fait de lui. Il regarda sa mort comme une punition; mais il auroit bien désiré avoir le vase en sa possession : il le fit chercher parmi les dépouilles des Pirates; mais il ne se trouva pas. Laissons notre Héros avec l'inconnu qu'il avoit sauvé, errer sur ces mers à la poursuite du Chevalier qui lui avoit enlevé ses armes & son cheval, & occupons-nous, avec le Romancier, d'autres aventures qui nous donneront lieu de reprendre le récit de celles de Gérileon.

Le Roi Floridamant, ainsi que nous l'avons rapporté, étant retourné à Lon-

dres avec son épouse Bellizenne, s'appliqua à réformer les abus qui s'étoient introduits dans son Royaume pendant sa longue captivité, & à veiller à l'éducation de la Princesse Polydamie sa fille, unique espoir de sa famille, depuis qu'il avoit perdu son cher fils Gérileon. Il ne négligea pas de chercher les moyens de se venger sur les freres de Minofol, du traitement qu'il avoit reçu de ce méchant Magicien. Dailleurs, il savoit que ces Païens, à l'aide de cette famille de Géans & des Princes leurs alliés, levoient une puissante armée, dans le dessein de venir ravager l'Angleterre & mettre le siége devant Londres. Il voulut les prévenir; &, de concert avec les Rois de Cornouailles & de Norwege, ses parens, il équipa une flotte, & fut tenter une descente dans l'Isle Verte, où il fit le plus effroyable dégât. Pendant son retour, il fut attaqué par les freres de Minofol & leurs alliés, &, quoiqu'il se défendît avec courage, il fut heureux de gagner le port de Londres, pour éviter l'entiere destruction de ses vaisseaux. Les Anglois, certains d'être suivis, n'eurent que le temps de metrre leur ville en défense avant le débarquement des ennemis. Le siége fut long &

meurtrier. Il s'y fit de part & d'autre des actions au-dessus de la valeur ordinaire. Les Païens firent deux breches, par lesquelles ils entrerent en même temps, & pénétrerent jusqu'à la principale place. C'étoit fait de la capitale de l'Angleterre, si Floridamant & les Rois de Cornouailles & de Norwege ne se fussent mis à la tête de l'élite de leurs troupes, & n'eussent repoussé les vainqueurs, dont peu repasserent par les breches qu'ils avoient franchies avec tant d'audace. Le plus grand nombre fut massacré avant d'y arriver. Mais cet échec ne fit pas lever le siége à l'ennemi. Comptant sur de nombreux secours qui lui arrivoient de toutes parts, il creusa un fossé profond autour de la ville, & se bâtit des baraques, pour se préserver des frimats de l'hiver qui commençoient à se faire sentir.

Pendant que les Chrétiens & les Païens emploient toutes les ruses de la guerre & prodiguent leur sang pour obtenir la victoire, retournons à Constantinople, & apprenons ce qui s'y passe. La Princesse Porphyrie ayant entendu la nouvelle que Gérileon avoit été tué dans la forêt, se livra à une si grande douleur, qu'il ne fut pas possible de douter de l'amour ex-

trême qu'elle avoit conçu pour ce Chevalier. L'état déſeſpéré où elle ſe trouva en peu de temps, fit croire à Sagimel, habile Médecin, & fort expérimenté dans l'art de la Magie, que l'eſpoir ſeul de revoir ſon Amant pouvoit ſauver cette Princeſſe. Il conſulta ſes Livres, il interrogea les Génies à ſes ordres, fit les plus fortes conjurations, & apprit enfin quel étoit Gérileon, les aventures qui lui étoient arrivées depuis qu'il avoit combattu les Géans à la Rochalpine, & s'aſſura qu'il étoit encore en vie. Il fut rendre compte à Porphyrie de ce que ſon art venoit de lui apprendre; & comme nous aimons à croire ce qui nous flatte, la Princeſſe crut Sagimel, & ſes forces inſenſiblement ſe rétablirent.

Le bon Magicien n'avoit pas trompé Porphyrie; Gérileon, après avoir ſauvé des eaux le Chevalier inconnu, avoit vaincu les Pirates, & s'être emparé de leur navire, erroit ſur la mer au gré des vagues. Ayant apperçu la terre, il ordonna au Pilote de s'en approcher, & n'en étant plus qu'à peu de diſtance, il s'y fit conduire dans un eſquif avec ſon Ecuyer Géliaſte, pour ſavoir ſi le lieu étoit habité. Ayant marché quelque temps

ſans découvrir aucune habitation, il parvint à un rocher, du haut duquel ſe précipitoit une prodigieuſe colonne d'eau. Vers le milieu de ce rocher, il vit une jeune perſonne, à demi-nue, chargée de groſſes chaînes, qui lui cria de ne pas avancer, s'il n'étoit celui que le Deſtin avoit choiſi pour la délivrer. » Vous êtes » perſécutée, lui répondit Gérileon, c'eſt » à moi de vous ſecourir : apprenez-moi » ce que je dois faire. Hélas ! reprit la » Pucelle, pourrez-vous mettre à mort ce » monſtre furieux qui me tient en eſcla» vage ? Il s'approche ! Brave Chevalier, » je tremble pour vos jours «. Gérileon n'eut que le temps de ſe retourner, & apperçut un énorme Géant prêt à l'écraſer avec ſa maſſue. Nous ne ſuivrons pas le Romancier dans les détails qu'il fait du combat que ſe livrerent ces inégaux adverſaires ; tout ce que l'imagination peut inventer d'extravagant y eſt employé : mais enfin, le monſtre eſt abattu, Gérileon eſt vainqueur, & la Damoiſelle enchaînée vient le remercier de ſa délivrance. L'hiſtoire qu'elle raconte à ſon libérateur eſt aſſez ennuyeuſe, & nous en faiſons grace à nos Lecteurs, pour ſuivre notre Héros dans ſes autres courſes.

Il rentra dans son vaisseau ; & se flattant toujours qu'il rencontreroit celui qui portoit le Chevalier que le Matelot avoit vu avec des armes brillantes & un bon cheval, il erra long-temps sur la mer, abordant dans cette intention tous les navires qu'il trouvoit sur son passage. On ne doit pas douter qu'Etienne de Maison-Neufve n'accumule à cette occasion une quantité d'aventures qu'il commence, & que sans doute il avoit dessein de conduire à leur fin dans un second Volume ; mais il ne l'a pas fait, & nous serions fort embarrassés d'y suppléer. Cependant nous allons jeter au hasard quelques idées, qui, travaillées avec art, pourroient amener un dénouement & terminer cet étrange Roman.

Le Soudan, épris de la beauté de la Princesse Porphyrie, sur le portrait qu'il en avoit vu, & n'ayant pu obtenir du Pélerin dont il a été parlé, le vase mystérieux qui inspiroit un amour violent pour celui qui le présentoit à sa Dame, avoit pris la résolution de courir après lui, & n'avoit pu le joindre. Il s'étoit rendu à Constantinople dans le temps des courses, y avoit fait des merveilles ; mais s'étoit vu arracher le prix par le brave

Gérileon. Furieux contre le vainqueur ; il l'avoit ſuivi dans la forêt, &, au lieu de lui, il avoit trouvé le perfide Chevalier qui venoit d'enlever du Château de la Damoiſelle amoureuſe, les armes de Gérileon & ſon bon cheval Cynocéphal. Il l'avoit tué, & s'étant ſaiſi du cheval & de l'armure, l'envie de réparer ſon honneur lui avoit fait reprendre le chemin de Conſtantinople. Pendant ce temps, Phariſor, au moyen de ces baumes merveilleux ſi utiles aux Chevaliers des Romans, s'étoit rétabli de ſes bleſſures, & déjà il étoit en chemin pour rejoindre, s'il lui étoit poſſible, ſon ami Gérileon. Il rencontre le Soudan, il reconnoît le cheval & les armes de notre Héros ; mais comme la viſiere du Chevalier eſt levée, il ſuppoſe avec raiſon que Gérileon eſt mort, & que celui qui eſt chargé de ſes dépouilles eſt ſon meurtrier. De là un grand combat ; le Soudan eſt vaincu, & tombe évanoui ſur le champ de bataille. Phariſor s'empare des armes & du cheval, & retourne à Conſtantinople porter la triſte nouvelle de la mort de ſon ami. On ne pourroit exprimer les regrets de Porphyrie : heureuſement que pour l'empêcher de ſe porter au déſeſpoir, le

Magicien Sagimel releve ſon eſpérance, en l'aſſurant que ſon Amant vit encore. Phariſor, ayant appris par la Princeſſe, qu'il leur reſte encore quelque eſpoir de revoir Gérileon, ſe remet à le chercher, & fait ſerment de ne point rentrer à Conſtantinople qu'il ne l'ait trouvé. C'eſt dans ce deſſein qu'il s'embarque, & c'eſt lui que les Matelots ont vu durant la tempête. Le Soudan, étant revenu de ſon évanouiſſement, ſe met ſur les traces de celui qui lui a enlevé l'armure & le cheval de Gérileon : il apprend, au port de Byzance, qu'il s'eſt embarqué. Il s'embarque auſſi, & ordonne aux Matelots de ſuivre le voleur. Il eſt aſſailli par la tempête ; la barque s'ouvre, & c'eſt au moment qu'il va périr que Gérileon le retire de la mer.

Il eſt aſſez vraiſemblable que notre Héros retrouve alors le brave Phariſor qui le cherche, & que Phariſor reconnoiſſe le Soudan. De là naît naturellement une explication, qui doit être terminée par la promeſſe du Soudan, d'étouffer ſon amour pour la Princeſſe Porphyrie, en reconnoiſſance du ſervice que Gérileon lui a rendu. Il ſe peut auſſi que l'on retrouve les Corſaires qui ont fui

dans l'esquif, & qu'un d'eux remette au fils de Floridamant la coupe merveilleuse, dont Gérileon ne croit plus devoir se servir, depuis qu'il a appris que sa Dame l'aime tendrement & qu'il est le fils du Roi d'Angleterre : car Pharisor a dû lui apprendre toutes ces choses, dont le Médecin & Magicien Sagimel l'avoit instruit.

Il faudroit supposer que ces trois Chevaliers, déterminés à retourner à Constantinople, en sont détournés par une Messagere de la bonne Fée Oziris, qui ordonne à son protégé de voler au secours de ses illustres parens, assiégés dans Londres par une formidable armée de Païens. Pharisor & le Soudan de Perse ne veulent point quitter leur ami. Ils débarquent tous les trois sur la côte d'Angleterre, & au moment où les Païens donnent un nouveau & terrible assaut à la ville. Ayant trouvé tous trois le moyen de s'y introduire, ils se mettent à la tête de la premiere troupe qu'ils rencontrent, & qui alloit être écrasée. L'ayant ramenée au combat, les Païens fuient à leur tour ; on les poursuit jusque dans leur camp, où les vainqueurs font un horrible carnage & tuent cinq de leurs Généraux.

Une

Une bataille eût été moins fatale aux Païens, qui regagnent leurs vaisseaux avec précipitation. Nos trois Chevaliers se rendent à la Cour, & Gérileon jouit du plaisir de se faire reconnoître pour le fils de Floridamant & de Bellizenne, & de recevoir leurs tendres caresses. Mais le bonheur de Gérileon ne seroit pas complet, si nous ne lui faisions pas épouser sa chere Porphyrie. Il faut le ramener à Constantinople, & y faire célébrer ses noces avec la plus grande magnificence. On sent bien qu'il est important de le faire jouir de toute la félicité possible dans les bras de sa nouvelle épouse, & de faire naître d'eux des enfans, qui, devenus de preux Chevaliers, occuperont dans la suite avec éclat le trône d'Angleterre, & feront long-temps le bonheur de leurs sujets.

Tel seroit à notre avis le plan du dénouement de l'Histoire de Gérileon.

Le NYMPHAL FLOSSOLAN, de Jean Bocace, contenant le discours de deux Amans, AFRICAN & MENSOLE, avec leur vie & mort; ensemble l'origine des Florentins, Histoire non moins belle que récréative, traduite par Antoine Guercin. (Lyon, Gabriel Cotier, 1556, *in*-16.)

CE petit Ouvrage de Bocace n'a guere d'autre ressemblance avec celui du même Auteur, intitulé *Il Nimfale d'Ameto*, sinon que la prose de l'un & de l'autre est coupée par des vers qui en rendent la narration diffuse & quelquefois fatigante. Il a été traduit par Guercin, dont nous avons aussi une Histoire de Roland, Renaud & Roger, dont La Croix du Maine nous a du moins conservé le titre. Ce Bibliographe écrit mal à propos le nom de ce Traducteur Guersin : d'ailleurs il n'a point connu, non plus que l'Abbé Lenglet, cette Traduction-ci, qui est réellement assez rare, & que je possede.

Il paroît que dans cet Ouvrage le dessein de Bocace étoit de faire un Roman sur l'origine de la ville de Florence sa patrie ; & suivant l'ancienne tradition reçue, les habitans de Florence descendent de ceux de Fiesoli, qui, après la destruction de leur ville par les Romains, bâtirent celle de Florence. Bocace appelle Fiesoli Flossole,

La fable sur laquelle il fonde cette origine, tient à celle si souvent répétée de Diane & de ses Nymphes; nous n'en donnerons qu'un extrait très-succinct.

LA Déesse des forêts, la chaste Diane, n'affectionnoit pas seulement le mont Olympe & les bois dont il est couvert; ce n'étoit pas là seulement qu'elle se plaisoit à donner des leçons de sagesse à de jeunes personnes attachées à son culte : cette Divinité aimoit aussi à chasser dans les bois du pays de Flossole en Italie. Chaque année elle s'y rendoit pour visiter & instruire de jeunes Flossolanes, qui ne connoissoient ni l'amour, ni les Amans, mais s'estimoient heureuses de se consacrer à son service, & aux exercices qui étoient chers à cette Déesse. Dans ses instructions elle ne cessoit de leur représenter les hommes comme des monstres qu'il falloit fuir. » Fermez, leur disoit-elle, fer» mez l'oreille aux discours amoureux; » exercez-vous à tirer de l'arc; poursui» vez les habitans des bois, &, en com» battant les bêtes féroces, accoutumez» vous à vous défendre contre les hommes » qui voudroient attenter à votre hon» neur, soit en essayant de vous séduire

» par des propos affectueux & galans ; » soit en employant contre vous la force » que la Nature a accordée à leur sexe sur » le nôtre «. Diane voyoit avec joie chaque été la troupe qui lui étoit soumise s'augmenter, de sorte qu'en peu d'années un grand nombre des plus jolies filles des hameaux du pays de Flossole s'étoit rangé sous ses chastes drapeaux.

Un beau jour d'été que Diane avoit assemblé ses Nymphes pour leur renouveler ses ordres, un jeune habitant de la petite ville de Flossole, nommé African, fatigué de la chasse, s'étoit retiré dans une caverne pour se dérober aux brûlans rayons du soleil. Cette retraite, qu'aucun Amant n'avoit encore habitée, étoit peu éloignée du lieu où la Déesse se reposoit. Il entend quelque bruit ; la curiosité le presse de s'instruire de quelle cause il peut provenir : il sort de la caverne, se coule à travers les buissons, & voit le plus beau spectacle que la Nature pût offrir aux yeux d'un jeune mortel. Diane, dans ce moment, avoit dépouillé cette majestueuse sévérité si redoutable aux indiscrets qui osoient l'envisager : on voyoit répandue sur son visage cette tendre douceur qui charma Endymion. Ses longs cheveux noirs flot-

tant sur une gorge d'albâtre, ses bras demi-nuds, sa taille svelte, sa jambe fine & élégante, mille autres beautés qu'il devina s'il ne les vit point, fixerent l'attention d'African, & exciterent son admiration; il n'en détourna les yeux que pour les laisser tomber sur cet essaim de jeunes Pucelles qui entouroient Diane, & dont les charmes, moins majestueux que ceux de la Déesse, n'en étoient peut-être que plus séduisans. Se croyant assurées de n'être vues d'aucun profane, elles folâtroient sans nulle gêne. African, interdit, dans l'admiration, n'osant remuer, jouit long-temps de cette délicieuse contemplation; mais l'amour l'attendoit auprès d'une Nymphe qui lui paroît plus aimable que les autres: il l'entend nommer, c'est Mensole; aussi-tôt son cœur est frappé, & le jeune habitant de Flossole devient le plus amoureux des hommes.

Aussi-tôt que Diane & ses compagnes eurent repris leurs arcs & se furent éloignées pour continuer leur chasse, African sortit de son buisson, & courut à l'endroit dont Mensole avoit foulé le gazon avec ses pieds. Il lui adressa les paroles les plus passionnées, & passa dans ce délire amoureux jusqu'à la nuit. Enfin, il reprit tristement le

chemin de la maison de son pere Griffon; qui, inquiet de la longue absence de son fils, lui en demanda le motif. African, jusqu'à ce moment, n'avoit point eu de secret pour son pere, il n'osa lui confier celui-ci ; il lui dit qu'une biche d'une blancheur éblouissante l'avoit entraîné fort loin, & qu'il n'avoit jamais pu l'atteindre. Griffon sentit la foiblesse de cette excuse, il soupçonna ce qui étoit arrivé à son fils, &, sans lui laisser entrevoir ce qu'il croyoit, il lui raconta l'aventure déplorable de son pere Mugnon, que la sévere Diane avoit immolé à sa vengeance, pour avoir aimé & séduit une de ses Nymphes. Mais que peuvent les leçons & les exemples sur la bouillante jeunesse ! Il faut la renvoyer à sa propre expérience : ce n'est que cet instant souvent tardif qui amene la raison.

Sans être effrayé de la triste destinée de son aïeul, African se détermina à chercher par-tout Mensole, à la voir, & à lui déclarer ce qu'il sentoit pour elle, espérant que l'Amour le protégeroit contre Diane. Pour se rendre ce Dieu favorable, il fit plusieurs sacrifices à sa mere, & lui offrit des roses, des colombes, & surtout un cœur digne de la protection de

Vénus, puiſqu'il n'en fut jamais de plus amoureux. Rempli d'eſpoir, il ſortit du Temple de la Reine de Cythere, & s'enfonça dans la forêt. Menſole y pourſuivoit un cerf avec la plus grande légéreté. Il la ſuit avec la même vîteſſe, il l'atteint; elle s'arrête, voit un homme, frémit, bande ſon arc, & lui décoche une fleche, qui heureuſement ne perce qu'un arbre & non le cœur du tendre African. Il ſe jette à ſes pieds: » Frappe, » lui dit-il, mais écoute-moi; je t'adore «. La Nymphe, à ce mot, reprend ſa courſe, & African ſe releve & la pourſuit de nouveau. Il alloit la joindre, lorſqu'elle ſe retourne & lui lance un dard, que ſans doute l'Amour écarta encore, & qui fut s'attacher à un peuplier. African fit depuis bien des courſes inutiles: Menſole étoit ſur ſes gardes, & ne ſe laiſſa plus approcher. Mais qui ne connoît les reſſources de l'Amour!

African ne craint point la mort; la vie lui eſt à charge s'il ne peut ſe faire aimer de Menſole. Il eſt dans ſa premiere jeuneſſe; ſes traits ſont fins & agréables, quoiqu'ils annoncent de la vigueur; ſon teint eſt net, mais animé; l'incarnat de ſes joues ne le cede point à la roſe, &

ſa taille eſt encore légere : il quitte ſes parens, ſe coiffe & s'habille comme les Nymphes de la ſuite de Diane, & parcourt la forêt. Alors il ne lui eſt pas difficile de ſe mêler parmi ces chaſtes filles. Bientôt il ſe fait remarquer par la hardieſſe avec laquelle il attaque les bêtes les plus dangereuſes & triomphe d'elles. Toutes les Nymphes veulent être ſes compagnes de chaſſe ; toutes vantent ſon adreſſe & ſon courage : mais Menſole eſt celle qui lui donne le plus de louanges ; elle prend pour la belle étrangere la plus forte amitié, & ne permet pas qu'une autre l'accompagne dans ſes courſes. C'étoit ce qu'African déſiroit avec ardeur.

Lorſqu'il ſe crut aſſuré de l'affection que Menſole avoit pour lui, il riſqua de s'égarer avec elle, & la conduiſit dans une agréable prairie où ſerpentoit un ruiſſeau, dont l'eau couloit lentement ſur un ſable argenté. Mille oiſeaux, perchés ſur les arbres voiſins, mêloient leur ramage enſemble, & formoient le plus délicieux concert. Ce fut dans ce lieu enchanté qu'African avoua à la Nymphe qui il étoit, & n'épargna ni prieres, ni proteſtations pour l'engager à répondre au feu dont il étoit embraſé. Menſole

étoit ſeule; réduite à ſes propres forces, & peut-être partageant l'amour que ſon Amant reſſentoit, elle céda à ſes vœux, & oublia & ſes ſermens, & les leçons de Diane. Cette premiere victoire ne flatta que médiocrement African; il crut ne la devoir qu'à ſes forces: mais bientôt Menſole, en accordant de bonne grace ce qu'elle avoit d'abord refuſé avec obſtination, rendit parfait le triomphe & le bonheur d'African. Ils ſe revirent ſouvent en ſecret; mais enfin il fallut ſe quitter: African ne pouvoit laiſſer ſon pere dans la cruelle inquiétude où il devoit être; il partit, & promit de hâter ſon retour.

Pendant l'abſence d'African, Menſole fit des réflexions, &, malgré la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, elle crut devoir faire abſolument ceſſer les rendez-vous, dont les conſéquences étoient trop grandes pour elle. African, déſeſpéré de ne plus retrouver ſa Nymphe, ſe crut trahi, ou ſe perſuada que, leur intrigue découverte, Diane l'avoit ſacrifiée à ſa vengeance. Tranſporté de fureur, il enfonce le bois d'une fleche dans la terre, ſe précipite ſur le fer, & expire en nommant Menſole. Son corps tomba dans un ruiſſeau, ſur les bords duquel il s'étoit arrêté, &

il en rougit les eaux. Son pere fut bientôt informé de ce malheur. Il courut recueillir les tristes restes de son fils, & , après les avoir fait consumer sur un bûcher, il renferma les cendres de ce malheureux Amant dans une urne qu'il plaça sur une colonne au bord du ruisseau.

Mensole apprit bientôt la mort de son Amant ; elle l'auroit suivi sans doute, si un intérêt bien cher n'eût arrêté sa main. Elle portoit dans son sein une preuve de son extrême foiblesse, gage précieux de l'amour d'African. Dans l'affreuse situation où elle se trouvoit, elle avoit besoin d'une sage confidente ; elle la trouva heureusement dans une vieille Nymphe, qui savoit compatir aux foiblesses des jeunes personnes, & tout fut arrangé pour que ce mystere échappât à tous les yeux. Tout auroit réussi au gré de la vieille Nymphe & de Mensole, si Diane ne fût arrivée en Italie dans ce temps. L'Amante d'African étoit heureusement accouchée, & portoit son fils à son amie. Ce fut dans ce moment que Diane la surprit. La Nymphe effrayée dépose son enfant sur l'herbe derriere un buisson, fuit, & , pour se dérober à la vengeance de la Déesse, veut passer une riviere à la nage. Dans le mo-

ment, Diane lui décoche une fleche qui lui arrache la vie. Depuis, la riviere a toujours porté le nom de cette Nymphe infortunée.

Cependant le fils d'African fut enlevé par la vieille Nymphe, qui le rendit aux parens de son pere ; ce fut une consolation pour eux. Ils le nommerent Pruneo, & s'occuperent sérieusement de son éducation. Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, ils le firent armer Chevalier, & ce jeune Guerrier s'acquit par ses exploits la plus haute renommée. Bocace dit que dans la suite il s'assujettit tout le pays de Flossole, & que ses descendans jouirent aprés lui de l'avantage de régner sur ce canton ; mais que les Romains leur ayant fait la guerre, ayant vaincu le dernier de ces Princes, pris & brûlé la petite ville de Flossole ou Fiesoli, une partie des habitans se réfugierent sur les bords de l'Arno, & y fonderent la ville de Florence.

Histoire de l'Amant ressuscité de la mort d'amour, par Théodose Valentinien, François. (Lyon, 1557, *in*-4°.)

On prétend qu'il y a une premiere édition de

cet Ouvrage de 1538 ; je ne la connois pas; mais il y en a sûrement une de Paris, 1580, *in*-16. L'Auteur prend pour sa devise : *Assez tôt si assez bien.* Duverdier ni La Croix du Maine ne font aucune mention de cet Ecrivain, & je ne vois pas qu'il ait fait aucun autre Ouvrage que celui-ci. On en trouvera un petit extrait dans la Bibliotheque des Romans, premier volume de Juillet 1779. Le peu de faits intéressans qu'il contient sont rapportés dans cet extrait ; mais le bavardage & l'érudition déplacée dont l'Auteur a surchargé sa narration, en ont été écartés avec raison : ainsi je crois cet extrait très-suffisant pour faire connoître l'Histoire de *l'Amant ressuscité de la mort d'amour.*

L'Amant maltraité de sa Mie, contenant l'Histoire d'Arnalte & de Lucenda, traduite de l'Espagnol par Nicolas de Herberai, Sieur Desessards. (Paris & Lyon, 1539, 1540, 1541, 1551, 1556 & 1581, *in*-12.)

Ce petit Roman est véritablement traduit de l'Espagnol; l'édition originale est de Séville, 1535, *in*-4°. & l'Auteur s'appeloit Diego de San Pedro. Herberai Desessards est connu par plusieurs bonnes Traductions, & particuliérement par celle des premiers Livres des Amadis. On trouvera un extrait de ce Roman dans la Bibliotheque des Romans, premier volume de Juillet 1779. Nous n'avons rien à y ajouter, d'autant plus qu'il est bien fait. L'Auteur se nomme à la fin M. l'Abbé C***.

Dans l'édition de 1556, l'on trouve deux petits morceaux ajoutés par de Herberai, dont l'un est une lettre adressée à une Demoiselle Françoise, pour la consoler de la mort de son mari : elle n'a nul intérêt. L'autre contient l'Histoire de Primaleon de Grece, & de Gridoine d'Ormede sa Dame : c'est un extrait du grand Roman de Primaleon, dont nous avons rendu compte en dernier lieu. Ce petit extrait doit faire plaisir à ceux qui n'ont pas lu le grand Ouvrage.

FIN de la douzieme Section des Romans du seizieme siecle.

TABLE

DES SOMMAIRES

Contenus dans ces onzieme & douzieme Sections des Romans du seizieme siecle.

SECTION XI.

HISTOIRE *du Prince Darinel de Grece, fils aîné de Primaleon de Grece.* Page 1
Histoire du preux, vaillant, & très-victorieux Chevalier Palmerin d'Angleterre, fils du Roi Edouard. (Premiere Partie.) 27
SECONDE PARTIE *du Roman de Palmerin d'Angleterre.* 75
Premier Livre de la belle & plaisante Histoire de Philandre, surnommé le Gentilhomme, Prince de Marseille, & de Passerose, fille du Roi de Naples. 119
Les Visions d'Ogier le Danois au Royaume de Féerie. 120
Roman de Geoffroi à la Grant-dent, Prince de Lusignan, sixieme fils de Mélusine. 121

La plaisante Histoire des amours de Florisée & de Clareo, & de la peu fortunée Ysea. 171

SECTION XII.

Histoire Palladienne, traitant des gestes & généreux faits d'armes & d'amours de plusieurs grands Princes & Seigneurs, spécialement de Palladien, fils du Roi d'Angleterre Milanor, & de la belle Sélérine, sœur du Roi de Portugal. 193

La plaisante & délectable Histoire de Gérileon d'Angleterre. 331

Le Nymphal Flossolan, de Jean Bocace, contenant le discours de deux Amans, African & Mensole, avec leur vie & mort; ensemble l'origine des Florentins. 370

Histoire de l'Amant ressuscité de la mort d'amour. 379

L'Amant maltraité de sa Mie, contenant l'Histoire d'Arnalte & de Lucenda. 380

FIN de la Table.